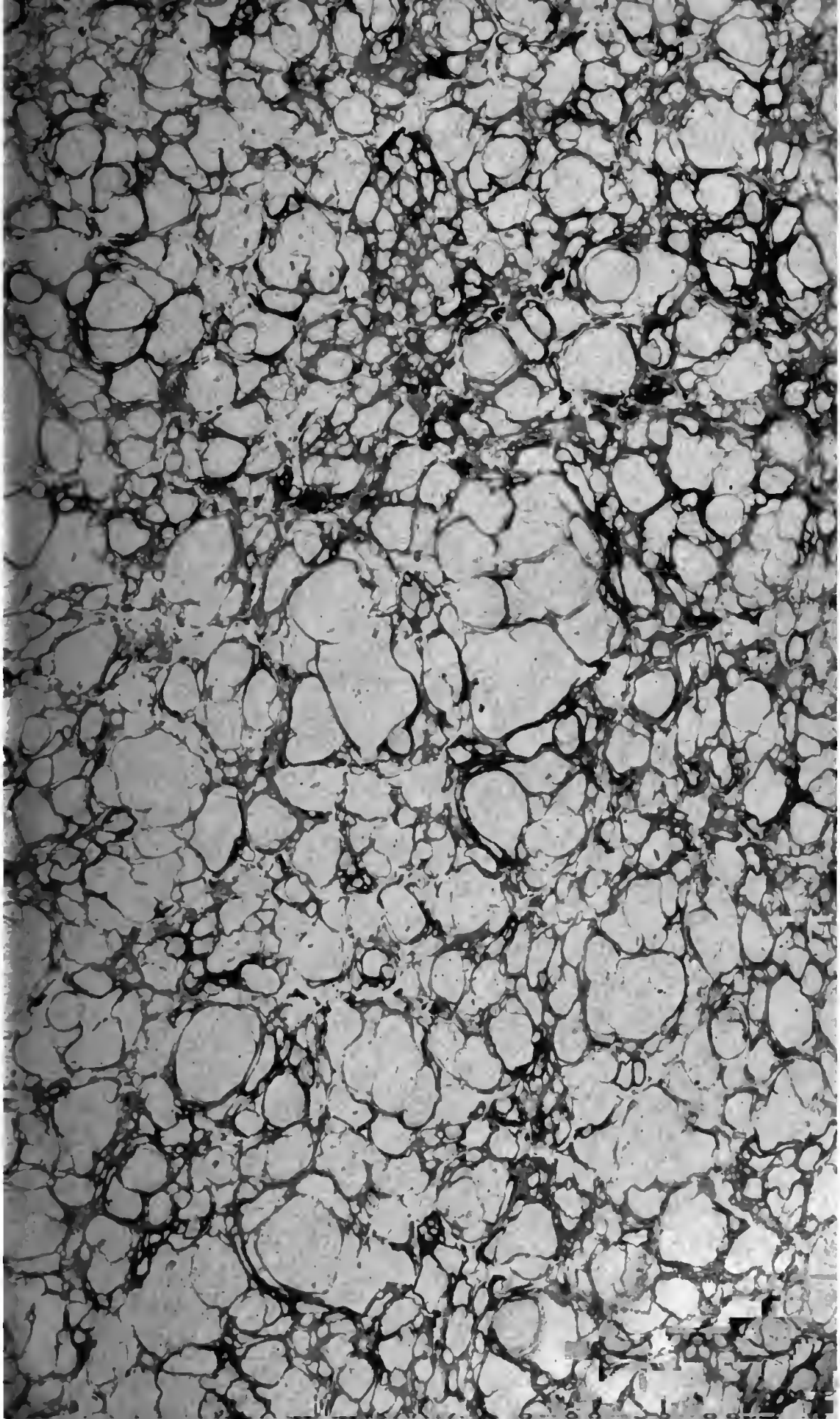
Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala Cs.
~~36-11-18~~
20 VII 14 (1



III 20 VII 14 (1

Digitized by Google

III 20 VII 14 (1

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Digitized by Google

La propriété littéraire de la traduction française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à MM. Michel Lévy frères, ils poursuivront comme contrefaçon toute réimpression faite au mépris de leurs droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou auront des traités internationaux avec la France.

PARIS. — IMPRIMERIE DE WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

Digitized by Google

SCÈNES

DE LA

VIE FLAMANDE

PAR

HENRI CONSCIENCE

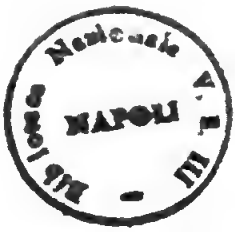
TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

—

PREMIÈRE SÉRIE

CE QUE PEUT SOUFFRIR UNE MÈRE. — LE CONSCRIT.
LE GENTILHOMME PAUVRE.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1856

Les auteur, traducteur et éditeurs se réservent le droit de reproduction des Œuvres de Henri Conscience.

CE QUE PEUT SOUFFRIR

UNE MÈRE

— HISTOIRE VÉRITABLE. —

I

Il faisait extrêmement froid dans les derniers jours du mois de janvier 1841. Les rues de la ville d'Anvers avaient pris leur vêtement d'hiver et resplendissaient d'une éclatante blancheur. Pourtant la neige ne tombait pas en moelleux flocons, et ne réjouissait pas l'œil en s'éparpillant capricieusement comme un léger duvet; au contraire, rude comme la grêle, elle fouettait bruyamment les vitres des maisons closes avec soin, et le souffle piquant du nord renvoyait bientôt près du poêle embrasé la plupart de ceux qui se risquaient sur le seuil de leur demeure.

Malgré la rigueur du froid, et bien qu'il ne fût que neuf heures du matin, on voyait, grâce au vendredi [1],

1. Jour de marché à Anvers.

circuler beaucoup de monde. Les jeunes gens s'efforçaient de se réchauffer en accélérant le pas, les bons bourgeois soufflaient dans leurs doigts en claquant des dents, et les ouvriers se frappaient le corps à tour de bras.

En cet instant, une jeune femme traversait lentement la rue de la Boutique, dont elle devait bien connaître les habitudes, car elle allait d'une maison d'indigents à l'autre et ne sortait d'aucune sans qu'une expression de douce satisfaction se peignît sur ses traits. Un manteau de satin, doublé de chaude ouate sans doute, enveloppait sa taille élégante; un chapeau de velours encadrait son gracieux visage et ses joues, légèrement empourprés par la vivacité de l'air. Un boa s'enroulait autour de son cou, et ses mains se dissimulaient dans un manchon charmant. Cette jeune dame, qui paraissait d'une condition aisée, touchait au seuil d'une maison dans laquelle elle semblait près d'entrer, lorsqu'elle aperçut à quelque distance une dame qu'elle connaissait; elle s'arrêta devant la porte de la pauvre demeure jusqu'à ce que son amie fût à quelques pas d'elle, et, s'avançant alors à sa rencontre avec un doux sourire, elle lui dit :

— Bonjour, Adèle. Comment vas-tu ?

— Assez bien, et toi ?

— Dieu merci, je me porte bien et suis plus heureuse que je ne pourrais te le dire.

— Pourquoi cela ? Il me semble que le temps n'est pas si agréable ?

— Il l'est pour moi, Adèle. Je ne suis pas levée depuis

Digitized by Google

une heure et j'ai déjà visité vingt maisons de pauvres. J'y ai vu une misère, chère Adèle, mais une misère à briser le cœur. La faim, le froid, la maladie, le dénûment..... c'est inouï. Oh! je m'estime heureuse d'être riche, car c'est une bien douce jouissance que de faire le bien!

— On dirait que tu vas pleurer, Anna! Je vois des larmes dans tes yeux; ne sois donc pas si sensible. Assurément les pauvres gens ne sont pas si à plaindre cet hiver; vois que de distributions on fait. Charbon, pain, pommes de terre, tout est donné en abondance. Hier encore j'ai souscrit pour cinquante francs, et je te dirai que j'aime mieux laisser répartir mon argent par d'autres qu'aller moi-même dans toutes ces vilaines maisons.

— Adèle, tu ne connais pas les pauvres. N'en juge pas par ces vilains mendiants déguenillés, qui considèrent la quête des aumônes comme un bon métier, et déchirent et souillent avec intention leurs vêtements pour inspirer l'horreur ou la pitié. Viens avec moi, je te montrerai des ouvriers dont les habits ne sont pas en lambeaux, dont le logis n'est pas un bouge malpropre, et dont la bouche ne s'ouvrira pas pour demander, mais seulement pour remercier et pour bénir. Tu verras l'horrible faim peinte sur leurs traits, le pain noir et glacé dans les doigts engourdis des enfants, les pleurs de la mère, le sombre désespoir du père... Oh si tes yeux contemplent ce muet tableau d'affliction et de souffrances, quelle céleste joie ne trouveras-tu pas à changer tout cela avec un peu d'argent.... Tu verras les pauvres petits enfants se pen-

dre à ta robe en dansant, la mère te sourire en joignant les mains, le père, égaré par la joie de la délivrance, presser dans ses mains osseuses ta douce main et la baigner de larmes brûlantes. Toi aussi, Adèle, tu verseras alors des larmes de bonheur et tu ne déroberas pas tes mains à leurs mains, si rudes qu'elles soient. Vraiment, Adèle, le souvenir de pareils moments m'émeut trop!

Tandis qu'Anna esquissait ce tableau d'une voix touchante et profondément émue, son amie n'avait pas prononcé un mot, pas même une de ces paroles brèves, une de ces exclamations qui témoignent de la sympathie de celui qui écoute. L'émotion d'Anna avait passé tout entière en elle, et lorsque son amie fixa les yeux sur elle, elle la vit tirer un mouchoir de son manchon pour essuyer deux grosses larmes qui allaient s'échapper de ses yeux.

— Anna! dit-elle, je vais visiter les pauvres avec toi. J'ai assez d'argent sur moi. Consacrons toute la matinée à de bonnes œuvres. Oh! que je suis contente de t'avoir rencontrée.

La bonne Anna contempla son amie avec émotion; son visage exprimait assez combien elle se trouvait heureuse d'avoir procuré une bienfaitrice de plus aux pauvres. Suivie d'Adèle elle entra, quelques pas plus loin, dans une maison où elle savait trouver des malheureux.

La maison sur le seuil de laquelle elle s'était arrêtée en voyant s'approcher son amie, était oubliée. C'était pardonnable d'ailleurs, jamais elle n'y était entrée; et si elle se proposait de le faire, c'était uniquement pour

s'assurer, s'il ne s'y trouvait pas quelque pauvre famille à elle inconnue jusque-là.

II

Dans une chambre de la maison devant laquelle la bienfaisante Anna s'était arrêtée un instant, habitait en effet une famille infortunée. Quatre murs nus y étaient les seuls et muets témoins de souffrances et de douleurs inouïes, et la vue du déchirant spectacle qui s'y montrait, remplissait le cœur non-seulement de tristesse, mais aussi d'un certain sentiment de haine contre la société. L'air y était aussi froid que dans la rue et une humidité glaciale y pénétrait à travers les vêtements : dans le foyer brûlait un maigre feu, alimenté par des débris de meubles que léchaient de temps à temps des flammes tremblottantes. Un enfant malade âgé d'un an à peine, était couché dans un lit placé au milieu de la chambre ; son visage blême, ses petits bras amaigris, ses yeux enfoncés dans l'orbite faisaient présumer avec raison que la pauvre créature irait bientôt réclamer une place au Stuivenberg [1]. Assise sur une lourde pierre auprès de l'enfant, une femme encore jeune cachait ses yeux sous ses mains. Ses vêtements, bien que formés d'étoffes dont le temps avait altéré la couleur, ne portaient pas le cachet de cette indigence qui implore ouvertement l'assistance; au contraire, une exquise propreté et de nombreuses mais presque imperceptibles reprises attestaient le soin avec lequel cette femme s'efforçait de dissimuler sa misère.

1. Cimetière d'Anvers.

De temps en temps un soupir s'échappait de sa poitrine oppressée, et des larmes se faisaient jour à travers les doigts qui cachaient ses traits. Cependant, au moindre mouvement de l'enfant elle levait la tête en tremblant, contemplait en sanglotant et avec une morne terreur ces joues flétries, ramenait la couverture sur ses membres glacés et retombait ensuite, pleurante et désespérée, sur la pierre.

Le plus profond silence régnait dans ce lieu de désolation, et ce silence n'était troublé que par la neige qui fouettait les vitres et par les hurlements plaintifs du vent dans la cheminée.

Depuis quelque temps la femme paraissait assoupie; l'enfant n'avait pas bougé, et elle n'avait pas levé la tête; elle semblait même ne plus pleurer, car les larmes avaient cessé de briller entre ses doigts. La chambre était comme un tombeau qui a reçu ses hôtes et qui ne doit plus se rouvrir.

Tout à coup une voix faible, venant du côté du foyer, murmura :

— Maman, chère maman, j'ai faim !

Celui qui faisait entendre cette plainte était un petit garçon de cinq ou six ans, accroupi dans le coin de la cheminée, et tellement ramassé sur lui-même auprès du feu, qu'on eût eu peine à l'apercevoir. Il tremblait et grelottait comme s'il eût eu la fièvre, et avec plus d'attention on pouvait entendre ses dents claquer de froid.

Soit que la femme n'eût pas entendu sa plainte, soit qu'elle fût dans l'impossibilité de satisfaire à sa demande, elle ne répondit pas et demeura dans son immobilité. Le

mortel silence se rétablit un instant, mais bientôt la voix de l'enfant s'éleva de nouveau :

— Chère maman, disait-il, j'ai faim. Oh ! donnez-moi un petit morceau de pain !

Cette fois la femme leva la tête, car la voix de l'enfant était déchirante et frappa son cœur de mère comme un coup de couteau. Un feu sombre étincela dans son regard ; on y pouvait lire son désespoir.

— Cher petit Jean, répondit-elle en fondant en larmes, tais-toi, pour l'amour de Dieu ! Je meurs de faim moi-même, mon pauvre enfant, et il n'y a plus rien à la maison.

— Oh mère ! je souffre tant !.... un tout petit morceau de pain, n'est-ce pas ?

Le visage de l'enfant avait, en ce moment, une expression si suppliante, les angoisses de la faim étaient si profondément empreintes sur ses traits pâles et blêmes, que la mère bondit comme si elle allait commettre un acte de désespoir ; elle plongea une main tremblante sous la couverture du lit, en retira un petit pain, et revint vers l'enfant :

— Tiens, Jean, dit-elle, j'avais gardé ceci pour faire de la bouillie à ta pauvre petite sœur, mais je crains bien qu'il n'en ait plus besoin, l'innocent agneau !

Sa voix se brisa, son cœur maternel débordait de douleur. Dès que Jean vit, comme une étoile de salut, le pain briller à ses yeux, ses lèvres s'humectèrent de convoitise, les muscles de ses joues frémirent, il s'élança les deux mains en avant et saisit le pain comme le loup saisit sa proie.

La mère revint à l'enfant malade, le considéra un instant et retomba, épuisée, sur la pierre.

Saisi d'une joie inexprimable, le petit garçon porta avidement le pain à sa bouche et y mordit avec fureur, jusqu'à ce qu'il en eût dévoré un peu plus de la moitié ; alors il s'arrêta soudain, contempla plusieurs fois le morceau d'un regard de désir, le porta à sa bouche à mainte reprise, mais n'en mangea plus. Il se leva enfin, s'approcha lentement de sa mère, la secoua par le bras pour la tirer du sommeil dans lequel elle semblait plongée, et lui tendant le morceau de pain, il dit d'une voix douce :

— Chère petite mère, tiens ! j'ai gardé un petit morceau pour notre Mariette. J'ai encore grand faim et grand mal, mais grand-papa reviendra, j'aurai sûrement une tartine, n'est-ce pas, maman ?

La malheureuse femme enlaça l'excellent enfant dans ses deux bras et le serra tendrement sur son sein; un instant après, elle le laissa glisser de ses genoux sans s'en apercevoir et retomba dans son premier abattement. Jean s'approcha tout doucement de sa sœur, déposa un baiser sur la joue amaigrie de la petite malade et dit : — Dors encore, chère Mariette; puis il revint auprès du feu, s'accroupit de nouveau sur le sol et demeura silencieux.

C'est alors que la généreuse Anna s'arrêta sur le seuil de la misérable demeure en voyant de loin venir son amie.

Une heure entière s'écoula sans que la mère infortunée sortît de sa douloureuse rêverie. Elle aussi avait faim, elle aussi entendait le cri impérieux de l'organisme

épuisé, et d'affreuses souffrances déchiraient ses entrailles. Mais elle était assise auprès d'un lit de mort : elle attendait avec angoisse l'heure épouvantable où elle, mère, elle verrait son enfant râler et mourir. Pouvait-elle songer à ses propres maux ? Non ! une mère est toujours mère, heureuse ou misérable, riche ou pauvre ; il n'est pas de sentiment plus profond, de passion plus vaste que celle qui attache une femme à son enfant, et ce sentiment, cette passion est d'autant plus fervente et plus entière chez celles qui savent combien de soins, d'angoisses et de sueurs leurs enfants leur ont coûté.

Les pauvres surtout savent cela !

A dix heures la mère et l'enfant tressaillirent en même temps, comme mus par une mystérieuse impulsion. Elle s'élança de la pierre, lui du foyer, et tous deux s'écrièrent ensemble :

— Ah ! voilà ton père, Jean !

— Ah ! voilà papa, mère !

Un sourire joyeux donna une nouvelle expression à leur physionomie. Ils avaient entendu le bruit d'une voiture s'arrêter à la porte, et se précipitaient au-devant de celui qu'ils attendaient, mais un homme entra brusquement dans la chambre avant qu'ils n'en eussent atteint le seuil. Tandis qu'il secouait la neige de ses épaules, Jean avait saisi une de ses mains et s'y suspendait comme s'il eût voulu amener son père plus avant. L'homme avait tendu l'autre main à sa femme, et la contemplait avec une profonde tristesse. Enfin il dit en soupirant :

— Thérèse, nous avons du malheur, femme ! Depuis le matin je me suis tenu avec le *bac à moules* aux en-

virons du chemin de fer, et je n'ai rien gagné ! Vois-tu, Thérèse, tu me croiras, si tu le veux, mais je voudrais être mort !

Quelque impuissantes que fussent les paroles du pauvre homme à exprimer sa douleur, celle-ci n'était pas moins cuisante. Sa tête s'affaissa avec découragement sur l'épaule ; ses yeux se fixèrent obstinément sur le sol ; on voyait à ses poings crispés, on entendait au craquement de ses doigts, que les convulsions du désespoir secouaient violemment ses nerfs.

La femme, oubliant ses propres souffrances à la vue des tortures qu'endurait son mari, lui jeta les bras autour du cou et répondit en sanglotant :

— Oh ! François, tais-toi.... cela ne durera pas toujours, va ! Ce n'est pas ta faute que nous soyons si malheureux !

— Père, père, cria le petit garçon, j'ai faim, aurai-je une tartine maintenant ?

Ces paroles jetèrent l'ouvrier dans une affreuse agitation ; tous ses membres frémirent, ses regards tombèrent avec une sorte de fureur sur le petit garçon qu'il fixa avec une expression si farouche et si sauvage, que l'enfant, épouvanté et pleurant, se réfugia au coin du foyer et cria de là en fondant en larmes :

— Oh ! cher petit papa, je ne le ferai plus jamais !

Sans être délivré du trouble effrayant qui agitait son âme et son corps, l'ouvrier s'approcha du lit, considéra d'un œil encore dur la petite mourante qui leva encore vers son père ses yeux voilés.

— Thérèse, s'écria-t-il, je ne puis le supporter plus

longtemps. C'est fini, il fallait bien que cela arrivât enfin !

— Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, qu'as-tu ?

L'ouvrier, dans le cœur duquel une lutte suprême venait de s'achever, se calma subitement, et comprenant l'anxiété qu'avaient causée à son excellente femme ses exclamations, il lui prit la main et dit avec abattement :

— Thérèse, tu le sais, femme, depuis que nous sommes mariés, j'ai toujours travaillé ; jamais je n'ai laissé passer un jour sans pourvoir à tes besoins et à ceux de nos enfants. Faut-il donc, après dix années de rude travail, être réduit à mendier ? Faut-il que ce pain toujours gagné à la sueur de mon front, j'aille maintenant le demander de porte en porte ? Thérèse, je ne pourrais le faire, dussions-nous mourir tous de besoin et de misère. Vois-tu, je rougis de honte quand j'y pense. Mendier ? Non, il nous reste quelque chose qui nous donnera du pain pour quelque temps. Cela me fait peine, femme, mais je vais faire vendre notre bac à moules au marché du vendredi. Peut-être aurai-je de l'ouvrage pendant le temps que ce peu d'argent nous soutiendra ; nous épargnerons alors pour acheter un nouveau bac. Attends encore une petite demi-heure, et je vous apporterai à tous de quoi manger.

Le bac à moules était l'unique instrument au moyen duquel le brave ouvrier pouvait gagner son pain : il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il prît avec tant de tristesse la résolution de le vendre ; la femme ne fut pas moins affligée que lui par ce projet extrême ; mais son cœur maternel la pressait de venir au secours de ses en-

fants ; aussi approuva-t-elle le dessein de son mari, et elle répondit :

— Oui, va au marché du vendredi et vends le bac à moules, car notre pauvre petit Jean se meurt de faim ; moi-même je me soutiens à peine sur mes jambes, et ce pauvre innocent agneau qui est là à gémir.... Oh! que n'es-tu déjà un ange dans le ciel, mon enfant bien-aimé !

Les larmes recommencèrent à couler; une secousse pareille à celle qu'il avait déjà ressentie ébranla le corps de l'ouvrier, et ses poings se crispèrent de nouveau avec un craquement. Il se contint cependant, et franchit la porte, en proie à un violent désespoir.

Bientôt on entendit le bruit d'une charrette poussée avec rapidité, et ce bruit ne tarda pas à s'éteindre dans l'éloignement.

III

Sur le marché du vendredi, du côté de la ruelle du Faucon, se trouvait parmi d'autres objets une petite charrette à deux roues, semblable à ces charrettes à la main qu'on nomme à Anvers *bac à moules*, parce qu'elles sont principalement employées au transport de ces mollusques. Non loin de là se tenait un homme qui semblait en proie à un profond abattement : les bras croisés sur la poitrine, il portait continuellement ses yeux humides du bac à moules au crieur, qui était occupé un peu plus loin à vendre d'autres meubles. De temps

en temps, l'homme attristé frappait du pied le sol, comme s'il eût été assailli de préoccupations pénibles; mais chaque fois il retombait dans un morne désespoir, quand son regard s'abaissait sur l'instrument qui jusque-là lui avait servi à gagner, en brave ouvrier, son pain de chaque jour.

Tandis qu'il était enfoncé dans ses désolantes réflexions, deux jeunes dames arrivaient d'un pas rapide sur le marché : l'une d'elles remarqua la douloureuse expression des traits de l'ouvrier, car elle arrêta sa compagne au coin de la ruelle du Faucon et lui dit :

— N'avez-vous pas vu, Adèle, quelle tristesse est empreinte sur le visage de cet homme?

— De quel homme, ma chère Anna?

— De celui qui frappe du pied. Voyez comme ses coudes se contractent contre son corps. Bien sûr, Adèle, c'est un malheureux...

— Peut-être, Anna; Dieu sait si ce ne sont pas des mouvements de colère.

— Non, Adèle, je connais cela trop bien. Le malheur véritable porte une empreinte qu'on ne peut méconnaître. Il attire à lui les cœurs généreux et éveille en eux une douce émotion de pitié. La méchanceté et la colère repoussent, au contraire, ceux qui en sont témoins. Je ne me suis pas trompée, ma chère amie, cet ouvrier est une victime de ce long hiver. Vois, ses vêtements ne sont ni sales ni déchirés! Allons à lui; je me sens la force de lui demander la cause de son chagrin.

Les deux amies se dirigèrent vers l'ouvrier; mais, au moment où elles s'approchaient de lui, il fut précisé-

ment accosté par une autre personne qui paraissait appartenir, comme lui, à la classe ouvrière, et qui lui frappa sur l'épaule en disant :

— Hé bien, François, que dis-tu de ce petit temps? Il fait froid, hein? Viens-tu avec moi? Je paie une goutte.

L'ouvrier désolé secoua vivement l'épaule sur laquelle s'était posée la main de son ami, et ne répondit rien. L'autre, s'étonnant, le regarda en face et remarqua combien ses yeux étaient égarés.

— François, s'écria-t-il, qu'as-tu, mon ami?

La réponse se fit encore attendre, et les deux dames eurent le temps de se rapprocher un peu pour mieux entendre ce qu'allait dire celui qu'elles présumaient être malheureux.

Une voix sourde, entrecoupée par de longues aspirations et trahissant une émotion profonde, répondit enfin :

— Vois-tu, Grégoire, tu me parles de goutte, hein? Mais j'aimerais mieux mourir que boire un verre de genièvre! Si tu savais, mon garçon, quel chagrin j'ai...

Ces paroles furent dites avec tant de tristesse que Grégoire se sentit tout ému et quitta son ton léger pour parler plus sérieusement; il saisit la main de son infortuné camarade et dit presque en pleurant :

— François, mon ami, qu'y a-t-il? On dirait que tu vas mourir. Thérèse est-elle morte?

— Non, non! Mais je vais tout te dire à toi, car tu es notre ami. Tu le sais, n'est-ce pas, Grégoire, je n'ai jamais été assez paresseux pour ne pas chercher à ga-

gner mon pain, et, grâces à Dieu, jusqu'ici j'avais su le gagner; mais c'est fini maintenant. Ma Thérèse, la pauvre chère femme, n'a rien mangé depuis deux jours; notre petit Jean se tord de faim, et la petite Mariette est morte peut-être à l'heure qu'il est. Le sein de sa mère s'est tari de froid et de privations. Vois-tu, Grégoire, quand j'y pense, je suis capable de me tuer. Pourrais-tu aller mendier, Grégoire?

— Mendier? non certainement : j'ai encore des mains au bout des bras.

— Eh! moi aussi! Mais c'en est venu si loin que nous avons vendu ou mis en gage tout ce que nous possédions, excepté le bac à moules que voilà. Nous avions tant économisé et mangé si longtemps un pain amer pour l'acheter! Mais enfin, puisque Dieu le veut, qu'il en soit ainsi! Pourvu seulement que le crieur vienne bientôt par ici et que je puisse porter du pain à ma femme et à mes enfants...

— Le voilà... Dis-moi, François, demeures-tu toujours dans la rue de la Boutique?

— Oui!

En cet instant le crieur s'installa avec sa chaise à la place où se trouvait le pauvre ouvrier, et se mit à crier à pleins poumons :

— Acheteurs, par ici! Acheteurs de bacs à moules, par ici!

Un sourire passa sur le visage de l'ouvrier. Les deux amies s'entretenaient à voix basse d'une chose qui semblait les mettre en joie.

Le crieur reprit :

— Trente francs pour ce bac à moules! Trente francs!... Vingt-cinq ! Il est aussi bon que s'il était neuf, c'est pour rien... Vingt francs!

Une des dames fit signe de la tête, et le crieur poursuivit :

— Vingt francs, marchand, vingt francs! Personne ne dit mieux?

Quelques spectateurs haussèrent à leur tour; mais la jeune dame dépassait toujours leur mise. Le crieur se tournait de l'un vers l'autre pour saisir les signes des enchérisseurs :

— Vingt et un francs!

— Vingt-deux!

— Vingt-trois!

— Vingt-quatre!

— Vingt-cinq!

— Vingt-sept francs! Vingt-sept! Personne, personne? personne ne dit rien? Adjugé! Bonne chance, Madame!

Anna dit quelques mots au domestique du crieur, et celui-ci, se tournant vers sa maison, cria de toutes ses forces :

— On va payer!

Déjà l'ouvrier était dans la maison du crieur, déjà il songeait à courir chez lui avec l'argent qu'il venait de toucher, non sans avoir jeté un dernier et triste regard sur le bac à moules, lorsqu'il fut apostrophé par l'une des deux dames :

— Voulez-vous gagner quelque chose, mon brave homme?

Digitized by Google

— Qu'y a-t-il pour votre service, Madame?

— Nous voudrions voir chez nous ce bac à moules.

— Je suis fâché, Madame, de ne pouvoir l'y conduire. J'ai une commission pressée.

Anna, qui était très-compatissante et qui connaissait mieux que son amie les pauvres, dit précipitamment à l'ouvrier près de s'éloigner :

— C'est rue de la Boutique que nous allons !

— Alors je suis à vos ordres, Madame, car je vais justement de ce côté !

Il empoigna le bac à moules, le dégagea du milieu des objets épars sur le sol, et suivit les deux dames qui marchaient passablement vite. Un amer chagrin oppressait sa poitrine à la pensée qu'il lui fallait mener pour autrui cette charrette qui avait été la sienne ; mais la certitude que, grâce à l'argent de la vente, il allait sécher les larmes de son excellente femme, mêlait à sa tristesse une douce consolation. Il reçut avec peine des dames l'ordre de s'arrêter devant une boutique. Mais il ne tarda pas à pouvoir se remettre en route, car à peine les deux dames étaient-elles entrées dans la boutique qu'on jeta sur la charrette un sac de pommes de terre, deux ou trois grands pains, du bois, et qu'Anna elle-même y plaça soigneusement un pot de grès.

Arrivé dans la rue de la Boutique, l'ouvrier demanda où il devait conduire le bac à moules. Anna répondit avec intention :

— Allez toujours ! C'est plus loin !

Malgré cet ordre, il s'arrêta devant une humble porte qu'Anna reconnut pour celle-là même qu'elle avait été

sur le point de franchir le matin. L'ouvrier ôta sa casquette et dit avec politesse :

— Mesdames, permettez-moi, s'il vous plaît, d'entrer un instant dans cette maison.

La permission donnée, il poussa la porte et entra, suivi de près par les dames, qui pénétrèrent avec lui dans la chambre.

Un frisson d'épouvante glaça Anna et son amie. Le spectacle qui frappait leurs yeux était effrayant et funèbre. La jeune femme, assise auprès du lit, gisait inanimée sur la pierre, les joues pâles, les yeux fermés, la tête renversée sur le bord du lit, insensible comme un cadavre. Au moment où les dames entraient avec le père, le petit garçon saisissait le bras inerte de sa mère et criait :

— Chère petite maman, j'ai faim !... un petit morceau de pain, je t'en prie !

Le mari, sans faire attention à la présence des deux amies, s'élança vers sa femme, l'appela d'une voix désespérée, s'arracha les cheveux, en ne proférant que des paroles entrecoupées :

— Thérèse ! s'écriait-il... Oh ! ma chère Thérèse ! malheureuse femme ! Seigneur, mon Dieu, est-ce possible ? Morte... morte de faim et de froid ! Avions-nous mérité cela ?

Soudain il saisit un couteau sur la table ; mais Anna, qui avait vu ce mouvement, jeta un cri d'angoisse, s'élança sur lui et lui arracha l'instrument meurtrier.

— Votre femme n'est pas morte ! s'écria-t-elle. Tenez ! courez vite chercher du vin !...

Elle lui donna une pièce de monnaie en lui montrant la porte.

Il se précipita hors de la chambre et disparut comme une flèche.

Anna souleva la pauvre mère dans ses bras. Son manteau de satin et son chapeau de velours se frippèrent au contact des misérables vêtements de l'infortunée. Mais elle songeait vraiment bien à cela! Elle prodiguait à Thérèse les soins qu'elle eût prodigués à une sœur. Et en effet, dans sa miséricorde, elle regardait comme sa propre sœur, selon le commandement du divin Jésus, cette femme agonisante. Elle avait tiré de sa poche une orange et en exprima le jus sur les lèvres bleuies de la malade, dont elle frictionnait énergiquement les mains. Elle poussa un cri de joie en voyant s'ouvrir les yeux de la mère ranimée.

Pendant ce temps, Adèle ne s'était pas bornée à contempler cette scène de famine et de misère. Aussitôt qu'elle avait entendu la supplication du petit garçon, elle avait couru vers le bac à moules et en avait rapporté le pot de grès et un pain, en chargeant l'enfant de jeter du bois sur le feu.

Dès que Jean eut aperçu le pain, ses yeux ne s'en détachèrent plus et il redemanda une tartine. Adèle, qui, le matin encore, témoignait tant de répulsion pour les pauvres, fut si émue à l'aspect de tant de souffrance qu'elle prit elle-même le couteau sur la table et appuya le pain sur sa poitrine, au préjudice de son élégante toilette, pour couper la tartine que l'enfant désirait si ardemment.

— Tiens, mon enfant, dit-elle, mange à ton appétit. Tu n'auras plus à souffrir la faim.

L'enfant saisit avec joie la tartine, baisa la main en signe de reconnaissance, et adressa à Adèle un si doux regard que celle-ci dut se détourner pour cacher les larmes que l'émotion lui arrachait.

En même temps la mère ouvrait les yeux et les fixait avec bonheur sur son enfant, occupé à assouvir sa faim. Peut-être allait-elle remercier sa bienfaitrice, mais le retour de son mari l'en empêcha. Lui, voyant, contre son attente, sa femme revenue à la vie, déposa précipitamment une bouteille sur la table, s'élança vers sa compagne, la saisit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises avec égarement; il la tenait enlacée comme s'il eût craint de la perdre encore et répétait continuellement :

— Chère Thérèse, tu vis encore, ma femme bien-aimée! J'ai l'argent de notre bac à moules; nous avons de quoi manger maintenant. Sois tranquille! Oh! mon Dieu! Vois-tu, dans mon malheur, je suis encore aussi joyeux que les anges..... C'est bien vrai, ma chère Thérèse, car je croyais ne jamais te revoir en ce monde.

Anna s'approcha avec une tasse pleine de vin et la porta aux lèvres de la faible femme. Tandis que celle-ci buvait la fortifiante liqueur, le mari jetait des regards pleins de surprise sur Anna et sur son amie, qui, un peu plus loin, se tenait près du feu avec Jean et mettait en avant les petites mains du bonhomme en disant :

— Chauffe bien tes mains, mon petit homme, et

mange bien vite ta tartine; je t'en donnerai une autre après celle-là.

L'ouvrier semblait sortir d'un rêve; on eût dit qu'il s'apercevait seulement de la présence des deux amies.

— Mesdames, dit-il en balbutiant, pardonnez-moi si je ne vous ai pas encore remerciées du secours que vous avez prêté à ma pauvre femme. Vous êtes bien bonnes de vouloir entrer dans notre misérable logis, et je vous en remercie mille fois!

— Bonnes gens, répondit Anna en élevant la voix, nous savons ce que vous avez souffert de la faim et du froid, et combien vous eussiez gémi de devoir aller mendier votre pain, parce que, comme d'honnêtes ouvriers, vous préférez gagner votre vie à la sueur de votre front. De pareils sentiments méritent une récompense. Vous n'aurez plus à souffrir d'aucune privation désormais!

Elle mit une poignée d'argent sur la table et continua :

— Voilà de l'argent; à votre porte il y a des pommes de terre, du bois et du pain : tout cela vous appartient. Quant au bac à moules, il n'a pas été vendu; servez-vous-en pour gagner votre pain quotidien, vivez toujours honnêtement, ne mendiez pas; mais si la faim et le froid viennent encore vous surprendre, voici ma carte : vous y trouverez mon nom et ma demeure, et je serai toujours votre protectrice et votre amie.

Tandis qu'Anna parlait, on n'entendait pas un soupir dans la chambre, tant était grand le silence qui y régnait; mais un torrent de larmes coulait des yeux de l'ouvrier

et de sa femme. Le premier ne pouvait articuler un mot; seulement il regardait alternativement les deux jeunes femmes avec un étonnement qui laissait voir assez qu'il ne pouvait croire ce qu'il entendait. Lorsque Anna eut fini de parler, la mère se laissa tomber de la pierre sur le sol, et, se traînant sur ses genoux en pleurant, elle prit dans les siennes la main d'Anna et s'écria en la baignant de larmes :

— Oh! mes chères dames, vous ferez une bonne mort! Dieu vous récompensera de ce que vous êtes venues chez nous comme des anges gardiens et de ce que vous m'avez sauvée de la mort.

— Êtes-vous contente maintenant, mère? demanda Anna.

— Oh! oui, ma bonne dame, nous sommes bien heureux à cette heure; voyez notre Jean danser près du feu, le pauvre petit! Et si cet innocent agneau qui est là mourant pouvait parler, lui aussi, Madame, vous bénirait et vous remercierait.

A ces mots, Anna courut à l'enfant malade, et, présumant que le besoin l'avait aussi conduite près de la tombe, elle donna à Adèle le signal du départ : celle-ci, qui prenait plaisir à la joie du petit garçon, le souleva dans ses bras, lui donna un baiser sur la joue, et rejoignit son amie. Anna se dirigea vers la porte et dit au moment de sortir :

— Soyez tranquilles, braves gens; dans une demi-heure, un médecin sera près du lit de votre enfant; et je n'en doute pas, mère, vous la verrez femme un jour.

Un vrai sourire de bonheur illumina en même temps les traits de l'ouvrier et de sa femme.

Tous deux coururent à la porte, et mille bénédictions, mille expressions de reconnaissance s'échappèrent de leurs lèvres jusqu'au moment où les deux bienfaisantes amies disparurent à leurs yeux.

Ni Anna ni Adèle ne dirent un mot jusqu'au marché au bétail : leur cœur était trop plein, leur âme trop émue à toutes deux pour qu'elles pussent rendre leurs émotions par des paroles.

— Eh bien, dit enfin Anna, dites-moi, Adèle, trouvez-vous les pauvres gens aussi sales et dégoûtants qu'on le croit ordinairement?

— Oh non! répondit Adèle, je suis bien heureuse de vous avoir rencontrée. Il me semble que je ne sais quoi de saint m'élève l'âme, et je ressens une émotion qui m'était inconnue. Je n'ai plus les pauvres en horreur; n'avez-vous pas vu que j'ai pris ce petit garçon sur mes genoux et que je l'ai embrassé? Quel charmant et gentil enfant! je l'aime déjà.

— Pauvre petit Jean! les larmes s'échappaient de ses yeux quand il vous a vue partir. Dites-moi, ma chère, y a-t-il sur la terre plus grand bonheur que le nôtre? Ces braves gens mouraient de faim; ils levaient les mains vers le ciel et imploraient l'aide du Seigneur. Nous sommes venues vers eux comme des envoyés de la miséricorde divine; ils se sont agenouillés devant nous comme devant des anges qui venaient leur annoncer que leur prière était exaucée, et c'est Dieu qu'ils ont béni et remercié en nous... Oh! Anna, notre vie mondaine

peut être légère et vaniteuse..., les larmes de joie de ces bonnes gens rachèteront plus d'une de nos fautes!

— Ne m'en dites pas plus, dit Adèle tout émue, j'en ai assez compris; oh! dès maintenant je veux sortir avec vous tous les jours pour visiter les pauvres et participer à vos bonnes œuvres. Oui, car d'aujourd'hui seulement je connais une joie céleste, une sorte de béatitude sur la terre... Sainte bienfaisance! malheureux sont les riches qui ne te connaissent pas! De quelle douce émotion, de quel sentiment délicieux ils sont privés!.....

. . . . . .

. . . . . .

En cet instant, elles tournaient le coin de la rue; et elles disparurent derrière l'angle des maisons.

LE

GENTILHOMME PAUVRE

I

Vers la fin du mois de juillet 1842, une calèche découverte roulait sur l'une des trois grandes chaussées qui conduisent des frontières hollandaises à Anvers. Bien que cette calèche eût été nettoyée avec une évidente sollicitude, tout en elle portait les traces d'un certain dénûment. La caisse ébranlée par un long usage se disjoignait sous les cahots; elle vacillait de côté et d'autre sur la soupente, et craquait, comme un squelette, dans ses moyeux usés. La cape à demi rabattue resplendissait au soleil, grâce à l'huile dont elle était enduite, mais cet éclat d'emprunt ne dissimulait pas les déchirures et les crevasses nombreuses qui en sillonnaient le cuir. La poignée des portières et les autres parties en cuivre étaient, à la vérité, soigneusement écurées, mais les vestiges d'argenture encore visibles dans le creux des ornements

attestaient une ancienne opulence grandement amoindrie sinon totalement disparue.

L'équipage était attelé d'un grand et robuste cheval au pas court et pesant à la vue duquel un connaisseur eût deviné sans peine qu'il était ordinairement employé à de plus rudes travaux, et qu'il avait l'habitude de traîner le chariot et de creuser les sillons.

Sur le siége de devant était assis un jeune paysan de dix-sept ou dix-huit ans; il était en livrée; un ruban d'or ornait son chapeau, et des boutons de cuivre brillaient à son habit; mais le chapeau tombait jusqu'à ses oreilles, et l'habit était si large que le jeune homme s'y perdait comme dans un sac. Assurément ces vêtements, propriété du maître, avaient servi aux prédécesseurs du laquais qui les portait, et avaient dû pendant une longue suite d'années passer de main en main jusqu'à leur usufruitier actuel.

La seule personne qui se trouvât dans le fond de la voiture était un homme d'une cinquantaine d'années. Personne ne se fût douté qu'il était le maître de ce laquais novice, et le propriétaire de ce vieil équipage en désarroi, car tout en lui commandait le respect et la considération.

Le front penché, abîmé dans une profonde méditation, il demeurait immobile et rêveur jusqu'à ce qu'un bruit quelconque annonçât l'approche d'une autre voiture. Alors il relevait la tête. Son œil s'adoucissait et prenait le serein éclat du regard de l'homme heureux; mais à peine avait-il échangé un gracieux salut avec les passants qu'un voile de tristesse s'étendait

sur ses traits et que sa tête s'affaissait lentement sur sa poitrine.

Un instant d'attention suffisait pour qu'on se sentît attiré vers cet homme par une secrète sympathie. Son visage, bien qu'amaigri et creusé de rides nombreuses, était si régulier et si noble, son regard à la fois si doux et si profond, son large front si pur et si imposant, qu'on ne pouvait douter qu'il ne fût doté de tous les trésors de l'esprit et du cœur.

Selon toute apparence cet homme avait beaucoup souffert. Si l'expression de sa physionomie n'en eût pas donné la complète conviction, il suffisait pour l'attester des cheveux blancs qui, de si bonne heure, attachaient à son crâne une couronne argentée, et du feu sombre et étrange qui brillait parfois dans ses yeux noirs, comme un reflet des pensées qui l'accablaient.

Le costume concordait parfaitement avec l'extérieur de celui qui le portait ; il était marqué du cachet de cette riche et l'on pourrait dire magnifique simplicité que peuvent seuls donner une grande habitude du monde et un sentiment exquis des convenances. Son linge était d'une remarquable blancheur, le drap de son habit d'une extrême finesse, son chapeau d'une fraîcheur parfaite.

De temps en temps, lorsque quelqu'un passait sur la chaussée, il tirait une belle tabatière d'or et y prenait une prise d'une façon si distinguée que rien qu'à ce geste significatif on eût pu dire qu'il appartenait aux classes les plus élevées de la société.

Il est vrai qu'un œil inquisiteur et malveillant eût pu,

par un sévère examen, découvrir que la brosse avait usé jusqu'à la trame le drap de l'habit de ce gentilhomme ; que les soies de son chapeau étaient ramenées avec peine sur certains endroits usés, et que ses gants avaient été raccommodés plusieurs fois. Et même, si l'on eût pu voir au fond de la voiture, on eût remarqué que la botte gauche était crevée de côté, et que le bas gris qui se trouvait au-dessous était noirci d'encre ; mais tous ces indices d'indigence étaient dissimulés avec tant d'art, ces habits étaient si bien portés avec l'aisance et la désinvolture de la richesse, que tout le monde eût pensé que si leur propriétaire n'en mettait pas de meilleurs, c'était uniquement parce que cela ne lui plaisait pas.

La calèche, qui marchait passablement vite, suivait la chaussée depuis deux heures, lorsque le domestique fit arrêter le cheval, hors de la ville d'Anvers, sur la digue, en face d'une petite auberge.

L'hôtesse et le garçon d'écurie sortirent et aidèrent à dételer le cheval en comblant de marques de profond respect le maître du vieil équipage. Ce personnage était sans doute un hôte habituel de l'auberge, car chacun l'appelait par son nom.

— Il fait beau temps, n'est-ce pas, monsieur de Vlierbecke ? Mais il fera chaud aujourd'hui. S'il pleuvait un peu, cela ne ferait pas de mal dans les hautes terres, n'est-il pas vrai, monsieur de Vlierbecke ? Faut-il donner au cheval de notre avoine ? Ah ! le domestique a apporté le picotin avec lui ! Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur de Vlierbecke ?

Pendant que l'hôtesse lui faisait, avec une extrême volubilité, ces questions et bien d'autres, monsieur de Vlierbecke descendit de voiture. Il adressa quelques paroles flatteuses à l'hôtesse, lui fit compliment sur sa santé, s'informa de chacun de ses enfants, et finit par lui annoncer qu'il devait se rendre en ville à l'instant. Il lui serra cordialement la main, mais avec une sorte de bienveillance protectrice qui laissait intacte la distance qui les séparait; et après avoir donné quelques ordres à son domestique, il salua avec affabilité, et se dirigea à pied vers le pont qui conduit en ville.

Monsieur de Vlierbecke s'arrêta un instant sur un point isolé des glacis extérieurs, secoua la poussière qui couvrait ses vêtements, brossa son chapeau avec son foulard, et franchit ensuite la Porte-Rouge.

En entrant en ville où il allait rencontrer de nombreux passants et se trouver constamment en butte aux regards, il redressa la tête et la taille; sa physionomie prit cette sereine expression de contentement de soi qui fait croire aux autres que l'on est heureux. Et cependant, tandis qu'une inaltérable satisfaction se peignait sur son visage, son âme était en proie à de profondes et douloureuses angoisses. Il allait au-devant d'une humiliation, et d'une humiliation dont la seule probabilité faisait saigner son cœur. Mais il y avait au monde un être qu'il aimait plus que sa vie, plus que son honneur, sa fille! Pour elle il avait si souvent sacrifié son orgueil, pour elle il avait tant de fois souffert comme un martyr. Et cependant son amour le dominait tellement, que chaque souffrance, chaque épreuve nouvelle l'élevait à ses propres

yeux et lui faisait considérer la douleur comme une chose qui ennoblit et sanctifie !

Néanmoins son cœur était ému et précipitait le sang dans ses veines avec plus de violence à mesure qu'il s'enfonçait vers l'intérieur de la ville et s'approchait de la maison où il allait faire une pénible tentative.

Il s'arrêta bientôt devant une porte, et malgré l'admirable puissance qu'il avait sur lui-même, sa main trembla en tirant le cordon de la sonnette.

A la vue du domestique qui lui ouvrait, il redevint maître de lui.

— Monsieur le notaire est-il chez lui ? demanda-t-il.

Le domestique répondit affirmativement, l'introduisit dans un petit salon, et alla avertir son maître.

Demeuré seul, monsieur de Vlierbecke posa précipitamment le pied droit sur le gauche, et s'assura que, grâce à cette attitude, on ne pouvait s'apercevoir du désastre de sa chaussure, il tira sa tabatière d'or et s'apprêta à prendre une prise.

Le notaire entra ; son visage avait un air officieux, et il se préparait à faire un salut poli et prévenant ; mais à peine eut-il reconnu celui qui l'attendait que sa physionomie s'assombrit et prit cette expression de réserve dont on s'arme lorsqu'on prévoit une demande importune à laquelle on veut opposer un refus. Bien loin d'étaler le luxe de paroles qui lui était habituel, le notaire se borna à quelques mots de froide politesse, et vint s'asseoir devant monsieur de Vlierbecke en gardant un silence qui était une muette interrogation.

Humilié et blessé de rencontrer un accueil aussi peu

bienveillant, monsieur de Vlierbecke fut saisi d'un frisson glacial et pâlit légèrement. Mais il reprit courage aussitôt et dit d'un ton suppliant :

— Veuillez m'excuser, monsieur le notaire. Pressé par une impérieuse nécessité, je viens encore une fois faire appel à votre bonté et solliciter de votre générosité un petit service.

— Et que désire monsieur de moi? demanda le notaire avec méfiance.

— Je voudrais, monsieur le notaire, que vous me trouvassiez encore une somme de mille francs, ou même moins, garantie par une hypothèque sur mes propriétés. Toutefois ce n'est pas là une demande spéciale ; j'ai absolument besoin d'argent aujourd'hui, et je désire que vous me prêtiez deux cents francs ce matin même. J'ose espérer, monsieur le notaire, que vous ne me refuserez pas ce léger secours qui doit me sauver d'un extrême embarras.

— Mille francs? sur hypothèque? grommela le notaire. Et qui en servira la rente? Vos biens sont grevés au delà de leur valeur.

— Oh! vous vous trompez, monsieur le notaire, s'écria monsieur de Vlierbecke avec une profonde émotion.

— Pas le moins du monde. Sur l'ordre des personnes qui vous ont avancé de l'argent, j'ai fait faire l'estimation de toutes vos propriétés au taux le plus élevé. Il en résulte que vos créanciers ne recouvreront leurs capitaux que dans le cas d'une vente extrêmement avantageuse. Vous avez fait une irréparable folie, Monsieur ; si j'eusse

été à votre place, je n'aurais pas sacrifié toute ma fortune et celle de ma femme pour secourir et sauver un ingrat, je dirais presque un trompeur, fût-il ou non mon frère!

Monsieur de Vlierbecke, accablé par un pénible souvenir, courba le front, mais laissa sans réponse l'accusation portée contre son frère. Ses doigts serraient convulsivement la tabatière d'or. Le notaire reprit:

— Par cette imprudente action, vous vous êtes plongés dans la misère, vous et votre enfant; car vous ne pouvez plus le dissimuler. Pendant dix années, — Dieu sait au prix de quelles souffrances, — vous avez pu garder le secret de votre ruine; mais l'instant inévitable approche où vous serez forcé de vendre vos biens...

Le gentilhomme fixait sur le notaire un regard où se lisait l'angoisse et le doute.

— Il en est ainsi cependant, poursuivit le notaire. Monsieur de Hoogebaen est mort pendant son voyage en Allemagne. Les héritiers ont trouvé dans la maison mortuaire l'obligation de quatre mille francs à votre charge et m'ont donné avis qu'il ne fallait plus songer à la renouveler. Si monsieur de Hoogebaen était votre ami, ses héritiers ne vous connaissent pas. Pendant dix ans vous avez négligé d'amortir cette dette; vous avez payé deux mille francs d'intérêt; pour votre propre avantage, il est temps que cela finisse. Il vous reste encore quatre mois, monsieur de Vlierbecke, quatre mois avant l'échéance de l'effet...

— Encore quatre mois! dit d'une voix sombre le gentilhomme, quatre mois. et alors, ô mon Dieu!

— Alors vos biens seront vendus de par la loi. Je comprends que cette perspective vous soit pénible; mais puisque vous êtes placé devant un destin que rien ne peut conjurer, il ne vous reste plus qu'à vous préparer à recevoir avec courage le coup qui vous menace. Laissez-moi mettre vos biens en vente pour cause de départ : vous échapperez ainsi à la honte d'une expropriation forcée.

Depuis quelques instants, monsieur de Vlierbecke, voilant ses yeux des deux mains, paraissait écrasé par les lugubres paroles du notaire. Lorsque celui-ci l'engagea à faire vendre volontairement ses biens, le gentilhomme releva la tête et dit avec un calme douloureux :

— Votre conseil est bon et généreux, monsieur le notaire, et cependant je ne le suivrai point. Vous savez que tous mes sacrifices, ma pénible existence, mes éternelles angoisses, ne tendent qu'à assurer le sort de mon unique enfant. Vous seul savez, monsieur le notaire, que tout ce que je fais n'a qu'un seul but, mais un but que je considère comme sacré. Eh bien, je crois que Dieu va exaucer la prière que je lui adresse depuis dix ans; ma fille est aimée d'un jeune homme riche, dont j'admire les purs et généreux sentiments; sa famille nous témoigne beaucoup de sympathie. Quatre mois! Le temps est court, c'est vrai; mais faut-il que, par une vente anticipée, j'anéantisse toutes mes espérances? Dois-je accepter dès maintenant, pour mon enfant et pour moi-même, une misère qui frappe tous les yeux, au moment où je vais peut-être atteindre le but dans la perspective duquel j'ai tant souffert?

— Vous voulez donc tromper ces gens ? Peut-être préparez-vous par là à votre fille de plus grandes infortunes !

Le mot *tromper* fit tressaillir le gentilhomme ; un frisson nerveux parcourut ses membres, et la rougeur de la honte colora son noble front.

— Tromper ! dit-il avec une amère ironie, oh non ! Mais je ne veux pas étouffer par l'aveu de ma misère l'amour qu'une réciproque sympathie fait doucement éclore dans deux jeunes cœurs. Seulement, lorsqu'il s'agira, de part ou d'autre, de prendre une décision, j'exposerai loyalement l'état de mes affaires. Si cette révélation amène l'anéantissement de mes espérances, je suivrai votre conseil, je vendrai tout ce que je possède, j'abandonnerai ma patrie, et j'irai chercher, en donnant des leçons sur la terre étrangère, à y gagner pour ma fille et pour moi ce qui est nécessaire à la vie.

Il se tut un instant, puis poursuivit à demi-voix et comme en lui-même :

— Et cependant j'ai promis près du lit de mort de ma femme bien-aimée, j'ai promis sur la croix que ma fille ne partagerait pas ce misérable sort, mais qu'elle aurait une existence calme et heureuse ! Dix années de souffrances, dix années d'abaissement n'ont pu réaliser ma promesse. Maintenant enfin un dernier rayon d'espoir éclaire notre sombre avenir...

Il prit d'une main tremblante la main du notaire, le regarda dans les yeux d'un air égaré et s'écria d'une voix suppliante :

— Oh ! mon ami, secondez-moi dans ce suprême et pécisif effort ; ne prolongez pas ma torture, accordez-

moi ce que je vous demande; aussi longtemps que je vivrai je bénirai le nom de mon bienfaiteur, le nom du sauveur de mon enfant!

Le notaire retira sa main et répondit avec embarras :

— Mais je ne comprends pas ce que tout cela peut avoir de commun avec la somme que vous voulez emprunter...

Monsieur de Vlierbecke mit la main dans sa poche et répondit d'une voix triste :

— Ah! c'est ridicule, n'est-ce pas, de tomber aussi bas et de voir son bonheur ou son éternel malheur dépendre de choses dont tout autre homme se raillerait? C'est ainsi pourtant! Ce jeune homme vient avec son oncle dîner demain chez nous; l'oncle s'est invité lui-même; nous n'avons rien à leur offrir; ma fille a besoin de quelques bagatelles pour être convenablement mise; à notre tour, nous serons sans doute conviés par eux... Notre isolement ne cachera plus longtemps notre misère: des sacrifices de toute espèce ont été faits pour ne pas succomber sous la honte...

En prononçant ces derniers mots, sa physionomie prit une expression déchirante; il tira la main de sa poche, et montrant au notaire deux francs environ en menue monnaie :

— Voyez, dit-il en souriant amèrement, voilà tout ce que je possède encore! Et demain des gens riches dînent chez moi; et si mon indigence se trahit en quelque chose, tout espoir pour ma fille est perdu! Pour l'amour de Dieu, monsieur le notaire, soyez généreux, venez à mon aide!

— Mille francs ! murmura le notaire ; je ne puis tromper mes commettants. Or, quel gage garantira cette somme ? Vous ne possédez rien qui ne soit grevé outre mesure...

— Mille... cinq cents... deux cents !... s'écria le gentilhomme ; mais prêtez-moi du moins de quoi sortir de ce cruel embarras !...

— Je n'ai pas de fonds disponibles ! répondit froidement le notaire ; dans quinze jours peut-être ! et encore ne puis-je l'assurer...

— Eh bien ! par amitié, je vous en supplie, dit le gentilhomme, prêtez-moi sur votre propre caisse !

— Je ne puis espérer que vous me rendiez jamais ce qui vous sera prêté, dit le notaire avec un visible dépit ; c'est donc une aumône que vous demandez ?

Le gentilhomme s'agita péniblement sur son siége et devint tout pâle ; un éclair brilla dans ses yeux, et son front se plissa convulsivement... Cependant il réprima sur-le-champ sa violente émotion, inclina la tête et murmura avec une sombre résignation :

— Une aumône ! Soit... buvons cette dernière goutte du calice de douleur ! C'est pour mon enfant !

Le notaire prit dans un tiroir quelques pièces de cinq francs et les présenta au gentilhomme. Soit que celui-ci se sentît blessé de se voir offrir une aumône véritable, soit que la somme lui parût trop minime pour lui être utile, il jeta sur l'argent un regard farouche et se laissa tomber sur son siége en poussant un soupir déchirant et en couvrant son visage des deux mains.

Un domestique vint annoncer un autre visiteur ; le

gentilhomme se leva brusquement dès que le laquais eut quitté le salon, et essuya deux larmes qui brillaient dans ses yeux. Le notaire lui montra encore les pièces de cinq francs qu'il avait déposées sur le coin de la table; mais monsieur de Vlierbecke détourna les yeux avec une espèce d'horreur et dit avec précipitation :

— Monsieur le notaire, pardonnez-moi ma hardiesse; je n'attends plus de vous qu'une grâce...

— Et laquelle?

— Au nom de ma fille, gardez-moi le secret!

— Quant à cela, vous me connaissez depuis longtemps : soyez sans inquiétude... Vous refusez donc ce léger secours?

— Merci! merci! s'écria le gentilhomme en repoussant la main du notaire, et tremblant, comme si la fièvre l'eût saisi, il sortit du salon et franchit la porte de la rue sans attendre que le domestique vînt la lui ouvrir.

Encore étourdi du coup qui venait de le frapper, hors de lui et mourant de honte, la tête penchée sur la poitrine et les yeux fixés sur le sol, le malheureux gentilhomme parcourut pendant quelque temps les rues, sans savoir où il se trouvait. Enfin le sentiment de la nécessité l'éveilla peu à peu de son rêve fiévreux; il se dirigea vers la porte de Borgerhout et s'enfonça dans les fortifications jusqu'à ce qu'il se trouvât tout à fait seul.

Là une lutte terrible parut s'engager en lui; ses lèvres s'agitaient rapidement; sur sa physionomie se succédaient mille expressions diverses de souffrance, de honte et d'espoir. Cependant il tira de sa poche la tabatière d'or, considéra avec une amère tristesse les nobles armoi-

ries qui y étaient gravées, et se plongea dans une rêverie désespérée, dont il sortit tout à coup comme s'il venait de prendre une solennelle résolution.

Enfin, les yeux fixés sur la tabatière, il se mit à gratter les armes avec un canif et murmura d'une voix calme, quoique tremblante encore d'émotion :

— Souvenir de mon excellente mère, talisman protecteur qui as si longtemps caché ma misère et que j'invoquais comme un bouclier sacré toutes les fois que ma détresse allait se trahir, — ô toi, dernier legs de mes ancêtres, il faut aussi que je te dise adieu; il faut, hélas! que je te profane de ma main! Puisse ce dernier service que tu me rends nous sauver d'une humiliation plus grande!

Une larme coula sur ses joues et sa voix s'éteignit. Il poursuivit néanmoins son étrange travail et gratta le couvercle de la boîte jusqu'à ce que les armoiries eussent complétement disparu.

Alors le gentilhomme rentra en ville et parcourut un grand nombre de petites rues solitaires en interrogeant toutes les enseignes d'un regard timide et détourné.

Après avoir erré une heure, il entra dans une étroite ruelle du quartier Saint-André, et poussa soudain une exclamation de joie attestant qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Son œil s'était arrêté sur une enseigne qui portait pour inscription ces seuls mots : *Commissionnaire juré du mont-de-piété.* Dans cette maison on prêtait sur toute espèce de gage, au nom de l'établissement que nous venons de nommer!

Le gentilhomme passa devant la porte et alla jusqu'au

bout de la rue; puis il revint sur ses pas, pressant ou ralentissant sa marche quand une autre personne se montrait dans la rue, jusqu'à ce qu'il eût trouvé enfin un moment favorable pour se glisser en longeant les murs dans la maison qui portait l'enseigne en question.

Longtemps après, il en sortit et gagna précipitamment une autre rue. Une certaine joie brillait bien dans ses yeux, mais la vive rougeur qui colorait son visage témoignait assez qu'il n'avait obtenu le secours désiré qu'au prix d'une nouvelle humiliation.

Il fut bientôt arrivé au centre de la ville. Là il entra chez un marchand de comestibles et fit emballer dans une bourriche une poularde farcie, un pâté, des conserves et d'autres menues provisions de table; il en paya le prix et dit qu'il enverrait son domestique prendre le tout. Plus loin, il acheta chez un orfévre deux cuillers d'argent et une paire de boucles d'oreilles; puis il s'éloigna de ce quartier pour aller probablement faire ailleurs de nouvelles emplettes.

II

Dans nos landes couvertes de bruyère, l'homme a entrepris une lutte victorieuse pour tirer le sol du sommeil éternel auquel il semblait condamné par la nature. Il a fouillé les stériles entrailles de la terre et l'a arrosée de ses sueurs; il a appelé à son aide la science et l'industrie, desséché les marais, arrêté dans leur cours vers la Meuse les ondes bienfaisantes qui descendent des montagnes, et fait circuler ainsi de riches et vivifiantes artères dans un

sol engourdi comme un cadavre depuis des milliers d'années.

Glorieux combat de l'homme contre la matière! Triomphe magnifique qui transformera un jour l'infertile Campine [1] en une contrée féconde et bénie! En vérité, nos descendants n'y croiront pas lorsque, sous leur regard charmé, le froment ondoiera comme une mer, ou que l'herbe verdoyante s'étendra au fond des vallées, là où le soleil brise maintenant ses rayons dans les prismes d'un sable aride et brûlant!

Cependant, au nord de la ville d'Anvers, dans la direction des frontières hollandaises, on remarque à peine aujourd'hui quelques traces de défrichement. Ce n'est guère que le long de la chaussée qu'on voit l'agriculture empiéter sur la lande sablonneuse; plus loin, au cœur du pays, tout est encore inculte et sauvage. Là se déroulent, à perte de vue, des plaines arides qui n'ont pour toute végétation que de maigres bruyères, et parfois l'horizon n'est borné que par cette teinte bleuâtre et nuageuse qui dit que le désert s'étend bien au delà de la portée du regard.

Mais si l'on parcourt de grandes distances, on rencontre de temps en temps un ruisseau qui serpente en méandres capricieux et dont l'onde limpide, encadrée d'une verdoyante bordure, court au milieu de fraîches prairies et d'arbres pleins de séve et de vigueur. Le long des rives du filet murmurant ou dans les terrains un peu

1. On nomme *campine* les vastes espaces incultes qui s'étendent au nord de la Belgique, des environs d'Anvers jusqu'à Venloo. Le défrichement de la Campine entrepris sur une grande échelle depuis quelques années, donne déjà les plus heureux résultats.

plus hauts s'élèvent des fermes isolées, des maisons de campagne, voire même des villages entiers, comme l'homme, de même que la terre, ne demandait qu'une eau courante pour y trouver la nourriture et la vie.

Dans un de ces endroits, où la présence de prairies et de pâturages a rendu la culture possible, se trouvait, au bord d'un chemin écarté, une ferme passablement importante. Les grands arbres qui étendaient aux alentours leur ombre majestueuse attestaient que l'homme avait depuis des siècles pris possession de ces lieux. En outre, les fossés qui l'entouraient et le pont de pierre qui en précédait la porte principale, faisaient supposer avec raison que cette demeure avait dû être une propriété seigneuriale. On la nommait dans les environs le *Grinselhof*. Toute la partie antérieure était occupée par la métairie, c'est-à-dire l'habitation du fermier, les étables et les granges, si bien que le passant ne pouvait guère apercevoir ce qui se trouvait ou se faisait dans l'enceinte des fossés que protégeaient, en outre, d'épais massifs de verdure. Et c'était en effet un mystère, même pour le fermier. Ces impénétrables massifs qui s'élevaient derrière sa demeure dérobaient comme un rideau l'intérieur de la campagne à son regard curieux. Ni lui, ni aucun des siens ne pouvaient franchir cette limite sans être spécialement appelé au delà.

Au fond de la propriété, à l'abri d'un ombrage séculaire, se trouvait une vaste maison que les paysans nommaient le château; là habitait avec sa fille un gentilhomme menant une vie aussi solitaire et aussi retirée que celle d'un ermite, sans valet ni servante, et fuyant avec

soin toute société. On croyait dans le pays qu'une avarice ou plutôt une ladrerie inexplicable avait poussé ce gentilhomme, qui possédait de beaux biens au soleil, à se séquestrer ainsi loin du monde. Quant au fermier, il évitait soigneusement toute explication sur ce point et respectait la mystérieuse conduite de son maître. Ses affaires prospéraient, car la terre était fertile et le fermage peu élevé. Il en était reconnaissant envers le gentilhomme, et, chaque dimanche, lui prêtait volontiers un cheval qui, attelé à la vieille calèche, le conduisait avec sa fille, à l'église du village. De plus, dans les grandes circonstances, le jeune fils du fermier était au service du maître en qualité de laquais.

C'est une des dernières après-dînées du mois de juillet. Le soleil a presque accompli sa course quotidienne et s'incline vers l'occident; toutefois ses rayons, bien que moins ardents qu'à l'heure de midi, sont encore chauds et inondent l'air de brûlantes effluves. Au Grinselhof aussi, les derniers feux du soleil couchant se jouent gaiement dans le feuillage; tandis que les rayons obliques dorent la cime des arbres de teintes à la fois douces et éclatantes, la verdure prend du côté de l'orient des nuances plus sombres, et le fond des bosquets s'enveloppe d'une mystérieuse obscurité. Des ombres gigantesques s'étendent sur le sol, et après la suffocante chaleur du jour, la brise du soir s'éveille lentement et remplit l'atmosphère de senteurs rafraîchissantes.

Et néanmoins tout est triste au Grinselhof : un silence de mort pèse, comme une pierre sépulcrale, sur l'habi-

tation déserte ; les oiseaux se taisent, le vent repose, pas une feuille ne bouge : la lumière seule semble y vivre. A voir cette absence totale de mouvement et de bruit, on croirait la nature plongée ici pour jamais dans un magique sommeil. Le regard cherche en vain à sonder les ténébreuses profondeurs de la végétation abandonnée à elle-même, et l'on se surprend à frissonner comme si cette morne et muette solitude cachait dans son sein quelque lugubre mystère...

Soudain le feuillage s'agite au fond de l'épais bosquet et les branches se courbent bruyamment sous la course rapide d'un être invisible. Une multitude d'oiseaux quittent leur retraite et s'envolent tumultueusement comme s'ils fuyaient à l'approche d'un danger.

La seule apparition d'un être humain apporterait-elle l'animation et la vie là où semblaient régner à jamais le silence et la mort?

Le bosquet s'ouvre! Une jeune fille toute vêtue de blanc s'élance hors des coudriers et vole, un filet de soie à la main, à la poursuite d'un papillon. Elle court plus rapide qu'une biche ; le corps tendu, le bras levé, effleurant à peine le sol de la pointe des pieds, elle semble avoir des ailes plus légères que les oiseaux qui, sur son passage, ont abandonné leur asile. Ses cheveux flottent librement en boucles ondoyantes sur son cou charmant. Voyez, elle prend un élan, elle bondit...

Qu'il est gracieux et magnifique, le papillon qui voltige et danse au-dessus de sa tête comme s'il prenait plaisir à jouer avec elle : ses ailes dentelées sont semées d'yeux d'azur, de pourpre et d'or!

Un cri de joie s'échappe de la poitrine de la jeune fille. Elle a failli saisir l'objet de son désir, mais elle a à peine effleuré du bout du filet les ailes du papillon, qui, bien que mutilé, s'élève dans les airs hors de sa portée; elle le suit tristement du regard jusqu'à ce que ses couleurs se perdent dans le ciel bleu. Un instant encore elle hésite, puis elle prend à pas lents un sentier plus praticable que le chemin qu'elle vient de suivre.

Qu'elle est belle ! Le soleil a légèrement bruni son teint délicat, mais le velouté vermeil de ses joues n'en ressort que mieux, et son visage y gagne une charmante expression d'énergie et de santé. Sous un front élevé, ses beaux yeux noirs brillent à travers de longs cils ; sa bouche finement découpée laisse briller des dents de perle entre des lèvres devant lesquelles pâlirait la rose qui vient d'éclore. Ce ravissant visage est encadré de cheveux flottants qui ondoient sur les épaules et ne laissent entrevoir que de temps en temps la neige d'un col de cygne. Sa taille est svelte et élancée : une simple robe blanche, ceinte d'un modeste ruban, ne dissimule pas ses formes délicates. Quand elle lève la tête et que son regard se perd dans l'azur du ciel, on croirait facilement voir en rêve une fille de l'air; on la prendrait pour la fée du Grinselhof.

Tantôt elle erre dans les sentiers perdus, absorbée par des souvenirs aimés et savourant les douces émotions qui agitent son cœur; tantôt, de souriante devenue grave, elle s'arrête, et ses beaux yeux s'inclinent pensifs vers la terre. Elle se rapproche ainsi d'un parterre où des œillets, brûlés par les feux du jour, penchent leur

tête languissante. Ces fleurs devaient être l'objet d'une affection particulière, car toutes étaient liées à un soutien en bois blanc et soigneusement préservées de l'invasion des mauvaises herbes. Le choix des fleurs, les soins enfantins dont elles étaient entourées, une espèce de délicate sollicitude qui se sent, mais ne s'exprime pas, tout témoignait qu'une main de femme, — une main de jeune fille, — élevait et choyait ces favorites.

La jeune fille avait remarqué de loin qu'elles s'inclinaient épuisées et flétries; elle s'approcha pleine d'anxiété, et dit en relevant de la main le calice d'un œillet :

— O mon Dieu, mes pauvres petites fleurs! j'ai oublié hier de vous arroser ! Vous avez soif, n'est-ce pas? Vous languissez en m'attendant, et vous courbez la tête comme si vous alliez mourir !

Elle poursuivit, rêveuse :

— Mais aussi depuis hier je suis si distraite, si joyeuse, si.....

Elle baissa les yeux, et hésitant comme par pudeur, elle murmura d'une voix douce :

— Gustave !

Immobile comme une statue, seule avec une vision enchanteresse, elle oublia un instant les fleurs et peut-être avec elles le monde entier. Bientôt ses lèvres s'émurent et murmurèrent à demi-voix :

— Toujours, toujours son image devant mes yeux ! toujours sa voix qui me poursuit ! Impossible d'échapper à cette fascination ! Mon Dieu, que se passe-t-il en moi ? Mon cœur frémit dans ma poitrine ; tantôt le sang

se précipite brûlant dans mes veines, tantôt il coule lent et glacé... J'étouffe... une secrète angoisse trouble mon âme... et cependant je suis heureuse... mon cœur se perd dans une inexprimable félicité...

Elle se tut, puis elle parut s'éveiller soudain, releva vivement la tête, et rejeta en arrière les boucles épaisses de sa chevelure, comme si elle eût voulu se débarrasser de la pensée qui l'obsédait.

— Attendez, mes chères fleurs, dit-elle aux œillets en souriant; attendez, je vais vous apporter aide et fraîcheur !

Elle disparut dans le bosquet, et en rapporta bientôt des rameaux qu'elle disposa de manière à ombrager les fleurs. Après quoi elle prit un petit arrosoir, et courut à travers l'herbe vers un bassin ou plutôt un petit étang creusé au milieu du gazon, et autour duquel des saules pleureurs laissaient pendre leurs rameaux ondoyants.

La surface de l'eau était calme et unie à son arrivée ; mais à peine son image s'y fut-elle reflétée que le vivier parut fourmiller d'êtres vivants. Des centaines de dorades de toutes couleurs, — rouges, blanches, noires, — nageaient vers elle en frétillant, la gueule hors de l'eau et béante, comme si ces pauvres petits animaux s'étaient efforcés de parler à la jeune fille.

Elle, se retenant d'une main au tronc du saule pleureur le plus proche, se courbait gracieusement sur l'eau, et s'efforçait de remplir l'arrosoir sans toucher les dorades.

— Allons, allons, laissez-moi en paix! disait-elle en les écartant avec précaution ; je n'ai pas le temps

de jouer..... je vais vous apporter votre dîner tout à l'heure.

Mais les poissons frétillèrent autour de l'arrosoir jusqu'à ce qu'elle l'eût retiré de l'étang; et même, après le départ de la jeune fille, ils continuèrent de s'attrouper tout en émoi près du bord que son pied avait foulé.

Elle vient d'arroser les fleurs; l'arrosoir a lentement glissé de sa main sur le sol. La tête penchée, elle dirige ses pas vers l'habitation solitaire; elle revient avec la même lenteur, jette du pain blanc aux dorades, et se remet, inattentive et tout absorbée par ses pensées, à parcourir les sentiers du jardin.

Elle gagna enfin un endroit où un gigantesque catalpa étendait au-dessus du chemin, comme un vaste parasol, ses branches, qui se courbaient jusqu'à terre. Sous ce frais ombrage se trouvaient une table et deux chaises. Un livre, un encrier, une broderie, témoignaient que la jeune fille s'était assise là peu auparavant.

Maintenant encore elle s'affaissa sur l'une des chaises, prit tour à tour en main le livre et la broderie, les laissa retomber l'un et l'autre, et bientôt, succombant sous les pensées qui l'accablaient, elle inclina sa belle tête sur son bras comme quelqu'un qui est las et veut se reposer.

Pendant quelque temps ses grands yeux demeurèrent vaguement fixés dans l'espace; par intervalles, un doux sourire se jouait sur ses lèvres, et ses lèvres s'agitaient comme si elle se fût entretenue avec un ami. Parfois ses paupières fatiguées se fermaient; mais les cils se relevaient toujours pour retomber plus lourdement encore,

jusqu'à ce qu'enfin un profond sommeil parut s'emparer de la jeune fille.

Dormait-elle? Ah, son âme du moins veillait et était heureuse, car le doux sourire animait toujours ses traits, et s'il disparaissait parfois pour faire place à une expression plus calme, il revenait bientôt jeter le charmant reflet du bonheur et de la joie sur la pure et transparente physionomie de la jeune fille. On eût dit que ses rêveries avaient pris un corps et planaient devant ses yeux, inondant son cœur d'indicibles jouissances, comme une ronde magique bercée par la brise du soir.

Depuis longtemps déjà elle était plongée par un songe séduisant dans un oubli complet de la vie réelle lorsque, à la porte d'entrée, un bruit de roues et le puissant hennissement d'un cheval vinrent troubler le silence du Grinselhof. Cependant la jeune fille ne s'éveilla pas.

La vieille calèche, revenue de la ville, venait de s'arrêter près de l'écurie de la ferme.

Le fermier et sa femme accoururent pour saluer leur maître et aider à dételer le cheval.

Tandis qu'ils s'occupaient de cette besogne, monsieur de Vlierbecke descendit de voiture et leur adressa quelques paroles bienveillantes, mais d'une voix si pleine de tristesse que tous deux le contemplèrent avec étonnement.

A la vérité sa calme gravité ne l'abandonnait jamais, même lorsqu'il était le plus affable; mais en ce moment sa physionomie dénotait un abattement tout à fait extraordinaire. Il semblait brisé de fatigue, et son regard

habituellement si plein de vie, s'éteignait, morne et languissant, sous ses sourcils abaissés.

Le cheval était à l'écurie; le jeune domestique qui avait déjà déposé la livrée, tira de la voiture quelques paniers et quelques paquets qu'il déposa sur la table de la ferme. Sur ces entrefaites, monsieur de Vlierbecke s'approcha du fermier.

— Maître Jean, dit-il, j'ai besoin de vous. Il vient du monde demain au Grinselhof. Monsieur Denecker et son neveu dînent ici.

Le fermier, au comble de la stupéfaction, regardait son maître, la bouche béante; il n'en pouvait croire ses oreilles. Après un instant, il demanda d'une voix pleine d'hésitation :

—Ce gros riche monsieur qui, le dimanche à la grand'-messe, se met près de vous au jubé ?

— Lui-même, maître Jean; qu'y a-t-il de si surprenant en cela ?

— Et le jeune monsieur Gustave qui, hier après la messe, a parlé sur le cimetière à notre demoiselle ?

— Lui-même!

— Oh! Monsieur, ce sont des gens si riches! Ils ont acheté tous les biens qui sont autour d'Echelpoel; ils ont bien, dans leur château, dix chevaux à l'écurie, sans compter ceux qu'ils ont encore en ville. Leur voiture est tout argent du haut en bas....

— Je le sais, et c'est précisément pour cela que je veux les recevoir comme il convient à leur rang. Tenez-vous prêt, de même que votre femme et votre fils; je viendrai vous appeler demain matin de très-bonne heure.

Vous donnerez volontiers un coup de main pour m'aider, n'est-ce pas?

— Certainement, certainement, Monsieur! Un mot de vous suffit.... je suis bien heureux de pouvoir faire quelque chose pour votre service....

— Je vous remercie de votre bonne volonté. Ainsi, c'est dit: à demain!

Monsieur de Vlierbecke entra dans la ferme, donna au jeune homme quelques ordres relatifs aux objets tirés de la voiture, puis il gagna le bosquet et s'achemina vers le Grinselhof.

Dès qu'il fut hors de la vue du fermier, sa physionomie prit une expression plus sereine; un sourire se dessina sur ses lèvres tandis qu'il promenait son regard autour de lui comme s'il eût cherché quelqu'un dans la solitude du jardin.

Au détour d'un sentier son œil tomba soudain sur la jeune fille endormie. Comme fasciné par le ravissant tableau qui s'offrait à lui, il ralentit sa marche et bientôt s'arrêta en extase....

Dieu, que l'enfant était belle dans son repos! Le soleil couchant l'inondait d'ardents reflets et jetait une teinte de rose sur tout ce qui l'entourait. Les boucles épaisses de sa chevelure tombaient éparses sur ses joues dans un charmant désordre. Le catalpa avait semé sur elle et autour d'elle ses calices d'une blancheur de neige. Elle rêvait toujours: un sourire de calme bonheur se jouait sur ses traits; ses lèvres émues balbutiaient d'inintelligibles paroles, comme si son âme se fût efforcée d'exprimer les sentiments qui débordaient en elle.

Monsieur de Vlierbecke retint son haleine, caressa du regard la douce jeune fille, et saisi d'une émotion profonde, il leva les yeux au ciel et dit d'une voix basse et frémissante :

— Sois béni, père tout-puissant, elle est heureuse! Que mon martyre se prolonge sur la terre, mais puissent mes souffrances te rendre miséricordieux pour elle! Grâce, protection pour mon enfant; puisse son rêve se réaliser, ô mon Dieu!

Après cette courte mais ardente prière, il s'affaissa sur la seconde chaise, posa avec précaution le bras sur la table, y appuya sa tête et demeura immobile, les traits illuminés par le doux sourire du bonheur et par une vive expression d'admiration. La contemplation de la virginale beauté de sa fille devait être pour lui la source de joies ineffables qui, par une magique puissance, lui faisaient oublier en un instant toutes ses douleurs, car ses yeux étaient fixés sur elle avec une douce extase, et sur sa physionomie se reflétait, comme dans un miroir fidèle, chaque émotion qui venait se peindre sur les traits délicats de la jeune fille.

Tout à coup une rougeur pudique monta au front de celle-ci; ses lèvres articulèrent plus distinctement. Le père l'épiait avec une pénétrante attention, et bien qu'elle n'eût pas parlé, il saisit un de ces mots fugitifs qui allaient se perdre dans les airs avec son haleine.

Ému d'une joie plus profonde encore, il murmura en lui-même :

— Gustave! elle rêve de Gustave! Son cœur est d'accord avec mes vœux. Puissions-nous réussir! Puisse

Dieu nous être propice !... Oh ! oui, mon enfant ; ouvre ton âme aux enivrantes émotions de l'espérance... Rêve, rêve... car qui sait ?... Mais, non, n'empoisonnons pas ces bienheureux instants par la froide image de la réalité !... Dors, dors, laisse savourer à ton âme les célestes enchantements de l'amour qui s'éveille !

Monsieur de Vlierbecke demeura quelques instants encore en contemplation. Il se leva enfin, passa derrière la jeune fille et posa sur son front un long baiser.

Rêvant encore à demi, elle ouvrit lentement les yeux ; mais à peine eut-elle reconnu celui qui l'éveillait qu'elle l'enlaça d'un bond dans ses bras, se suspendit caressante à son cou en lui donnant le plus doux baiser filial, et l'accabla de mille questions.

Le gentilhomme se dégagea de l'étreinte de sa fille, et dit d'un ton de douce plaisanterie :

— Apparemment, Lénora, il est inutile que je te demande aujourd'hui quelles beautés tu as découvertes dans le *Lucifer* de Vondel ; le temps t'a sans doute manqué pour commencer la comparaison de ce chef-d'œuvre de notre langue maternelle avec le *Paradis perdu* de Milton !

— Ah ! mon père, balbutia Lénora, mon esprit se trouve, en effet, dans d'étranges dispositions. Je ne sais ce que j'ai ; je ne puis même plus lire avec attention.

— Allons, Lénora, ne t'attriste pas, mon enfant ! Assieds-toi ; j'ai à t'apprendre une importante nouvelle. — Tu ne sais pas pourquoi je me suis rendu en ville aujourd'hui, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est que nous avons demain du monde à dîner.

La jeune fille, profondément étonnée, regarda son père d'un air interrogateur.

— C'est monsieur Denecker; tu sais, ce riche négociant qui se place auprès de moi au jubé, et qui habite le château d'Echelpoel.

— Oh! oui, je le connais, mon père; il me salue toujours avec tant d'affabilité, et ne manque jamais à me tendre la main pour descendre de voiture quand nous arrivons à l'église. Mais...

— Tes yeux me demandent s'il vient seul? Non, Lénora, une autre personne l'accompagnera...

— Gustave! s'écria involontairement la jeune fille d'un ton de joyeuse surprise et en rougissant en même temps.

— En effet, c'est Gustave, répondit monsieur de Vlierbecke. Ne tremble pas pour cela, Lénora, et ne t'effraie pas de ce que ton âme encore ignorante s'ouvre à un nouveau sentiment. Entre toi et moi il ne peut y avoir aucun secret que mon amour ne pénètre.

Les yeux de l'enfant interrogèrent les yeux du père et parurent demander à son bienveillant regard l'explication d'une énigme. Tout à coup, comme si une lumière soudaine se fût faite dans son âme, elle jeta ses bras au cou de monsieur de Vlierbecke, cacha son visage dans son sein, et murmura avec une profonde reconnaissance :

— Mon père, mon père bien-aimé, votre bonté n'a pas de bornes!

Le gentilhomme se prêta quelques instants aux affectueuses caresses de sa fille; mais peu à peu ses traits

s'assombrirent : une larme vint briller dans ses yeux, et il dit d'un accent très-ému :

— Lénora, quoi qu'il arrive dans notre vie, tu aimeras toujours ton père ainsi, n'est-ce pas ?

— Oh ! toujours, toujours ! s'écria la jeune fille.

— Lénora, mon enfant, reprit le père en soupirant, ta douce affection est ma récompense et ma vie ici-bas. N'enlève jamais à mon âme son unique consolation...

Le ton triste de sa voix émut tellement la jeune fille, qu'elle lui prit les mains sans prononcer un mot, et le front dans le sein de son père elle se mit à pleurer silencieusement.

Ils demeurèrent longtemps ainsi, immobiles, absorbés par une vive émotion, qui n'était ni de la tristesse ni de la joie, mais qui semblait emprunter sa profondeur au mélange de ces deux sentiments opposés.

L'expression du visage du père changea la première : sa physionomie devint sévère ; il secoua la tête d'un air de doute et parut se faire un reproche à lui-même. En effet, les singulières paroles qui avaient fait couler les larmes de sa fille avaient surgi de son âme à la pensée qu'une autre personne allait partager avec lui l'affection de Lénora et la séparer de lui peut-être pour toujours.

Il était prêt à tout sacrifice, fût-il infiniment plus grand, pourvu que ce sacrifice contribuât au bonheur de son enfant, et cependant la seule idée de la séparation avait fait saigner son cœur. Maintenant il s'en veut de ce semblant d'égoïsme ; il chasse avec effort de son esprit les pensées tristes. Il relève sa fille, et dit, en lui prodiguant ses caresses :

— Allons, Lénora, reprends ta gaieté, redeviens joyeuse ! N'est-il pas heureux que notre âme puisse s'alléger de temps en temps quand l'excès du sentiment l'accable ? Mais rentrons ; j'ai bien à te parler encore pour que nous recevions nos hôtes comme il convient.

La jeune fille obéit silencieusement, et suivit son père à pas lents, tandis que ses beaux yeux laissaient encore échapper des larmes.

Quelques heures plus tard, monsieur de Vlierbecke était assis dans la grande salle du Grinselhof, près d'une petite lampe, les coudes appuyés sur une table. L'appartement, éclairé sur un seul point tandis que les coins échappaient au regard dans une vague obscurité, était triste et morne. La flamme tremblottante de la lampe faisait ondoyer ses reflets en longues traînées sur les murailles et y dessinait mille formes fantastiques, tandis que les vieux portraits qui ornaient les panneaux, semblaient fixer opiniâtrément sur la table leurs yeux immobiles.

Du milieu de cette obscurité et de ce silence se détachait seule la belle et calme figure du gentilhomme ; le regard perdu dans les ténébreuses profondeurs de la nuit, immobile comme une statue, il semblait prêter l'oreille avec la plus grande attention.

Il quitta enfin son siége avec précaution et alla, sur la pointe des pieds, jusqu'à l'autre extrémité de la salle, où il s'arrêta l'oreille collée à une porte fermée.

— Elle dort ! se dit-il à voix basse, et levant les yeux au ciel, il ajouta en soupirant :

— Que Dieu protége son repos!

Il revint à la table, y prit la lampe, et ouvrit une grande armoire ménagée dans le mur. Appuyé sur un genou, il prit dans le tiroir inférieur quelques serviettes et une nappe, en déploya les plis et parut s'assurer, avec une inquiète sollicitude, si aucune tâche n'en déparait la blancheur. Un sourire de contentement témoigna qu'il était satisfait du résultat de cet examen.

Il se releva emportant un petit panier, et se rapprocha de la table, du tiroir de laquelle il tira un morceau d'étoffe de laine et de la craie. Il broya celle-ci avec le manche d'un couteau et se mit à frotter et à polir les cuillers et les fourchettes que contenait le panier. Il fit de même des salières et autres petits ustensiles de table, qui étaient la plupart en argent, et dont les ornements ciselés attestaient une certaine opulence.

Pendant qu'il se livrait à cette occupation, son âme se laissa emporter par le flot des souvenirs; l'immobilité de ses traits, la fixité de ses yeux dont le regard incertain semblait se perdre dans les ténèbres, témoignaient assez qu'il était absorbé dans ses pensées. De temps en temps ses lèvres murmuraient quelques paroles, et des larmes s'échappaient de ses paupières, larmes de bonheur peut-être, car un doux sourire éclairait son visage. Déjà, dans son rêve, il avait redit tous les noms qui lui avaient été chers ici-bas, peut-être même avait-il savouré de nouveau les pures et joyeuses émotions de ses jeunes années. Sa voix devint plus distincte; il disait en soupirant:

— Pauvre frère! un seul homme sait ce que j'ai fait

pour toi, et cet homme t'accuse d'ingratitude et de mauvaise foi ! Et toi, tu erres dans les solitudes glacées de l'Amérique, en proie à la souffrance et à la maladie ; tu parcours, au prix d'un misérable salaire, des déserts oú, pendant des mois entiers, nul regard humain ne s'arrête sur toi. Fils de noble race comme moi, tu t'es fait l'esclave des Anglais, et pour eux tu amasses ces fourrures destinées au luxe des riches. Oh, j'endure un cruel martyre pour l'amour de toi, mais Dieu m'est témoin que mon affection pour toi est demeurée entière. Puisse ton âme, ô mon frère, ressentir dans l'isolement où tu souffres, cette aspiration de mon âme, et puisses-tu y trouver un adoucissement à ta misère !

Le gentilhomme, absorbé quelque temps dans sa douloureuse méditation, secoua enfin son rêve et redevint attentif à son travail. Il disposa tous les objets d'argenterie, les uns à côté des autres, sur la table et dit en réfléchissant :

— Six fourchettes, huit cuillers ! nous serons quatre à table. Il s'agira de se tenir sur ses gardes, sinon on s'apercevrait facilement qu'il manque quelque chose.... Mais cela ira cependant ; je donnerai à la fermière des instructions précises ; c'est une femme entendue....

En prononçant ces derniers mots, il renferma le tout dans l'armoire ; après quoi il prit la lampe, quitta la salle à pas lents et circonspects, et descendit par un escalier de pierre dans une vaste salle voûtée, où il ouvrit une petite porte, et se courba dans un caveau surbaissé. A la lueur incertaine de la lampe il tâtonna dans un bac parmi un grand nombre de bouteilles vides, et trouva

enfin ce qu'il cherchait. Il retira du sable trois bouteilles et dit, la pâleur de l'angoisse sur le visage :

— Ciel ! trois bouteilles seulement ! trois bouteilles de vin de table ! Et l'on dit que monsieur Denecker met son orgueil à bien boire.... Que ferai-je, si, lorsqu'on aura vidé ces trois bouteilles, il en désire davantage ? Je ne bois point, Lénora peu ; ainsi deux bouteilles pour monsieur Denecker et une pour son neveu.... cela pourra suffire ! Au reste il ne servirait de rien de se lamenter ; le sort décidera !

Sans plus parler, le gentilhomme alla dans les coins de la cave, y prit avec la main quelques toiles d'araignée qu'il attacha artistement sur les bouteilles, et saupoudra celles-ci de poussière et de sable.

Il regagna la salle et se mit à coller sur le mur, avec de l'amidon, un morceau de papier peint, à un endroit où la tapisserie avait été détériorée par quelque accident. Puis, après avoir passé près d'une demi-heure à brosser ses habits et à s'efforcer de dissimuler à l'aide d'eau et d'encre les traces blanchissantes que le temps avait imprimées au drap à l'endroit des coudes et des genoux, il revint à la table et se prépara à une œuvre étrange.

Il prit dans le tiroir un fil de soie, une alène, un morceau de cire jaune, posa sa botte sur ses genoux et se mit à en recoudre la fente avec l'habileté d'un homme du métier.

A coup sûr ce travail avilissant éveillait en lui des pensées de désespoir, car un méprisant sourire plissait ses lèvres comme s'il eût pris un amer plaisir à se railler

lui-même. Bientôt de violentes contractions nerveuses se dessinèrent sur son visage ; le rouge de la honte et la pâleur de l'oppression se succédaient sur ses joues ; enfin, comme s'il cédait à un mouvement de colère, il coupa vivement le fil de soie, le rejeta sur la table, se leva brusquement et, la main étendue vers les portraits, il s'écria d'une voix difficilement contenue :

— Oui, regardez-moi.... regardez-moi, vous dont le noble sang coule dans mes veines ! Toi, vaillant capitaine qui à côté d'Egmont donnas ta vie pour ton pays à Saint-Quentin ; toi, homme d'État qui, après la bataille de Pavie, rendis, comme ambassadeur, de si éminents services au grand empereur Charles ; toi, bienfaiteur de l'humanité, qui dotas tant d'églises et d'hospices ; toi, prélat qui, comme prêtre et comme savant, as si courageusement défendu ta foi et ton Dieu.... regardez-moi ! non pas seulement de cette toile inanimée, mais du sein du Tout-Puissant ! Celui que vous voyez occupé à raccommoder ses bottes et qui consacre ses veilles à dissimuler les traces de sa misère, celui-là est votre descendant, votre fils ! Si le regard des hommes le torture, devant vous du moins il n'a pas honte de son abaissement. O mes ancêtres, vous avez combattu, avec l'épée et avec la parole, les ennemis de la patrie ! Moi, je lutte contre les railleries et la honte imméritée, sans espoir de triomphe ni de gloire ; j'endure d'indicibles souffrances, je sens mon âme s'affaisser sous leur fardeau, et le monde ne me réserve que blâme et mépris. Et cependant je n'ai pas souillé votre écusson ; ce que j'ai fait est grand et vertueux aux yeux de Dieu. Les sources

de mon malheur sont la générosité, la pitié, l'amour.... Oui, oui, fixez sur moi vos yeux étincelants, contemplez-moi dans l'abîme de misère où je suis tombé! Du fond de mon humiliation, je lèverai hardiment le front vers vous, et votre regard ne fera pas baisser le mien. Ici, en votre présence, je suis seul avec mon âme, seul avec ma conscience; ici, nulle honte ne peut atteindre celui qui comme gentilhomme, comme chrétien, comme frère et comme père, souffre le martyre parce qu'il a su faire son devoir.

En proie à une inexprimable exaltation, monsieur de Vlierbecke se promenait à grands pas et tendait les mains vers les images de ses aïeux comme pour les invoquer. Son attitude était pleine de majesté: le front levé, il semblait commander en maître; ses yeux noirs étincelaient dans l'ombre; son beau visage rayonnait de dignité; tout en lui, paroles, gestes, physionomie, tout était singulièrement noble et imposant.

Soudain il s'arrêta, porta la main à son front et reprit avec un sourire amer:

— Pauvre insensé! ton âme cherche la délivrance; elle secoue les lourdes entraves de l'humiliation et rêve...

Il joignit les mains et ajouta en levant les yeux au ciel:

— Oui, c'est une illusion! et cependant grâces vous soient rendues, ô Dieu miséricordieux, de ce que vous faites jaillir dans mon cœur la source du courage et de la patience!... Assez! la réalité reparaît à mes yeux et grimace comme un spectre au fond des ténèbres... et pourtant je suis fort et je raille le fantôme sinistre de la ruine et de la misère...

Il se tut, et, triste démenti à ses dernières paroles, une expression de profond découragement ne tarda pas à se peindre sur ses traits; il courba la tête et dit avec un soupir d'angoisse :

— Et demain? demain, l'œil défiant des hommes s'attachera sur toi; tu trembleras sous le regard inquisiteur et blessant de ceux qui cherchent à deviner l'énigme de tes actions; tu boiras à grands traits le calice de la honte! Ah! apprends bien ton rôle, prépare ton masque, continue de jouer ta lâche comédie... et souviens-toi de la noblesse de ta race pour saigner sur le banc de torture par toutes les fibres de ton cœur et mourir cent fois en une heure! Va, ton travail nocturne est accompli; va chercher le repos, demande au sommeil l'oubli de ce que tu es et de ce qui te menace! Le repos? le sommeil? raillerie! c'est là que t'attend l'éternel spectacle de l'humiliation suprême; là tu pourras voir par toi-même comment l'on vend l'héritage de tes aïeux, comment l'on salue ta chute d'un insultant sourire, comment tu quittes avec ton enfant le pays natal et vas chercher dans une contrée lointaine le pain de la misère! Dormir? cela me fait trembler! Le billet... le billet!...

Il répéta plusieurs fois ce mot avec une terreur croissante, en débarrassant machinalement la table de tous les objets qui s'y trouvaient, et bientôt, la lampe à la main, il disparut derrière la porte qui menait à sa chambre à coucher.

III

Le lendemain, dès que les premières rougeurs du matin vinrent colorer l'horizon, chacun se mit à l'œuvre au Grinselhof. La fermière et sa servante nettoyaient les escaliers et le corridor; le fermier appropriait l'écurie; son fils arrachait les mauvaises herbes des grandes allées du jardin. De bonne heure, Lénora époussetait tout dans la salle à manger, et disposait artistement les petits objets de fantaisie qui garnissaient l'armoire et la cheminée.

C'était une vie et un mouvement comme on n'en avait pas vu au Grinselhof depuis dix ans. On s'apercevait que les gens de la ferme y allaient de tout cœur; sur leur visage resplendissait une expression de triomphe, comme s'ils eussent été enchantés de combattre cette mortelle solitude qui, pendant si longtemps, avait régné sans contestation dans ces lieux.

Monsieur de Vlierbecke, bien qu'il fût intérieurement plus ému que les autres, se promenait çà et là avec un calme apparent et allait de l'un à l'autre, encourageant chacun par quelques paroles affables, et dirigeant tout sans laisser néanmoins paraître le moins du monde qu'il se préoccupât beaucoup de ce qui allait arriver. Il flattait en souriant l'amour-propre de ces gens simples, et leur donnait à entendre, sous le voile d'une bienveillante plaisanterie, que ce serait un honneur pour eux si ses hôtes se montraient satisfaits de la réception.

Jamais le fermier ni sa femme n'avaient vu monsieur

Digitized by Google

de Vlierbecke si bon et si gai ; et comme ils l'honoraient et l'aimaient sincèrement, ils n'étaient pas moins joyeux de le voir dans cette disposition que si c'eût été kermesse au Grinselhof. Ils ne devinaient pas que le pauvre gentilhomme, ne pouvant les récompenser de leur zèle par de l'argent, s'efforçait de payer leur travail en témoignages d'affection et d'amitié.

Lorsque les plus grands préparatifs furent faits et que le soleil fut plus haut dans le ciel, monsieur de Vlierbecke appela sa fille et lui donna ses instructions pour le dîner. Le rôle de la jeune fille se bornait à surveiller et à indiquer à la fermière comment elle devait préparer les mets qui lui étaient inconnus.

Les vieux fourneaux furent allumés, le bois flamba et pétilla dans la cheminée, les charbons ardents rougirent sur les réchauds, et la fumée s'échappa au-dessus du toit en capricieux tourbillons.

La bourriche fut ouverte : poulets farcis, pâtés et autres mets choisis apparurent ; on apporta des paniers remplis de petits pois, de fèves, de légumes de toute espèce ; les femmes se mirent à éplucher, écosser, nettoyer.

Lénora elle-même prit part à ce travail, et engagea joyeusement la conversation avec la fermière et sa servante. Cette dernière, qui n'avait vu que très-rarement la jeune fille de près et ne s'était jamais trouvée aussi longtemps en sa présence, contemplait ses traits fins et délicats, sa taille svelte et élancée, ses yeux pleins d'animation et de feu, avec une sorte d'admiration et de respect infini. Ces sentiments se peignirent plus profondément

sur le visage de la servante lorsque s'échappèrent de la bouche de Lénora rêveuse quelques notes d'une chanson populaire bien connue.

La servante quitta sa chaise, s'approcha timidement de sa maîtresse, et lui dit, d'un ton de prière, à l'oreille, mais assez haut pour être comprise de Lénora :

— Oh ! fermière, priez un peu la demoiselle de chanter un ou deux couplets de cette chanson. Je l'ai entendue avant-hier ; et c'était si beau, si beau, que je suis restée un quart d'heure à pleurer derrière les noisetiers comme une imbécile que je suis.

— Oh oui ! dit la fermière d'une voix suppliante, si cela ne vous fatigue pas trop, mademoiselle, cela nous fera tant de plaisir ! Vous avez une voix comme un rossignol, et je sais aussi, mademoiselle, que ma-mère, — elle est depuis longtemps auprès du bon Dieu, — m'endormait toujours avec cette chanson. Ah ! chantez-nous-la !

— Elle est si longue ! dit Lénora en souriant.

— Quand ce ne serait que quelques couplets ! C'est aujourd'hui un jour de joie !

— Eh bien, dit Lénora, puisque cela peut vous faire plaisir, pourquoi refuserais-je ? Écoutez donc !

« Au bord d'un rapide torrent était assise une jeune fille désolée ; elle pleurait et gémissait sur l'herbe baignée de ses larmes ;

« Elle jetait dans le torrent les petites fleurs qui s'épanouissaient autour d'elle ; elle s'écriait : Ah ! mon père chéri ! ah ! mon frère bien-aimé, revenez !

« Un homme riche, qui se promenait le long du ruisseau, remarque sa douleur amère. En voyant pleurer la jeune fille, son cœur compatissant se brise.

« Il lui dit : Parle, jeune fille, et n'aie pas de crainte ; dis-moi pourquoi tu te lamentes et te plains ; si c'est possible, je t'aiderai.

« Elle soupire, le regarde d'un air désolé, et dit : « Ah ! brave homme, vous voyez une pauvre orpheline que Dieu seul peut secourir.

« Ne voyez-vous pas ce monticule verdoyant ? C'est la tombe de ma mère. Voyez-vous le rivage de ce torrent ? C'est de là que mon père est tombé...

« Le torrent impétueux l'emporta ; il lutta en vain et s'enfonça ; mon frère s'élança après lui : hélas ! lui aussi se noya.

« Et maintenant j'ai fui la chaumière déserte, où il n'y a plus que désolation. » Ainsi son cœur plein de tristesse exhale ses plaintes.

« Le seigneur lui dit : « Oh ! ne te plains pas, mon enfant, ton cœur n'est pas fait pour le chagrin ; je veux être ton frère, ton ami et aussi ton père. »

« Il lui prit doucement la main et la nomma sa fiancée ; il lui fit quitter ses misérables vêtements.

« Maintenant elle a bonne chère et bons vins, et tout ce que son cœur désire. L'homme riche mérite bien d'être remercié pour avoir si noblement agi. [1] »

1. Cette chanson populaire connue sous le nom de l'*Orpheline* est très-répandue dans la Campine. L'air en est triste, mais plein de douceur et de mélodie ; il a beaucoup de rapport avec l'air favori de madame Catalani : *Nel cor iù mi sento* de *la Molinara*.

Au commencement de la dernière strophe, monsieur de Vlierbecke avait paru sur le seuil de la cuisine; la fermière se leva respectueusement, et sembla craindre qu'il ne se montrât mécontent de ce qui se passait; mais il fit signe à sa fille de continuer.

Quand la chanson fut finie, il dit à la fermière d'une voix affable :

— Ah! ah! l'on s'amuse ici? J'en suis charmé, en vérité. J'ai besoin de vous pour quelques instants là-haut, ma chère femme.

Suivi de la fermière, il remonta l'escalier qui menait à la salle à manger, où la table dressée était prête à recevoir les plats. Le jeune paysan y était déjà en livrée et la serviette sur le bras. Après que le gentilhomme eut, par une courte allocution, persuadé à la fermière et à son fils que ce qu'il allait faire tendait uniquement à les mettre à même de servir à table avec honneur, il commença avec eux une véritable comédie, et fit répéter à chacun son rôle plusieurs fois.

L'heure du dîner approcha enfin. Tout était prêt dans la cuisine; chacun était à son poste. Lénora s'était habillée et attendait, le cœur palpitant, derrière les rideaux d'une chambre voisine; son père, assis sous le catalpa, un livre à la main, paraissait lire. Il dissimulait ainsi aux yeux des gens de la ferme son émotion croissante.

Il était environ deux heures lorsqu'un magnifique équipage, attelé de superbes chevaux anglais, entra dans l'enceinte du Grinselhof, et vint s'arrêter devant l'escalier pe pierre de la maison.

Le gentilhomme souhaita la bienvenue à ses hôtes avec cette cordiale dignité qui lui était propre, et adressa quelques paroles affectueuses au jeune homme, tandis que le négociant donnait à son domestique l'ordre de venir le prendre à cinq heures, des affaires urgentes exigeant sa présence à Anvers le soir même.

Monsieur Denecker était un gros homme, vêtu avec luxe, mais dont le costume, négligé avec intention, trahissait la velléité de se donner un air de laisser-aller et d'indépendance. Au demeurant, sa physionomie était assez vulgaire ; à côté d'une certaine finesse rusée, elle dénotait une bonté de cœur peut-être trop tempérée par l'indifférence.

Gustave son neveu avait un extérieur plus distingué : il réunissait à une belle taille et à un visage mâle et fier les avantages d'une éducation parfaite, et chez lui la délicatesse des manières et du langage touchait de près au gentilhomme. Ses cheveux blonds et ses yeux d'un bleu foncé donnaient à ses traits une expression poétique, tandis que son regard plein d'énergie et les plis significatifs qui sillonnaient son front faisaient présumer qu'il était largement doté du côté de l'intelligence et du sentiment.

Monsieur de Vlierbecke introduisit ses hôtes, avec les compliments d'usage, dans le salon où se trouvait sa fille. Le négociant salua celle-ci avec un bienveillant sourire, et s'écria avec une véritable admiration :

— Si belle ! si séduisante, et demeurer cachée dans ce lugubre Grinselhof ! Ah ! monsieur de Vlierbecke, ce n'est pas bien !

Sur ces entrefaites, Gustave s'approchait de la jeune fille et murmurait quelques mots inintelligibles. Tous deux rougirent, baissèrent les yeux et se prirent à trembler jusqu'à ce que Gustave s'arrachât à cette émotion et adressât plus distinctement la parole à Lénora.

Le négociant fit remarquer à monsieur de Vlierbecke le trouble étrange des jeunes gens, et lui dit à l'oreille :

— Ne voyez-vous pas ce qui se passe? Moi, je le vois bien ! La tête tourne à mon neveu ; votre fille l'aveugle. Je ne sais où en est leur affection ; mais s'il ne vous convient pas que ce sentiment grandisse et devienne peut-être incurable, prenez à temps vos précautions... Il sera bientôt trop tard ; car, je vous en préviens, mon neveu, avec sa physionomie tranquille, n'est pas homme à reculer devant un obstacle... Et voyez ! les voilà déjà en pleine conversation : la peur a tout à fait disparu !

Monsieur de Vlierbecke fut profondément touché par ces paroles du négociant qui venaient confirmer sa dernière espérance ; mais il n'en laissa rien voir, et répondit :

— Vous plaisantez, monsieur Denecker ; il n'y a pas de danger. Tous deux sont jeunes : il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une inclination naturelle les porte l'un vers l'autre ; mais il n'y a là rien de sérieux. — Allons ! ajouta-t-il à haute voix ; on a servi ! A table, Messieurs, à table !

Gustave offrit timidement son bras à Lénora, qui l'accepta en tremblant et en rougissant. Tous deux semblaient confus, embarrassés, et cependant une joie céleste

rayonnait dans leurs yeux, et leurs cœurs battaient émus par un ineffable bonheur.

L'oncle souriant menaça son neveu du doigt, comme s'il voulait dire : « Je vois bien de quoi il s'agit ! »

Ce signe d'intelligence fit rougir encore davantage le jeune homme, bien que l'assentiment apparent de son oncle lui donnât la plus douce espérance. Lénora ne s'était heureusement pas aperçue de la plaisanterie.

On se mit à table ; le gentilhomme se plaça vis-à-vis de monsieur Denecker à côté de Gustave, qui, lui, se trouva en face de Lénora.

La fermière apportait les plats ; son fils servait les convives. Les mets étaient passablement bien préparés, et le négociant en témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction. A part lui, il s'étonnait du bon choix et même de l'abondance des mets ; car il s'était attendu à un très-maigre festin : monsieur de Vlierbecke n'était-il pas connu partout aux environs comme un riche ladre, d'une avarice et d'une économie sans exemple ?

Cependant, la conversation était devenue générale ; Lénora, ayant eu maintes fois à répondre à quelque question de sa compétence que lui faisait le négociant, se trouva plus à son aise et surprit beaucoup ses deux auditeurs par la haute raison et les connaissances dont elle fit preuve. Il en était autrement lorsqu'il lui fallait s'adresser directement à Gustave ; alors tout son esprit semblait l'abandonner, et c'était les yeux baissés qu'elle lui donnait une réponse hésitante et incompréhensible. Le jeune homme ne se montrait guère mieux, et quoique tous deux fussent heureux au fond du cœur, ils se trou-

vaient vis-à-vis l'un de l'autre dans un égal embarras, et ne paraissaient pas s'amuser beaucoup.

Quant à M. de Vlierbecke, il dirigeait la conversation sur tous les sujets qu'il pensait devoir être agréables à ses hôtes. Il écoutait avec une extrême condescendance le négociant, et lui donnait occasion de parler avec une espèce de supériorité de choses qu'il devait connaître particulièrement en sa qualité de commerçant. Monsieur Denecker s'aperçut de cette prévenance, et en fut intérieurement reconnaissant. Il se sentait porté vers M. de Vlierbecke par un véritable sentiment d'amitié, et s'efforçait de ne pas demeurer envers lui en reste de cordiale politesse.

Tout allait donc bien ; chacun était content des autres et de soi-même : le gentilhomme était particulièrement satisfait de ce que la fermière et son fils entendissent si bien leur service, et de ce que les cuillers et les assiettes dont on s'était servi fussent si tôt rapportées nettes, qu'il eût été impossible de s'apercevoir que le nombre de ces objets était insuffisant.

Une seule observation commençait à causer au gentilhomme une profonde inquiétude. Il voyait avec angoisse que M. Denecker, tout en conversant, vidait verre sur verre ; le jeune homme, soit par prévenance, soit pour avoir un motif de parler à Lénora, engageait sans cesse celle-ci à accepter encore un peu de vin, de quoi il résulta que, dès le commencement du dîner, la première bouteille laissait déjà apercevoir le fond.

De temps en temps, le gentilhomme examinait à la dérobée ce qui demeurait dans la bouteille, et tremblait

intérieurement chaque fois que le négociant vidait son verre. Le laquais, sur l'ordre de son maître, apporta la seconde bouteille; monsieur de Vlierbecke, pour modérer la soif de son hôte, commença à laisser peu à peu tomber la conversation; car il avait remarqué que le négociant ne pouvait parler longtemps sans boire. Toutefois il s'était trompé; car M. Denecker amena l'entretien sur le vin lui-même, se mit à porter aux nues cette généreuse liqueur, et manifesta son étonnement de l'incompréhensible sobriété du gentilhomme. En même temps il buvait plus encore qu'auparavant, et Gustave le secondait, bien que dans une moindre mesure.

L'angoisse du gentilhomme croissait chaque fois que le négociant portait le verre à ses lèvres, et bien qu'il en ressentît un vif déplaisir, il s'abstint de faire raison à son hôte, et fut au moins impoli dans la crainte de se voir exposé à une confusion plus grande.

La seconde bouteille fut aussi bientôt vide. Le négociant dit d'un ton délibéré à M. de Vlierbecke qui, le cœur serré, épiait avec anxiété tous ses mouvements, bien qu'il se montrât toujours joyeux et souriant :

— Oui, monsieur de Wlierbecke, ce vin est vieux et excellent : je le reconnais; mais, en fait de vins, il faut changer, sans cela le bouquet se perd. Je dois supposer que vous avez une bonne cave, à en juger par le premier échantillon. Faites-nous donc donner une bouteille de *château-margaux;* et, si nous en avons le temps, nous terminerons notre entrevue par un coup de *hochheimer.* Je ne bois jamais de *champagne,* c'est un mauvais vin pour les vrais amateurs.

Aux dernières paroles du négociant, une subite pâleur se répandit sur le visage de monsieur de Vlierbecke; mais, pour dissimuler la terrifiante émotion qui l'accablait, il couvrit de la main son front et ses yeux, et demanda à son esprit une rapide inspiration qui le sauvât de la perplexité où il se trouvait.

Lorsque son hôte eut cessé de parler, il découvrit son visage; un calme sourire y paraissait seul.

— Du *château-margaux?* demanda-t-il. Comme vous voudrez, monsieur Denecker. Et se tournant vers le domestique :

— Jean, dit-il, une bouteille de *château-margaux!* à gauche, dans le troisième caveau...

Le jeune paysan regarda son maître, bouche béante, comme si on lui eût parlé une langue inconnue, et murmura quelques mots inintelligibles.

— Excusez-moi! dit le gentilhomme en se levant, il ne la trouverait pas. Un instant!

Il descendit l'escalier, entra dans la cuisine, y prit la troisième bouteille préparée, et se rendit à la cave.

Là, seul, il s'arrêta, et reprit haleine en se disant à lui-même :

— *Château-margaux! hochheimer! champagne!* Et rien que cette dernière bouteille de bordeaux! Que faire? Pas de temps pour réfléchir! Le sort en est jeté, que Dieu me vienne en aide!

Il remonta l'escalier, et reparut souriant dans la salle à manger, le tire-bouchon planté sur l'unique bouteille. Pendant son absence, Lénora avait fait changer les verres.

Digitized by Google

— Ce vin a vingt ans d'âge au moins; j'espère qu'il vous plaira, dit le gentilhomme tandis qu'il remplissait les verres et épiait de côté sur le visage du négociant l'effet de son stratagème.

A peine celui-ci eut-il porté les lèvres à son verre, qu'il l'éloigna et s'écria d'un ton désappointé :

— Il y a méprise, sans doute ; c'est le même vin !

Monsieur de Vlierbecke, feignant la surprise, goûta le vin à son tour, et dit :

— En effet, je me suis trompé. Mais la bouteille est débouchée; si nous la vidions d'abord ? Nous en avons le temps.

— Comme il vous plaira ! répondit le négociant, à condition toutefois que vous me secondiez mieux. Nous nous hâterons un peu.

Le vin décrut aussi peu à peu dans la troisième bouteille, jusqu'à ce qu'il n'y restât plus que deux ou trois verres.

Le gentilhomme ne put cacher plus longtemps son émotion ; il détournait bien la vue de la bouteille, mais son regard s'y reportait chaque fois avec une anxiété plus profonde. A son oreille résonnait déjà le terrible mot : *Château-margaux !* qui devait le couvrir de honte ; une sueur froide inondait son visage, dont la couleur changeait plusieurs fois en un instant. Mais il n'était pas encore à bout de ressources, et, comme un vaillant soldat, il luttait jusqu'au bout contre l'humiliation qui s'approchait. Il s'essuyait le front et les joues avec son mouchoir ; il toussait, il se détournait comme pour éternuer. Grâce à ces manœuvres, son trouble échappa à

l'attention de ses hôtes jusqu'au moment où monsieur Denecker saisit la bouteille pour en verser la dernière goutte. A cette vue, un frisson saisit le gentilhomme, une pâleur mortelle couvrit ses traits, et sa tête fléchit, avec un soupir, contre sa chaise.

Était-ce une feinte défaillance? ou bien le pauvre gentilhomme profitait-il de son émotion réelle pour échapper au triste embarras dans lequel il se trouvait?

Tous se levèrent précipitamment; Lénora poussa un cri perçant, et accourut près de son père, le regard plein d'inquiétude. Celui-ci s'efforça de sourire, et dit en se levant lentement :

— Ce n'est rien; l'air de cette chambre m'étouffe. Laissez-moi aller un instant au jardin; je serai bientôt remis.

En disant ces mots, il se dirigea vers la porte, et descendit l'escalier de pierre qui menait au jardin. Lénora avait pris son bras et voulut le guider, bien qu'il n'eût pas besoin de ce soin. Monsieur Denecker et son neveu accompagnèrent aussi le gentilhomme en lui témoignant un sincère intérêt.

A peine monsieur de Vlierbecke était-il assis depuis quelques instants, sur un banc à l'ombre d'un gigantesque châtaignier, que la pâleur de son visage disparut, et qu'avec un visible retour de forces il tranquillisa, d'un ton dégagé, sa fille et ses hôtes sur son indisposition; toutefois, il demanda qu'on le laissât quelque temps en plein air, de crainte que l'évanouissement ne revînt. Bientôt après, il se leva, et exprima le désir de faire une promenade.

— Cela ne me plaît pas moins qu'à vous, dit le négociant; ma voiture vient à cinq heures. Je dois me rendre en ville avec mon neveu, et j'ai failli partir d'ici sans voir votre jardin. Faisons un tour de promenade; tout à l'heure, pour finir, nous boirons une bonne bouteille à notre amitié.

En disant ces mots, il offrit le bras à Lénora, qui l'accepta gaiement. Bien que monsieur Denecker lançât à son neveu des regards railleurs, le jeune homme n'était pas mécontent au fond de voir son oncle témoigner tant d'affection à la jeune fille.

La promenade commença. On parla d'agriculture, de défrichement des bruyères, de chasse, et de mille autres choses. Lénora, en plein air et au bras du négociant, avait recouvré sa liberté d'esprit. La gaieté naturelle de son caractère se révéla unie au charme indicible d'une virginale ingénuité. Comme une biche folâtre, elle voulut forcer le négociant à courir; elle sautillait à son côté avec toutes sortes d'exclamations de bonheur et de joie. Monsieur Denecker s'amusait infiniment des saillies étourdies de la jeune fille, et il faillit se laisser persuader de danser et de jouer avec elle. Il ne pouvait assez admirer ce ravissant visage tout rayonnant de bonheur, et se disait à lui-même, le sourire sur les lèvres, que l'avenir ne gardait pas de trop mauvais jours à son neveu.

Mais tandis que le gentilhomme était occupé à disserter avec son hôte et dessinait un croquis sur le sable, Lénora et Gustave avaient pris l'avance et semblaient s'entretenir fort sérieusement.

Digitized by Google

Lorsque le père et son compagnon reprirent leur promenade, les jeunes gens avaient bien une avance d'une cinquantaine de pas; fût-ce intention ou simplement l'effet du hasard, toujours est-il que cette distance continua à se maintenir entre eux.

La jeune fille montra à Gustave ses fleurs, ses poissons dorés et tout ce qu'elle aimait et choyait dans sa solitude. A peine entendait-il les douces et enfantines explications de la jeune fille; ce qu'elle disait se confondait pour lui en un chant céleste qui le ravissait et lui faisait rêver d'ineffables félicités.

De son côté, monsieur de Vlierbecke mettait tout en œuvre pour amuser son hôte et l'empêcher de revenir à table. Il appelait tour à tour à son aide toutes les ressources que lui offraient ses profondes connaissances, ne tarissait pas en récits attachants, et cherchait à pénétrer les moindres replis du caractère du négociant pour lui mieux complaire; il allait même jusqu'à la plaisanterie, lorsqu'il voyait la conversation languir : il faisait et disait des choses qui, bien que renfermées dans les limites d'une parfaite convenance, n'étaient cependant pas en harmonie avec son caractère sérieux et noble.

Déjà approchait le moment que monsieur Denecker avait fixé pour son départ; le gentilhomme remerciait Dieu du fond du cœur qu'il lui eût permis de sortir de cette épineuse situation, lorsque le négociant cria tout à coup à son neveu :

— Hé! Gustave, nous rentrons! Si tu veux boire avec nous le coup du départ, hâte-toi; il est déjà cinq heures.

Digitized by Google

Monsieur de Vlierbecke redevint pâle; muet et visiblement effrayé, il regardait le négociant, qui s'efforçait en vain de comprendre l'effet de ses paroles, et qui cette fois ne dissimula pas son étonnement.

— Ne vous sentez-vous pas bien ? demanda-t-il.

— Mon estomac se contracte au seul mot de *vin*, bégaya monsieur de Vlierbecke. C'est une étrange indisposition...

Cependant, une expression plus sereine vint tout à coup éclairer son visage, tandis qu'il désignait la porte du doigt et disait :

— J'entends votre voiture dans l'avenue, monsieur Denecker !

En effet, la calèche entrait dans le Grinselhof.

Le négociant ne parla plus de vin; il trouvait fort étrange que l'on parût se réjouir de son départ; et ce soupçon l'eût blessé à coup sûr si, d'un autre côté, l'extrême affabilité et la cordiale réception du gentilhomme ne lui eût persuadé le contraire. Il crut devoir attribuer la mystérieuse conduite de monsieur de Vlierbecke à son indisposition, qu'il s'était peut-être efforcé de contenir et de dissimuler par politesse. Monsieur Denecker serra donc la main du gentilhomme, et lui dit avec une sincère effusion :

— Monsieur de Vlierbecke, j'ai passé ici une délicieuse après-dînée; on se trouve vraiment heureux dans votre société et celle de votre charmante demoiselle ; je suis infiniment *satisfait* d'avoir fait votre connaissance, et j'espère que des relations plus amples me vaudront toute votre amitié. En attendant, je vous remercie du

fond du cœur du franc et excellent accueil que vous nous avez fait.

Gustave et Lénora s'étaient rapprochés. Le gentilhomme dit quelques mots d'excuse.

— Mon neveu, poursuivit le négociant, conviendra volontiers comme moi qu'il a eu dans sa vie peu d'heures aussi agréables que celles que nous venons de passer au Grinselhof. Vous me ferez l'honneur, monsieur de Vlierbecke, de venir, à votre tour, dîner chez moi avec votre charmante fille. Mais je dois vous demander pardon du retard que je mettrai à vous recevoir. Je pars pour Francfort après-demain pour affaires de commerce; peut-être serai-je absent deux mois. Si, pendant ce temps, mon neveu vient vous rendre visite, j'espère qu'il sera toujours chez vous le bienvenu.

Le gentilhomme réitéra ses protestations d'amitié. Lénora se tut, bien que Gustave interrogeât son regard et parût demander d'elle aussi la permission de revenir.

L'oncle se dirigea vers la voiture.

— Et le coup du départ? demanda Gustave avec surprise... Ah! rentrons encore un instant!

— Non, non, dit M. Denecker en l'interrompant. Je comprends que si on voulait t'écouter nous ne partirions probablement jamais; mais il est temps de nous mettre en route. N'en parlons plus; un négociant doit tenir sa parole, et tu sais toi-même ce que nous avons promis.

Gustave et Lénora échangèrent un long regard où l'on pouvait lire la tristesse de se quitter et l'espoir de se revoir bientôt; le gentilhomme et monsieur Denecker se

serrèrent la main avec une véritable effusion. On monta en voiture.

Les convives quittèrent le Grinselhof en souriant, et en saluant de la main aussi longtemps qu'on put les voir.

IV

Le surlendemain du départ de son oncle, Gustave se rendit au Grinselhof. Il fut reçu par le père et la fille avec la même affabilité, passa avec eux la plus grande partie de l'après-dînée, et revint à la tombée du soir, le cœur plein d'heureux souvenirs, à son château d'Echelpoel.

Il n'osa pas d'abord se faire annoncer trop souvent au Grinselhof, soit par un sentiment de convenance, soit par crainte d'être à charge au gentilhomme; mais, dès la seconde semaine, la cordiale amitié de monsieur de Vlierbecke avait dissipé ces scrupules.

Le jeune homme ne résista pas plus longtemps au penchant qui l'entraînait vers Lénora, et ne laissa plus s'écouler un jour sans en passer l'après-dînée au Grinselhof. Là, les heures fuyaient rapidement pour lui. Il parcourait avec Lénora et son père les sentiers ombreux du jardin, — assistait aux leçons que le gentilhomme donnait à sa fille sur les sciences et les arts, — écoutait avec ravissement la belle voix de la jeune fille quand elle faisait parfois retentir le feuillage de ses chansons, — entretenait avec tous deux une conversation toujours pleine d'intérêt, — ou, assis à l'ombre du catalpa, rêvait un avenir de bonheur en contemplant d'un œil plein

d'amour celle qui, selon la prière qui montait incessamment de son cœur vers Dieu, devait être un jour sa fiancée.

Si le noble et charmant visage de la jeune fille avait séduit Gustave dès la première fois qu'il l'avait vue dans le cimetière, maintenant qu'il connaissait aussi la beauté de son âme, son amour était devenu si ardent et si exclusif, que le monde entier lui paraissait terne et mort dès que Lénora n'était pas là pour jeter sur tout, par sa seule présence, la lumière et la vie.

La plus pure inspiration religieuse et poétique ne pouvait évoquer pour lui d'ange plus beau que sa bien-aimée. Et, en vérité, bien qu'elle fût douée de toutes les grâces corporelles que le Créateur doit avoir départies à la première femme, dans son sein battait un cœur dont la pureté de cristal n'avait jamais été ternie par la moindre ombre, et d'où les sentiments les plus généreux jaillissaient comme une source limpide à la moindre émotion.

Gustave ne s'était jamais encore trouvé seul avec Lénora: lorsqu'il était là, elle ne quittait pas la chambre où elle se tenait d'ordinaire avec son père, à moins que ce dernier exprimât le désir de faire une promenade en plein air; jamais, d'autre part, le jeune homme n'avait eu l'idée de dissimuler son émotion devant monsieur de Vlierbecke, non plus que de dire à Lénora combien elle était chère à son cœur. Il eût été inutile d'expliquer par des paroles ce qui se passait dans l'âme de chacun d'eux : l'amour, l'amitié, le respect rayonnaient librement et sans contrainte de tous les yeux; ces trois âmes

Digitized by Google

vivaient dans une même aspiration, étroitement unies par un même lien, confondues dans un même sentiment d'affection et d'espoir.

Bien que Gustave nourrît une profonde vénération pour le père de Lénora et l'aimât véritablement comme le plus tendre fils, une circonstance venait cependant parfois ébranler cette vénération. Ce qu'il avait entendu dire en dehors du Grinselhof de l'inconcevable avarice de M. de Vlierbecke était devenu pour lui une incontestable vérité. Jamais le gentilhomme ne lui avait offert un verre de vin ou de bière, bien moins encore l'avait-il engagé à prendre part au souper; et souvent Gustave avait remarqué avec tristesse combien de peine on se donnait pour lui dissimuler cette économie sans pareille.

L'avarice est une passion qui ne peut inspirer que l'aversion et le mépris, parce qu'on comprend naturellement que ce vice, en prenant possession de l'âme de l'homme, en arrache tout sentiment de générosité et la remplit d'une froide cupidité. Aussi Gustave dut-il lutter longtemps contre ce sentiment instinctif pour détourner son attention de ce défaut de M. de Vlierbecke et se tenir pour convaincu que c'était un caprice de son esprit, un seul travers de son cœur, travers qui d'ailleurs ne lui avait rien fait perdre de la noblesse native de son caractère.

Si cependant le jeune homme eût su la vérité! si son regard eût pu pénétrer plus avant dans le cœur du gentilhomme, il eût vu que, sous chaque sourire qui apparaissait sur son visage, se cachait une douleur, que cha-

cun de ces frémissements nerveux qui parfois le saisissaient comme un frisson trahissait l'angoisse de son âme. Il ne savait pas, lui, heureux qu'il était, lui qui ne voyait que le doux regard de Lénora et s'enivrait au calice d'or de l'amour, il ne savait pas que la vie du gentilhomme était un éternel supplice; que jour et nuit il avait devant lui un terrible avenir, et, la sueur de l'épouvante au front, comptait les heures qui s'écoulaient comme si chaque minute l'eût approché d'une inévitable catastrophe...; et en effet le notaire ne lui avait-il pas dit : « Encore quatre mois! encore quatre mois, et la lettre de change échoit... et vos biens seront vendus de par la loi! »

De ces quatre mois fatals deux déjà étaient écoulés!

Si le gentilhomme semblait encourager l'amour du jeune homme, ce n'était pas seulement par sympathie pour lui. Non; le drame de sa douloureuse épreuve devait se dénouer dans un temps marqué : sinon, pour lui et pour son enfant, le déshonneur, la mort morale! Le sort allait décider irrévocablement si de cette lutte de dix années contre l'affreuse misère il sortirait vainqueur, ou si, vaincu, il tomberait dans l'abîme du mépris public.

C'est pourquoi il cachait son indigence avec plus d'obstination que jamais, et bien qu'il veillât comme un ange protecteur sur les jeunes gens, il ne faisait rien néanmoins pour arrêter le rapide essor de leur amour.

Lorsque l'époque du retour de monsieur Denecker approcha, les deux mois de son absence parurent à Gustave s'être envolés comme un doux rêve. Bien qu'il

Digitized by Google

fût à peu près certain que son oncle ne se prononcerait pas contre son inclination, il prévoyait cependant qu'il ne lui permettrait plus de passer autant de temps en dehors des affaires commerciales. La pensée d'être séparé de Lénora pendant des semaines peut-être lui faisait envisager avec anxiété et tristesse le retour de son oncle.

Un jour, il exprimait ses craintes devant Lénora avec une profonde mélancolie et dépeignait la douleur qui remplirait son cœur en son absence. Pour la première fois, il vit couler des larmes des yeux de la jeune fille. Il fut tellement touché de cette preuve d'intime affection, qu'il prit silencieusement la main de Lénora et demeura longtemps assis à côté d'elle sans prononcer une parole. Pendant ce temps, monsieur de Vlierbecke s'efforçait de le réconforter ; mais ses paroles ne parurent pas atteindre le but désiré. Cependant, après s'être longtemps désolé, Gustave se leva tout à coup et prit congé de Lénora, quoique l'heure ordinaire de son départ n'eût pas sonné. La jeune fille lut sur son visage qu'une révolution venait de se produire dans son âme et vit son regard étinceler de courage et de joie; elle s'efforça de le retenir et d'obtenir l'explication de cette joie subite ; mais il se refusa doucement à satisfaire sa demande, dit que le lendemain seulement elle connaîtrait son secret, et quitta le Grinselhof à pas précipités, comme s'il eût été poursuivi par une pensée qui l'obsédait.

Monsieur de Vlierbecke crut avoir lu dans les yeux du jeune homme ce qui s'était passé dans son cœur. Cette nuit-là, de beaux rêves adoucirent son sommeil.

Le lendemain, lorsque fut venue l'heure où Gustave

arrivait d'ordinaire, le cœur du père de Lénora battit d'une attente pleine d'espoir. Bientôt il vit Gustave franchir la porte et se diriger vers la maison.

Le jeune homme ne portait pas les habits d'étoffe légère qu'il avait d'habitude; il était à peu près tout vêtu de noir, comme le jour où il était venu pour la première fois au Grinselhof.

Un sourire de joie éclaira le visage du gentilhomme tandis qu'il allait au-devant de lui; cette toilette recherchée confirmait son espoir et lui disait qu'on venait tenter auprès de lui une démarche solennelle.

Gustave exprima le désir de se trouver seul avec lui pendant quelques instants. Monsieur de Vlierbecke le conduisit dans un salon particulier, lui offrit un siége, s'assit lui-même en face de lui et dit avec un calme apparent, mais d'un ton très-affectueux :

— J'écoute, mon jeune ami !

Gustave garda quelque temps le silence comme pour recueillir ses idées. Puis il dit d'une voix émue, mais cependant décidée :

— Monsieur de Vlierbecke, j'ose tenter auprès de vous une importante démarche; votre extrême bonté me donne seule le courage nécessaire pour la faire, et quelle que soit la réponse que vous ferez à ma demande, j'espère que vous voudrez bien excuser ma témérité. Il ne vous aura pas échappé, Monsieur, que dès la première fois où j'eus le bonheur de voir Lénora un irrésistible penchant m'entraîna vers elle; elle m'apparaissait comme un ange; elle est demeurée telle pour moi depuis. Peut-être avant de laisser prendre à ce sentiment

un si grand empire sur mon cœur eussé-je dû vous demander votre assentiment; mais je croyais voir dans votre prévenante amitié pour moi que vous aviez lu au fond de mon cœur...

Le jeune homme se tut et attendit de la bouche du gentilhomme quelques mots d'encouragement; celui-ci le regardait avec un sourire calme, mais qui n'exprimait pas toutefois jusqu'à quel point les ouvertures du jeune homme lui agréaient. Un signe de la main, comme s'il eût voulu dire : Continuez! fut son seul mouvement.

Gustave sentit toute sa résolution l'abandonner; mais bientôt, surmontant ses craintes, il reprit courage et dit avec exaltation :

— Oui, j'ai aimé Lénora dès la première fois où son regard s'est arrêté sur moi; mais si une étincelle d'amour a surgi alors dans mon cœur, depuis elle s'est changée en une flamme qui me tuera, si on veut l'éteindre. Vous croyez, Monsieur, que sa beauté a seule éveillé mon amour? Assurément elle suffirait à charmer le plus insensible des hommes; mais j'ai découvert dans le cœur de mon angélique amie un trésor bien plus précieux. Sa vertu, la pureté immaculée de son âme, ses sentiments à la fois doux et magnanimes, en un mot tous les dons que Dieu lui a si libéralement départis, voilà ce qui m'a conduit de l'amour à l'admiration, de l'admiration à l'adoration. Ah! pourquoi donc vous le cacher plus longtemps! Non, sans Lénora je ne puis plus vivre; la seule pensée d'être séparé d'elle m'accable de tristesse et me fait trembler. J'ai besoin de la voir tous les jours, à toute heure; d'entendre sa voix, de puiser le bonheur

dans son doux regard. Je ne sais, monsieur de Vlierbecke, quelle sera votre décision ; mais si elle est contraire à mon amour, croyez-le, mon cœur sera brisé pour jamais. Si votre arrêt devait me séparer de ma chère et bien-aimée Lénora, ce serait pour moi un coup mortel, et je prendrais la vie en horreur !

Gustave avait prononcé ces mots avec une profonde émotion et une grande énergie ; monsieur de Vlierbecke lui prit la main avec compassion, et lui dit d'une voix douce :

— Ne vous troublez pas tant, mon jeune ami ; je sais que vous aimez Lénora, et même qu'elle n'est pas insensible à votre amour ; — mais qu'avez-vous à me demander ?

Le jeune homme répondit en baissant les yeux :

— Si je doute encore de votre consentement après toutes les marques d'affection que vous m'avez données, c'est pour une raison qui me fait craindre que vous ne me jugiez pas digne du bonheur que j'implore.

Je n'ai pas d'arbre généalogique dont les racines s'enfoncent dans le passé ; les hauts faits de mes ancêtres ne brillent pas dans l'histoire de la patrie ; le sang qui coule dans mes veines est roturier...

— Croyez-vous donc, Gustave, que j'ignorasse cela le jour où vous êtes venu chez moi pour la première fois ? Votre cœur, du moins, est noble et généreux : sans cela vous eussé-je aimé comme mon propre fils ?

— Ainsi, s'écria Gustave avec une joyeuse espérance, ainsi vous ne me refuseriez pas la main de Lénora, si mon oncle donnait son assentiment à cette union ?

— Non, répondit le gentilhomme, je ne vous la refuserais pas; c'est même avec une véritable joie que je vous confierais le bonheur de mon unique enfant; mais il existe un obstacle que vous ne connaissez pas...

— Un obstacle? dit le jeune homme avec un soupir et en pâlissant visiblement; un obstacle entre moi et Lénora?

— Contenez votre amour pour un instant, reprit monsieur de Vlierbecke, et écoutez sans préoccupation l'explication que je vais vous donner. Vous croyez, Gustave, que le Grinselhof et les biens qui en dépendent sont ma propriété? Vous vous trompez; nous ne possédons rien. Nous sommes plus pauvres que le paysan qui habite cette ferme devant la porte...

Le jeune homme regarda quelques instants son interlocuteur avec surprise et doute; mais bientôt sur son visage se peignit un sourire d'incrédulité qui fit rougir et trembler le gentilhomme. Celui-ci reprit avec un accent plein de tristesse :

— Ah! je vois dans vos yeux que vous n'ajoutez pas foi à mes paroles. Pour vous aussi je suis un avare, un homme qui cache son or, qui laisse manquer du nécessaire lui et son enfant pour amasser des trésors, et sacrifie tout à l'abjecte passion *de l'argent?* Un ladre que l'on craint et que l'on méprise?

— Oh! pardonnez-moi, monsieur de Vlierbecke, s'écria Gustave avec anxiété; ma vénération pour vous est sans bornes...

— Ne vous effrayez pas de mes paroles, dit le gentilhomme d'une voix plus calme; je ne vous accuse pas,

Gustave; seulement votre sourire me prouve que j'ai réussi vis-à-vis de vous aussi à cacher mon indigence sous l'apparence d'une exécrable avarice. Il est inutile que je vous donne maintenant de plus amples explications là-dessus. Ce que je vous dis est la vérité : je ne possède rien, rien ! Retournez à votre château sans voir Lénora; examinez mûrement, et avec une entière tranquillité d'esprit, s'il n'y a pas de motifs qui doivent vous faire changer de résolution ; laissez la nuit passer sur vos réflexions, et si demain Lénora, pauvre, vous est restée chère, si vous pensez encore pouvoir être heureux avec elle et être sûr de la rendre heureuse, demandez le consentement de votre oncle. Voici ma main : puissiez-vous un jour la presser comme la main d'un père, mon vœu le plus fervent serait accompli !

Le ton solennel et posé de ces paroles convainquit le jeune homme qu'on lui disait la vérité, quel que fût l'étonnement que lui causât cette révélation inattendue. Mais une expression de joyeux enthousiasme ne tarda pas à illuminer ses traits.

— Si j'aimerai Lénora pauvre? s'écria-t-il. O mon Dieu ! la recevoir pour épouse, lui être uni par le lien d'un amour éternel, vivre auprès d'elle et trouver à tout instant le bonheur dans son doux regard, dans sa voix enchanteresse! Savoir que j'ai le devoir de la protéger et que mon travail fait son bonheur! Ah ! palais ou chaumière, richesse ou pauvreté, tout m'est indifférent, pourvu que sa présence anime le lieu où je me trouverai! La nuit ne m'apportera aucun conseil... Ah! monsieur de Vlierbecke, si j'obtiens de votre générosité

la main de Lénora, je vous remercierai à genoux de l'inestimable trésor que vous m'accordez!

— Soit! répondit le gentilhomme, la vivacité des inclinations, la constance des sentiments, sont naturelles à votre caractère jeune et ardent; mais votre oncle?

— Mon oncle! murmura Gustave avec un visible chagrin. C'est vrai, j'ai besoin de son assentiment. Tout ce que je possède ou posséderai jamais au monde dépend de son affection pour moi; je suis un orphelin, fils de son frère. Il m'a adopté pour son fils et m'a comblé de bienfaits. Il a le droit de décider de mon sort; je dois lui obéir...

— Et lui qui est négociant et estime probablement très-haut l'argent, parce qu'il a appris ce qu'on peut en faire, dira-t-il aussi : Pauvreté ou richesse, palais ou chaumière, peu importe?

— Ah! je n'en sais rien, monsieur de Vlierbecke, dit Gustave avec un triste soupir; mais il est si bon pour moi, si extraordinairement bon, que j'ai bien des raisons d'espérer son consentement. Il revient demain; en l'embrassant à son retour, je lui parlerai de mon projet, je lui dirai que mon repos, mon bonheur, ma vie, dépendent de son assentiment. Il estime, il aime infiniment Lénora, et paraissait même m'encourager à prétendre à sa main. Assurément votre révélation le surprendra beaucoup, mais mes prières le vaincront. Croyez-le!

Le gentilhomme se leva pour mettre fin à l'entretien et ajouta :

— Eh bien, demandez le consentement de votre oncle, et si votre espoir se réalise, qu'il vienne traiter avec moi

de cette union. Quelle que soit d'ailleurs l'issue de cette affaire, Gustave, vous vous êtes comporté vis-à-vis de nous en loyal et délicat jeune homme ; mon estime et mon amitié vous restent acquises. Allons, quittez le Grinselhof, sans voir Lénora cette fois ; elle ne doit plus paraître devant vous jusqu'à ce que ceci ait reçu une solution. Je lui dirai moi-même ce qu'il convient qu'elle en sache.

Demi-content, demi-triste, le cœur plein de joie et d'anxiété en même temps, Gustave prit congé du père de Lénora.

V

Le lendemain après midi, monsieur de Vlierbecke était assis dans son salon, la tête penchée sur ses mains. A coup sûr il était plongé dans de profondes méditations, car son regard incertain errait dans le vague, tandis que sur son visage se peignaient tantôt le contentement et l'espoir, tantôt l'inquiétude et l'anxiété.

Lénora faisait, de temps en temps, une apparition dans la place, s'arrêtait un instant inquiète, allait de côté et d'autre, regardait par la fenêtre dans le jardin, et descendait ensuite les escaliers comme si elle eût été poursuivie ; on ne pouvait méconnaître qu'elle attendait impatiemment quelque chose. Ses traits décelaient cependant une joie non dissimulée, qui laissait pressentir que son cœur débordait d'un doux espoir.

Si elle eût pu voir quelles craintes venaient parfois troubler son père dans ses réflexions, elle n'eût peut-

être pas, si gaie et si joyeuse, rêvé de bonheur et d'avenir ; mais monsieur de Vlierbecke comprimait ses émotions devant elle, et souriait à son impatience, comme si lui aussi eût vu, avec confiance, un bonheur s'approcher.

Enfin, lasse d'aller et de venir, Lénora s'assit auprès de son père, et fixa sur lui son regard limpide et interrogateur.

— Ma bonne Lénora, dit-il, ne sois pas si agitée ; nous ne pouvons encore rien savoir aujourd'hui. Demain peut-être ! Modère ta joie, mon enfant ; ta douleur sera d'autant plus facile à vaincre, si Dieu, dans cette affaire, décide contre ton espérance.

— Oh non, mon père, balbutia Lénora, Dieu me sera favorable ; je le sens à l'émotion de mon cœur. Ne vous étonnez pas, mon père, que je sois si joyeuse ; je vois Gustave parlant à son oncle ; j'entends ce qu'il dit et ce que monsieur Denecker répond ; je le vois embrasser Gustave et donner son consentement ; sans doute, mon père, j'ai droit de l'espérer, car monsieur Denecker m'aimait aussi, et il s'est toujours montré si bienveillant pour moi !....

— Tu seras donc bien heureuse, Lénora, si Gustave devient ton fiancé ? demanda monsieur de Vlierbecke en souriant.

— Ne jamais le quitter ! s'écria Lénora, l'aimer, faire le bonheur de sa vie, sa consolation, sa joie ! animer par notre amour la solitude du Grinselhof ! Ah ! nous serons deux alors pour vous faire une douce existence ; Gustave est plus fort que moi pour chasser la tristesse qui obscurcit parfois votre front ; vous vous promènerez, vous

causerez, vous chasserez, vous serez heureux avec lui; il vous aimera comme un fils, il vous vénérera, il vous entourera des plus tendres soins; son seul souci sur la terre sera de vous rendre heureux, parce qu'il sait que votre bonheur fait le mien; et moi, je le récompenserai de son dévouement; je parsemerai sa route des plus belles fleurs d'une âme reconnaissante. Oh oui, nous vivrons tous ensemble alors dans un paradis de joie et d'amour!

— Pauvre et ingénue Lénora, dit monsieur de Vlierbecke en soupirant, que le Seigneur entende ta prière! Mais le monde est régi par des lois et des coutumes que tu ignores. Une femme doit suivre avec obéissance son mari partout où il lui plaît d'aller. Si Gustave choisit pour lui et toi une autre demeure, tu devras lui obéir sans réplique et te consoler peu à peu de mon absence. Une telle séparation me serait en d'autres circonstances très-pénible, mais, te sachant heureuse, la solitude ne m'attristera pas.

La jeune fille regardait avec surprise et effroi son père tandis qu'il prononçait ces paroles; lorsqu'il se tut, elle baissa lentement la tête sur sa poitrine, et des larmes silencieuses tombèrent de ses yeux. Monsieur de Vlierbecke lui prit la main et dit d'une voix douce:

— Je savais, Lénora, que j'allais t'attrister, mais il faut t'habituer à l'idée de cette séparation.

La jeune fille releva la tête et répondit avec résolution:

— Comment! Gustave voudrait que je vous quitasse? Vous demeureriez seul au Grinselhof, passant vos jours dans une solitude désolée? Et moi, j'entrerais dans le

monde avec mon mari, et peut-être devrais-je le suivre au milieu des fêtes et des réjouissances ? Mais je n'aurais plus un instant de repos ; où que je me trouvasse, la voix de la conscience crierait dans mon cœur : Fille ingrate et insensible, ton père souffre ! Oui, j'aime Gustave ; il m'est plus cher que la vie, et je recevrais sa main comme un bienfait de Dieu, et pourtant s'il me disait : abandonnez votre père ! s'il me donnait à choisir entre vous et lui.... je le repousserais ! Je serais triste, je souffrirais horriblement, je mourrais peut-être, mais du moins dans vos bras, mon père !

Elle pencha un instant la tête, comme courbée sous le poids d'une triste pensée : mais elle fixa immédiatement sur les yeux de son père un regard courageux et ajouta :

— Vous doutez de l'affection de Gustave pour vous ? Vous le croyez capable de remplir votre vie de chagrin ? de me séparer de vous ? O mon père, vous ne le connaissez pas ! Vous ne savez pas combien il vous respecte et vous aime ! Vous ne savez pas quels trésors de bonté et d'amour renferme son cœur !

Monsieur de Vlierbecke attira vers lui sa fille enthousiasmée, et posa sur son front un doux baiser. Il songeait à la calmer par des paroles consolantes, mais soudain Lénora se dégagea de son bras souriante et tremblante à la fois. Le doigt tendu vers la fenêtre, elle semblait écouter un bruit qui s'approchait.

Le trépignement des chevaux et le roulement des roues sur le chemin firent comprendre à monsieur de Vlierbecke ce qui était venu si soudainement troubler sa fille. Son visage aussi s'anima d'une expression de joie :

il descendit à la hâte et atteignait le seuil au moment même où monsieur Denecker descendait de voiture.

Le négociant semblait de très-bonne humeur ; il serra cordialement la main du gentilhomme, en lui disant :

— Ah ! monsieur de Vlierbecke, je suis enchanté de vous revoir ! Comment allez-vous ? Il me semble que mon neveu a su mettre à profit mon absence !....

Tandis qu'il était introduit dans un salon par le gentilhomme avec les politesses d'usage, il frappa familièrement sur l'épaule de celui-ci et dit en riant :

— Ah, ah ! nous étions déjà bons amis, nous allons être compères, je l'espère du moins. Ce coquin de neveu n'a pas mauvais goût, il faut en convenir, et il chercherait longtemps avant de trouver une aussi aimable et aussi jolie femme que Lénora. Voyez-vous, monsieur de Vlierbecke, il faut que ce soit une noce dont on parle encore dans vingt ans !

Ce disant, ils étaient entrés dans le salon et s'étaient assis. Le gentilhomme, bien que son cœur battît d'une joyeuse émotion, n'osait croire ce que semblait lui dire le ton de monsieur Denecker, et regardait celui-ci d'un œil plein de doute. Le négociant reprit :

— Eh bien, il paraît que Gustave aspire à son bonheur avec une ardente impatience ; il m'a supplié à genoux de hâter la chose ; j'ai vraiment pitié du jeune fou. C'est pourquoi j'ai laissé chômer pour un jour encore maison et affaires, et j'accours pour en finir. Il m'a dit du moins que vous aviez donné votre consentement. C'est bien à vous, monsieur. J'ai songé aussi à ce mariage pendant mon voyage, car j'avais remarqué que

les flèches de l'amour avaient percé de part en part le cœur de mon neveu; mais ce n'était pas sans appréhension de vos intentions; l'inégalité du sang — une idée du temps passé — eût pu parfois vous arrêter....

— Ainsi Gustave vous a dit que je consentais à son mariage avec Lénora? demanda le gentilhomme.

— M'aurait-il trompé? dit monsieur Denecker avec étonnement.

— Non; mais ne vous a-t-il pas fait une autre communication qui doit vous sembler d'une haute importance?

Le négociant hocha la tête en souriant, et dit d'un ton de plaisanterie :

— Ah, ah! quelles folies vous lui avez fait accroire! Mais entre nous deux, ce sera bientôt éclairci. Il est venu me conter que le Grinselhof ne vous appartient pas et que vous êtes pauvre! Vous avez trop bonne opinion de mon esprit, monsieur de Vlierbecke, pour croire que je vais ajouter foi à un pareil conte bleu?

Un frisson saisit le gentilhomme; le ton de bonne humeur et de familiarité de monsieur Denecker lui avait fait espérer un instant qu'il savait tout, et que nonobstant cela, il souscrivait au désir de son neveu; mais les dernières paroles qu'il venait d'entendre lui apprenaient qu'il avait à recommencer les tristes révélations de la veille; il se prépara avec un froid courage à subir une nouvelle humiliation, et dit :

— Monsieur Denecker, ne gardez pas, je vous en prie, le moindre doute sur ce que je vais vous dire. Je veux bien consentir à l'instant à donner ma Lénora pour fian-

cée à votre neveu, mais je vous le déclare ici : je suis pauvre, affreusement pauvre !

— Allons, allons, s'écria le négociant. Je comprends bien que vous teniez terriblement à vos écus ; on le sait de longue date ; mais au moment où vous mariez votre unique enfant, il faut cependant ouvrir le cœur et la bourse, et faire acte de bonne volonté en la dotant selon les convenances. On dit déjà — pardonnez-moi de le répéter — on dit que vous êtes avare ; que sera-ce lorsqu'on saura que vous laissez partir votre fille unique sans une bonne dot ?

Le gentilhomme, assis sur sa chaise en proie à d'affreuses angoisses, luttait péniblement contre les plaisanteries incrédules de monsieur Denecker, plaisanteries qui ne lui permettaient pas de changer par de courtes et claires explications la tournure de cette conversation si humiliante pour lui. Ce fut d'une voix presque suppliante qu'il s'écria :

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, épargnez-moi ces amères allusions. Je vous déclare, sur ma parole de gentilhomme, que je ne possède rien au monde.

— Eh bien, répondit le négociant avec un malin sourire, nous allons conclure l'affaire en chiffres sur la table et voir tout de suite si notre compte supporte la preuve. Vous croyez peut-être que je suis venu vous demander de grands sacrifices ? Non, monsieur de Vlierbecke ; Dieu merci, je n'ai pas besoin d'y regarder de si près ; mais le mariage est une affaire qu'on entreprend à deux, et il est juste que chacun apporte quelque chose à la caisse commune, les parts fussent-elles d'ailleurs inégales !

Digitized by Google

— Mon Dieu, mon Dieu! murmurait le gentilhomme en serrant convulsivement les poings.

— Allons, reprit le négociant, je donne à mon neveu une somme de cent mille francs, et s'il veut rester dans le commerce, mon crédit lui vaudra bien plus encore. Je ne veux pas, je ne désire même pas que vous dotiez Lénora d'une somme égale; votre haute origine et surtout votre grâce parfaite, peuvent compenser ce qui manquera du côté de la dot;.... mais la moitié, cinquante mille francs? Vous consentirez bien à cela, ou je me trompe fort. Qu'en dites-vous? Nous donnons-nous la main?

Pâle et tremblant, le gentilhomme était comme anéanti sur son siége; il dit avec un soupir et d'une voix triste et abattue :

— Monsieur Denecker, cet entretien me tue... Cessez de me mettre au supplice. Je vous le répète, je ne possède rien. Et, puisque vous me forcez à parler avant de me faire connaître vos intentions, sachez que le Grinselhof et ses dépendances sont grevés de rentes dont le capital dépasse leur valeur réelle. Il est inutile de vous révéler l'origine de ces dettes; qu'il me suffise de vous répéter que je dis la vérité, et je vous prie, sans aller plus loin, maintenant que vous connaissez l'état de mes affaires, de vouloir bien me déclarer quel est votre dessein au sujet du mariage de votre neveu.

Cette déclaration faite avec une fiévreuse énergie ne convainquit pas encore le négociant. Un certain étonnement se peignit bien sur son visage, mais il dit avec un sourire incrédule :

— Pardonnez-moi, monsieur de Vlierbecke, il m'est impossible de vous croire ; je ne pensais pas que vous fussiez si dur à la détente ; mais soit ! chacun a son travers, l'un est trop avare, l'autre trop prodigue. Quoiqu'il en soit, je veux faire quelque chose pour épargner à Gustave un long chagrin. Voyons, donnez à votre fille vingt-cinq mille francs, sous la condition que le montant de la dot restera secret, car je ne veux pas non plus être tourné en ridicule.... Vingt-cinq mille francs ! Vous ne direz pas que c'est trop.... une pareille bagatelle suffira à peine à payer leur mobilier. Voyons, soyez raisonnable. Voici ma main !

Pris d'un frémissement nerveux, le gentilhomme se leva brusquement et fit tourner d'une main tremblante la clef d'une armoire encastrée dans le mur. Bientôt il jeta sur la table une liasse de papiers et dit :

— Tenez, lisez, convainquez-vous !

Le négociant se mit à parcourir les papiers ; sa physionomie changea peu à peu ; et de temps en temps il hochait la tête en réfléchissant profondément. Pendant ce temps, le gentilhomme disait d'une voix ironique et incisive :

— Ah ! vous ne vouliez pas me croire ! Eh bien ! basez votre décision sur ces papiers seuls. Il faut que vous sachiez tout ; je ne veux plus revenir sur ce banc de torture : il y a encore une lettre de change de quatre mille francs que je ne puis payer ! Vous le voyez : je suis plus que pauvre, j'ai des dettes !

— C'est cependant la vérité ! dit monsieur Denecker avec stupéfaction. Vous ne possédez rien. Je vois dans

ces pièces que mon notaire est aussi le vôtre ; je lui ai parlé de votre fortune.... et il m'a laissé dans mon opinion ou pour mieux dire dans mon erreur....

Comme si un rocher fût tombé de sa poitrine, le gentilhomme respira plus librement, et son visage reprit en quelque sorte la calme et digne expression qui lui était habituelle. Il se rassit et dit avec une froideur contenue :

— Maintenant que vous ne doutez plus de ma pauvreté, je vous demande, monsieur Denecker, quelles sont vos intentions ?

— Mes intentions ? repartit le négociant, mes intentions sont que nous restions bons amis comme devant ; quant au mariage, l'affaire tombe à l'eau, nous n'en parlerons plus. Comment donc avez-vous fait votre compte, monsieur de Vlierbecke ? Je commence seulement à y voir clair ; vous croyiez faire une bonne affaire et vendre votre marchandise aussi cher que possible....

— Monsieur ! s'écria le gentilhomme le regard flamboyant, parlez avec respect de ma fille ! Pauvre ou riche, n'oubliez pas qui elle est !

— Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, monsieur de Vlierbecke, répondit le négociant ; je ne veux pas vous insulter. Loin de là ; si vous eussiez réussi dans vos vues, je vous eusse peut-être admiré ; mais fin contre fin fait mauvaise doublure. Et puisque vous êtes si susceptible sur le point d'honneur, permettez-moi de vous demander si vous avez agi bien loyalement envers mon neveu en l'amadouant et en laissant grandir dans son cœur ce malheureux amour ?

Monsieur de Vlierbecke courba la tête pour cacher la

rougeur de la honte qui couvrait son front et ses joues. Il demeura affaissé sous une émotion mortelle jusqu'à ce que le négociant le rappelât à lui-même par ce mot :

— Eh bien ?

— Ah ! balbutia monsieur de Vlierbecke, ayez un peu pitié de moi. Peut-être l'amour de mon enfant m'a-t-il égaré. Dieu a départi à ma Lénora tous les dons qui peuvent orner une femme sur la terre ; j'espérais que sa beauté, la pureté de son âme, la noblesse de son sang étaient des trésors au moins aussi précieux que l'argent....

— C'est-à-dire, pour un gentilhomme peut-être, mais non pour un négociant, murmura monsieur Denecker.

— Ne me reprochez pas d'avoir amadoué votre neveu ; ce mot me blesse profondément, et il est injuste ; en voyant naître en même temps chez Gustave et Lénora une sympathie réciproque, je n'ai pas comprimé le penchant qui les attirait l'un vers l'autre. Au contraire, j'ai, chaque jour dans mes prières, rendu grâces à Dieu, qu'il eût envoyé sur notre route un sauveur pour mon enfant. Oui... un sauveur... car Gustave est un honnête jeune homme qui l'eût rendue heureuse non par l'argent, mais par la noblesse de son caractère, par la loyauté de ses sentiments. Est-ce donc un si grand crime pour un père que d'inévitables malheurs ont jeté dans l'indigence, d'espérer que son enfant échappera à la misère ?

— Assurément non, répondit le négociant ; le tout est de réussir ; et pour cela vous vous êtes mal adressé, monsieur de Vlierbecke ; je suis homme à examiner deux fois la marchandise avant de conclure le marché,

Digitized by Google

et il est bien difficile de me faire accepter des pommes pour des citrons....

Cette manière de parler, empruntée à la langue du commerce, parut faire souffrir cruellement le gentilhomme et le soumettre à une effroyable torture, car il se leva brusquement et dit avec une colère croissante :

— Vous n'avez donc aucune pitié de mon malheur? Vous prétendez que j'avais le projet de vous tromper? Mais est-ce vous qui avez découvert mon indigence? Après les révélations que je vous ai faites sans que rien m'y forçât, n'êtes-vous pas libre d'agir comme vous le voudrez? Et, croyez-le bien, si j'écoute humblement vos reproches, si je reconnais moi-même mon erreur, ma faute, cependant tout sentiment de dignité n'est pas mort dans mon âme. Vous parlez de marchandise comme si vous veniez ici acheter quelque chose? Est-ce ma Lénora? Tous vos trésors n'y suffiraient pas, monsieur! Et si à vos yeux l'amour n'est pas assez puissant pour faire disparaître l'inégalité pécuniaire qui nous sépare, sachez que je m'appelle de Vlierbecke, et que ce nom, même dans la misère, pèse plus que tout votre or!

Pendant cette sortie, une ardente indignation s'était peinte sur le visage du gentilhomme; ses yeux lançaient des éclairs de feu sur le négociant, qui, troublé par la parole exaltée et le geste animé de monsieur de Vlierbecke, reculait devant lui en le regardant avec stupéfaction.

— Mon Dieu! dit-il enfin, il ne faut pas tant de grands mots; chacun reste ce qu'il est, chacun garde ce qu'il a,

et l'affaire finit là. Seulement, il me reste une demande à vous faire, c'est que vous ne receviez plus mon neveu... Autrement...

— Autrement ! s'écria le gentilhomme d'une voix courroucée ; une menace à moi ?

Mais il se contraignit, et dit avec une froideur apparente :

— Assez ! Faut-il faire approcher la voiture de monsieur Denecker ?

— Comme il vous plaira, répondit le négociant ; nous ne pouvons faire affaire ensemble, ce n'est pas un motif pour devenir ennemis...

— C'est bien ! brisons là, monsieur ! Cet entretien me blesse... il doit finir...

En disant ces mots, il conduisit le négociant jusqu'au seuil, et prit congé de lui par un bref salut.

Monsieur de Vlierbecke rentra dans le salon, se laissa tomber sur une chaise, et porta convulsivement les mains à son front, tandis qu'un rauque soupir montait de sa poitrine haletante et oppressée à sa gorge contractée.

Il demeura quelque temps silencieux et immobile ; mais bientôt ses mains retombèrent lourdement sur ses genoux. Il était pâle comme la mort ; son âme s'enfonçait dans l'abîme des plus déchirantes pensées ; cependant pas un mouvement nerveux, pas une seule ride ne trahissait sur sa physionomie le martyre de son cœur.

Tout à coup il entendit un bruit de pas dans la chambre supérieure. Il revint à lui, et tremblant d'angoisse et d'effroi :

— Dieu ! ma pauvre Lénora ! s'écria-t-il. Elle vient !

Je n'ai point encore assez souffert; il me faut briser le cœur de ma fille, lui arracher avec une froide cruauté toutes ses espérances, anéantir ses plus doux rêves, la voir sous mes yeux succomber de douleur! Ah! si je pouvais éviter cette désolante révélation! Que dire? Comment exprimer?...

Un sourire plein d'amertume contracta ses lèvres; il reprit avec une triste ironie :

— Ah! cache tes souffrances, reprends courage! Si ton cœur est saignant et déchiré, si le désespoir ronge tes entrailles, oh! souris, souris... Oui, la vie est pour toi une éternelle raillerie; mais que peux-tu faire, misérable avorton, sinon te soumettre, céder sans lutte, et accepter le joug comme un impuissant esclave que tu es? Arrière tout sentiment de révolte! Silence, silence, voici ton enfant!

En effet, Lénora ouvrait la porte du salon et courait à son père en fixant sur lui un regard interrogateur, mais rempli d'espoir.

Quelque effort que fît sur lui-même monsieur de Vlierbecke pour dissimuler son anxiété, il n'y réussit pas cette fois. Lénora lut bientôt sur ses traits qu'il était en proie à une profonde douleur. Comme il gardait le silence, elle se prit à trembler et demanda avec une fiévreuse impatience :

— Eh bien? eh bien, mon père?

— Hélas! mon enfant, dit le gentilhomme en soupirant, nous ne sommes pas heureux : Dieu nous éprouve par de rudes coups; inclinons-nous devant sa toute-puissante volonté.

— Que voulez-vous dire? Que dois-je craindre? dit Lénora hors d'elle; parlez, mon père. A-t-il refusé?

— Il a refusé, Lénora!

— Non, non, s'écria la jeune fille, ce n'est pas possible!

— Refusé parce qu'il possède des millions, et qu'auprès de lui nous ne sommes que de pauvres gens.

— C'est donc vrai! Gustave est perdu pour moi? perdu sans espoir?

— Sans espoir! répéta le père d'une voix sombre.

Un cri aigu s'échappa de la bouche de la jeune fille; elle courut à la table, y laissa tomber sa tête en pleurant amèrement; des sanglots déchirants soulevaient sa poitrine, et de temps en temps elle murmurait d'une voix désespérée le nom de son bien-aimé.

Le gentilhomme se leva et contempla un instant la douleur de sa fille. Une inexprimable tristesse était empreinte sur son visage; son regard si ardent d'habitude était terne et abattu, et il serrait convulsivement les poings. Il s'approcha de la jeune fille, et, joignant les mains, lui dit d'une voix suppliante :

— Lénora, aie pitié de moi! Dans cette fatale entrevue avec monsieur Denecker, j'ai souffert tous les tourments qui peuvent torturer le cœur d'un gentilhomme, le cœur d'un père; j'ai bu à longs traits le fiel de la honte; j'ai vidé jusqu'à la lie la coupe de l'humiliation... Mais tout cela n'est rien auprès de ta douleur. Oh! je t'en supplie, remets-toi, montre-moi ton doux visage que j'aime tant, laisse-moi retrouver des forces dans ta résignation... Lénora!... ah! ma tête se perd; je me sens mourir de désespoir!

Digitized by Google

En prononçant ces mots, il s'affaissa sur une chaise, brisé par la foudroyante émotion qui l'accablait. Lénora s'approcha de son père, appuya la tête sur son épaule, et dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Ne le revoir jamais ! Renoncer à son amour, perdre ce bonheur si longtemps rêvé ! Hélas ! hélas ! il en mourra de chagrin...

— Lénora ! Lénora ! dit le gentilhomme d'un ton suppliant.

— Oh ! mon père bien-aimé, s'écria la jeune fille, perdre Gustave pour toujours ! Cette affreuse pensée m'accable ; tant que je serai près de vous, je bénirai et je remercierai Dieu... Mais les larmes m'étouffent maintenant ; ah ! je vous en prie, laissez-moi pleurer !

Monsieur de Vlierbecke serra plus étroitement sa fille sur son sein, et respecta silencieusement l'affliction de l'infortunée Lénora.

Un silence de mort régnait autour d'eux. Ils restèrent longtemps enlacés dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce que l'excès même de la douleur relâchât leur étreinte et ouvrît leurs cœurs à de mutuelles consolations.

VI

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que monsieur Denecker avait refusé de consentir au mariage de Gustave avec Lénora, lorsque parut dans la lande de bruyère, à une demie-lieue environ du Grinselhof, une voiture de

louage, qui s'arrêta bientôt dans un chemin détourné.

Un jeune homme en descendit et indiqua au cocher une auberge assez éloignée; les chevaux firent un demi-tour, et la voiture reprit la route qu'elle venait de suivre, tandis que le jeune homme s'avançait d'un pas rapide dans la direction opposée. Il paraissait en proie à une vive agitation, et frissonnait parfois comme épouvanté par ses propres pensées.

Dès que le Grinselhof apparut à travers les arbres, il se mit à marcher avec précaution le long de la haie ou à passer d'un côté à l'autre du chemin en cherchant les endroits où l'épaisseur du feuillage pouvait le cacher. Arrivé à l'allée qui précédait la cour, il poussa un cri de joie : la porte était ouverte.

Grâce aux arbres et aux buissons, il se glissa sans être vu jusqu'au pont, passa sur la pointe du pied devant la ferme, et franchit l'épais massif qui ceignait le Grinselhof comme un mur.

A peine eut-il fait quelques pas dans le jardin qu'il s'arrêta tremblant.

Lénora était assise sous les catalpas, la tête appuyée sur le bord de la table; de violents sanglots soulevaient son sein, et à travers ses doigts qui voilaient son regard, des larmes brillantes tombaient comme des perles sur le sable du chemin.

Le jeune homme s'avança d'un pas léger, mais si doucement qu'il marchât, la jeune fille leva la tête, et bondit toute tremblante en arrière, tandis que le nom de Gustave s'échappait de sa poitrine comme un cri d'angoisse. Elle voulut fuir; mais avant qu'elle eût pu faire

un pas, le jeune homme, à genoux devant elle, saisissait convulsivement ses mains, et disait avec une fiévreuse émotion :

— Lénora, Lénora, écoutez-moi ! Si vous me fuyez, si vous me refusez la consolation de vous dire, dans un dernier adieu, ce que je souffre et ce que j'espère, je meurs à vos pieds ou je pars, le cœur brisé, pour aller m'éteindre loin de ma patrie, loin de vous, ma sœur, ma bien-aimée, ma fiancée. Ah ! Lénora, au nom de notre amour si doux et si pur, ne me repoussez pas !

Bien que Lénora tremblât de tous ses membres, ses traits prirent une expression de dignité et d'orgueil blessé. Elle répondit d'un ton froid et réservé :

— Votre hardiesse m'étonne, monsieur ! Il vous a fallu un bien triste courage pour reparaître au Grinselhof après l'affront qui a été fait à mon père. Il est au lit, malade ; son âme a succombé sous le poids de l'outrage, et la fièvre l'a saisi. Est-ce là la récompense de mon affection pour vous ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'accusez, Lénora ? Quel crime ai-je donc commis ? s'écria le jeune homme avec désespoir.

— Il n'y a plus rien de commun entre nous, reprit la jeune fille ; si nous ne sommes pas aussi riches que vous, monsieur, le sang qui coule dans nos veines ne souffre pas d'injure ! Levez-vous, partez ; je ne dois plus vous voir !

— Grâce ! pitié ! dit Gustave le regard suppliant et en levant les mains vers elle ; grâce ! je suis innocent, Lénora !

La jeune fille cacha les larmes qui germaient dans ses yeux, et se détourna de lui, prête à s'éloigner.

— Cruelle ! s'écria le jeune homme d'une voix déchirante, vous me quittez pour toujours sans adieu, sans un mot de consolation ? Vous demeurez sourde à ma prière, insensible à ma douleur ? C'est bien, je subirai mon sort : vous l'avez voulu !

Il se releva brusquement, puis sa tête se pencha sur la table, tandis qu'il continuait en versant des larmes amères :

— Lénora, mon amie, vous me condamnez à mourir ! Je vous pardonne : soyez heureuse sur la terre sans moi ! Adieu, adieu pour toujours !

En disant ces mots, ses forces l'abandonnèrent ; il tomba sur le siége que venait de quitter Lénora, et ses bras défaillants s'affaissèrent sur la table.

Lénora avait fait deux ou trois pas pour s'éloigner ; mais les tristes plaintes de Gustave l'avaient retenue. On pouvait lire sur son visage un violent combat entre le devoir et l'amour. Enfin, son cœur parut faiblir dans la lutte, et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Elle s'approcha lentement du jeune homme, prit une de ses mains, et murmura d'une voix attendrie et pleine de sanglots :

— Gustave, mon pauvre ami, nous sommes bien malheureux, n'est-ce pas ?

Au contact de cette main chérie, au doux son de cette voix aimée, le jeune homme revint à lui. Son regard s'arrêta sur les yeux de la jeune fille avec un ineffable sourire, et à demi égaré par la joie, il lui dit :

— Lénora, chère Lénora, vous êtes revenue à moi? Vous avez pitié de mes douleurs? Vous ne me haïssez donc pas!

— Un amour comme le nôtre s'éteint-il en un jour, Gustave? dit la jeune fille en soupirant.

— Oh! non, non, s'écria le jeune homme avec exaltation, il est éternel! N'est-ce pas, Lénora, éternel, tout-puissant contre le malheur, impérissable tant que le cœur bat dans la poitrine?

La jeune fille pencha la tête, baissa les yeux, et répondit d'une voix solennelle :

— Ne croyez pas, Gustave, que notre séparation me fasse souffrir moins que vous; si l'assurance de mon amour peut adoucir pour vous les peines de l'absence, soyez fort et courageux. Mon cœur désolé gardera votre souvenir; je vous suivrai en esprit et je vous aimerai jusqu'à ce que la mort vienne combler l'abîme qui nous sépare aujourd'hui. Nous nous retrouverons là-haut, auprès de Dieu, mais jamais sur la terre!

— Vous vous trompez, Lénora! s'écria Gustave avec une sorte de joie, il y a encore de l'espoir! Mon oncle n'est pas inexorable : il cédera par pitié pour mon désespoir!

— C'est possible; mais le sentiment de l'honneur est inflexible chez mon père, répondit la jeune fille d'une voix triste et fière à la fois. Éloignez-vous, Gustave; j'ai trop longtemps déjà oublié l'ordre de mon père, et méconnu ce que je dois à mon honneur en demeurant seule avec un homme qui ne peut devenir mon époux! Partez! Si quelqu'un nous surprenait, mon malheureux père en mourrait de honte et de chagrin.

— Un seul instant encore, ma bonne et chère Lénora? Écoutez bien ce que je vais vous dire : mon oncle m'a refusé votre main; j'ai pleuré, prié, je me suis arraché les cheveux. Rien n'a pu le faire changer de résolution; le désespoir m'a jeté hors de moi; je me suis révolté contre mon bienfaiteur, je l'ai menacé comme un ingrat, j'ai dit des choses qui m'ont donné horreur de moi-même lorsque l'accès de fièvre a été dissipé. Je lui ai demandé pardon à genoux; mon oncle a un bon cœur : il m'a pardonné à condition que j'entreprendrais avec lui, immédiatement et sans résistance, un voyage en Italie depuis longtemps projeté. Il espère que je vous oublierai! Moi, vous oublier, Lénora! J'ai consenti à ce voyage avec une joie secrète. Ah! je vais, pendant des mois entiers, me trouver seul avec mon oncle; je vais le combler de soins et d'amour, je vais l'attendrir par un dévouement sans bornes, le supplier sans relâche de me donner son consentement, le vaincre enfin et revenir triomphant, Lénora, pour vous offrir ma vie et ma main, parer votre front de la joyeuse couronne de fiancée, et vous proclamer à genoux, à la face des saints autels, la compagne de mon choix.

Un doux sourire éclaira le visage de la jeune fille, et dans son limpide regard se peignit le ravissement que lui faisait éprouver la peinture enchanteresse d'un bonheur encore possible; mais le prestige s'évanouit bientôt. Elle répondit avec une morne tristesse.

— Pauvre ami, il est cruel d'arracher ce dernier espoir de votre cœur, et cependant il le faut. Votre oncle consentirait peut-être; mais mon père?

Digitized by Google

— Votre père, Lénora? Il pardonnera tout, et me recevra dans ses bras comme un fils retrouvé...

— Non, non, ne croyez pas cela, Gustave; on l'a blessé dans son honneur : comme chrétien, il pardonnerait; comme gentilhomme, il n'oubliera jamais l'outrage qu'il a reçu!

— Ah! Lénora, vous êtes injuste envers votre père. Si je reviens avec l'assentiment de mon oncle, et si je lui dis : Je ferai le bonheur de votre enfant; donnez-moi Lénora pour épouse; j'embellirai sa vie par toutes les joies que l'amour d'un époux a jamais données à une femme; son sort ici-bas sera digne d'envie! Si je lui dis cela, que croyez-vous qu'il réponde?

Lénora baissa les yeux.

— Vous connaissez sa bonté infinie, Gustave. Mon bonheur est son unique préoccupation : il vous bénirait en remerciant Dieu.

— N'est-il pas vrai, Lénora, qu'il consentirait? Vous voyez bien que tout n'est pas perdu. Un joyeux rayon éclaire encore notre avenir. Abandonnez-vous à ce doux espoir, ma bien-aimée. Oh oui! ne vous désolez pas : laissez-moi emporter, dans mon triste voyage, l'assurance que vous m'attendrez avec confiance dans la bonté de Dieu. Puis, souvenez-vous de moi dans vos prières, prononcez quelquefois mon nom dans ces sentiers ombragés où les premières aspirations de l'amour ont si doucement ému nos cœurs, où pendant deux mois j'ai goûté près de vous toute une éternité de bonheur; souriez-moi du fond de votre solitude, mon âme entendra votre lointain salut; votre souvenir sera mon unique

joie, et j'y puiserai le courage de supporter l'absence...

Lénora pleurait silencieusement; la douce et émouvante parole du jeune homme avait tout à fait vaincu son orgueil; son cœur n'avait plus de place que pour l'amour et la tristesse. Gustave s'en aperçut.

— Je pars Lénora, dit-il, fort de votre affection! C'est avec un ferme espoir que je quitte mon pays et ma bien-aimée. Quoi qu'il arrive maintenant, je ne me laisserai abattre ni par le chagrin, ni par le découragement. Lénora, vous penserez à moi, tous les jours, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, j'ai promis à mon père de vous oublier! murmura la jeune fille avec une sorte d'effroi.

— M'oublier? Vous vous efforcerez de m'oublier?

— Non, Gustave, dit-elle d'une voix douce; je désobéirai pour la première fois à mon père; je sens mon impuissance à tenir une vaine promesse, je ne puis vous oublier; je vous aimerai jusqu'à ma dernière heure: c'est ma destinée sur la terre!

— Oh! merci, merci, Lénora, s'écria Gustave avec exaltation. Tes douces paroles me font puissant contre le sort. Reste ici, ma bien-aimée, sous la garde de Dieu; ton image me suivra comme un ange protecteur; dans mes joies et dans mes douleurs, le jour et la nuit, toujours... toujours tu seras sous mes yeux, Lénora! La séparation brise mon cœur, mais le devoir commande, je sens qu'il faut obéir. Adieu, adieu!

Il saisit convulsivement les mains de la jeune fille, les serra d'une étreinte fébrile, et disparut sous les massifs de verdure:

— Adieu, adieu, Gustave! s'écria Lénora hors d'elle.

Et, comme anéantie, elle chercha un siége d'une main tremblante, y tomba épuisée, abîmée dans une douleur inexprimable et versant un torrent de larmes.

VII.

Lénora avait révélé à son père la dernière visite de Gustave et s'était efforcée de faire accepter à son cœur le doux espoir d'un avenir meilleur; mais monsieur de Vlierbecke avait écouté son récit comme s'il y eût été insensible; il l'avait écouté en souriant amèrement et sans donner à sa fille une seule réponse positive.

Depuis ce jour, le Grinselhof était devenu plus solitaire et plus triste encore qu'auparavant. Le gentilhomme, visiblement torturé par une secrète douleur, était le plus souvent assis, le front dans les mains, le regard pensif et fixé sur le sol. Sans doute apparaissait à ses yeux le fatal jour d'échéance de la lettre de change, jour qui s'approchait menaçant et inévitable, et qui devait plonger pour toujours dans la plus affreuse misère le malheureux père et son enfant.

Lénora dissimulait ses propres souffrances pour ne pas accroître par sa tristesse l'inexplicable chagrin de son père. Bien que son âme débordât de pensées désolantes, elle feignait d'être consolée et joyeuse. Elle faisait et disait tout ce que lui inspirait son cœur aimant pour arracher le gentilhomme à ses mornes rêveries. Mais tous ses efforts étaient vains; son père la récompensait bien par un sourire ou par une tendre caresse, mais

le sourire était triste, la caresse contrainte et languissante.

Si parfois Lénora, les larmes aux yeux, demandait à son père la cause de sa douleur, il savait toujours éviter toute explication sur ce point. Pendant des jours entiers il errait seul et absorbé par de sombres pensées, dans les allées les plus obscures du jardin, et semblait fuir la présence de sa fille elle-même. Si Lénora l'apercevait de loin, elle surprenait dans son regard une expression farouche où se mariaient l'irritation et le désespoir, et qu'accompagnaient des gestes brusques et convulsifs. S'approchait-elle de lui pour adoucir son chagrin par les marques de l'amour le plus dévoué, il répondait à peine à ses affectueuses questions et la quittait pour chercher dans la maison un refuge où il trouvât la solitude.

Un mois entier se passa ainsi, un mois de morne tristesse et de silencieuses souffrances.

Cependant Lénora remarquait avec désespoir le rapide amaigrissement et la croissante pâleur du visage de son père, et combien son œil si vif perdait chaque jour de son éclat : on eût dit qu'une maladie de langueur minait sa santé et consumait sa vie.

Vers cette époque, un changement dans la conduite de son père vint convaincre la jeune fille qu'un triste secret, un secret terrible peut-être, pesait sur son cœur.

Depuis huit jours s'allumait parfois dans ses yeux un ardent éclair; il semblait toujours en proie à une fièvre violente; ses paroles, ses gestes, toutes ses actions témoignaient d'une vive et profonde inquiétude. Puis,

chaque semaine il se rendait deux ou trois fois en voiture à Anvers, sans laisser pressentir le moins du monde ce qu'il y allait faire. Il revenait tard au Grinselhof, s'asseyait à la table du souper, silencieux et résigné, et engageait bientôt Lénora à s'aller reposer, tandis que lui-même se retirait avec une lampe dans sa chambre à coucher. Mais sa fille désolée savait qu'il n'y trouvait pas le repos, car pendant les longues heures que l'angoisse dérobait au sommeil elle entendait souvent le plancher qui craquait sous les pas de son père, et alors elle tremblait dans son lit de tristesse et d'effroi.

Lénora était très-courageuse de sa nature et devait à son éducation exceptionnelle une force d'âme presque masculine ; peu à peu grandissait en elle la résolution de forcer son père à lui révéler son secret. Bien que le respect qu'elle lui portait la fît hésiter, son dévouement inquiet lui donnait chaque jour plus de courage et de hardiesse. Souvent elle était allée à la recherche de son père avec l'intention d'accomplir son dessein ; mais le regard pénétrant du gentilhomme et l'expression de sa physionomie l'avaient chaque fois retenue. Elle voyait que son père, devinant ses intentions, tremblait en sa présence de peur qu'elle ne l'interrogeât.

Un jour, monsieur de Vlierbecke était de nouveau parti de très-bon matin pour la ville.

L'heure de midi était déjà passée. Lénora, en proie à de tristes réflexions, errait lentement dans la maison. Des paroles entrecoupées lui échappaient, elle s'arrêtait brusquement, elle gesticulait, elle essuyait les larmes qui coulaient de ses yeux. Distraite et sans savoir ce

qu'elle faisait, elle ouvrit le tiroir de la table qui servait habituellement de bureau à son père. Peut-être le désir de pénétrer le secret de son père la poussait-il à cette action sans qu'elle s'en rendit compte. Elle trouva dans le tiroir un seul papier déployé.

A peine son regard s'y fut-il arrêté qu'une pâleur soudaine se répandit sur ses joues, et ce fut en frissonnant qu'elle prit connaissance de la pièce découverte.

Bientôt elle referma le tiroir tout épouvantée; elle quitta la chambre, la tête penchée, la démarche lente, profondément accablée.

Arrivée dans la chambre voisine, elle s'assit, demeura un instant muette, immobile, les yeux baissés, et murmura enfin :

— Vendre le Grinselhof! Pourquoi? Monsieur Denecker a insulté mon père parce que nous n'étions pas assez riches? Quel est ce secret? Serions-nous vraiment pauvres? Quel trait de lumière! Mon Dieu, c'est donc là le mot de l'énigme! c'est là la cause de la tristesse de mon père!

Elle retomba dans une sombre rêverie. Mais peu à peu sa physionomie s'éclaira, ses lèvres s'agitèrent, ses yeux brillèrent de résolution.

Tandis qu'elle cherchait à se roidir contre le sort, et se préparait à lutter victorieusement contre l'infortune et la misère, elle aperçut tout à coup la vieille voiture qui rentrait au Grinselhof. A peine sur le seuil de la maison, elle vit son père affaissé sur lui-même plutôt qu'assis, le front penché sur la poitrine, comme un homme privé de sentiment, et lorsqu'il descendit et qu'elle put consi-

dérer ses traits, la pâleur mortelle qui les couvrait la fit frissonner.

Profondément émue, elle n'eut pas la force d'adresser un mot à son père, et, muette, elle le laissa entrer dans la maison pour se réfugier sans doute encore dans la chambre la plus retirée.

A peine cependant fut-elle demeurée un instant sur la porte, qu'une vive rougeur colora son front et ses joues, et que la flamme d'une ferme résolution brilla dans ses yeux noirs encore humides de larmes. Elle s'élança sur les pas de son père en se disant à elle-même avec une fiévreuse énergie :

— Un sentiment de respect doit-il m'arrêter plus longtemps? Dois-je laisser mourir mon père? Ah! non, non! Je veux tout savoir, je veux arracher de son cœur le ver qui le ronge, je veux le sauver pour mon amour!

Sans regarder derrière elle, elle parcourut deux ou trois chambres en ouvrant vivement les portes et sans s'annoncer; dans la dernière pièce, elle vit son père assis, les coudes appuyés sur une table, le front dans les mains; des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

Lénora s'élança vers lui, tomba à ses genoux en sanglotant, et levant vers lui des mains suppliantes, elle s'écria :

— Pitié pour moi, mon père! je vous en supplie à genoux, partagez avec moi votre tristesse; dites-moi ce qui déchire votre cœur. Je veux savoir pourquoi mon père se réfugie pour pleurer dans la solitude!

— Lénora, seul trésor qui me reste sur la terre, répondit le gentilhomme d'une voix brisée, le désespoir peint

sur ses traits et en relevant sa fille; Lénora, je t'ai bien fait souffrir, n'est-il pas vrai? Oh! viens, viens, cherche un asile sur mon sein : un coup terrible va nous frapper, ma pauvre enfant!

La jeune fille parut ne pas faire attention à ces plaintes; elle échappa à l'étreinte paternelle, et d'un ton qui accusait une ferme résolution, elle reprit :

— Mon père, je suis venue avec l'immuable dessein d'apprendre la cause de vos souffrances; je ne partirai pas sans savoir quel sentiment hostile ou quel malheur m'a si longtemps privée de votre amour. Quelque infinie que soit ma vénération pour vous, le devoir me parle toutefois plus haut encore. Je veux, je dois connaître le secret de vos douleurs!

— Toi, privée de l'amour de ton père? dit le gentilhomme. Le secret de mes douleurs est précisément mon amour pour toi, mon enfant adorée. Pendant dix ans, j'ai bu au calice le plus amer, en priant Dieu chaque jour qu'il te rende heureuse ici-bas. Hélas! il a pour jamais rejeté ma prière!

— Je serai donc malheureuse? demanda Lénora sans trahir la moindre émotion.

— Malheureuse par la misère qui nous attend, répondit le père; le malheur qui nous frappe nous dépouille de tout ce que nous possédons; il nous faut quitter le Grinselhof.

Ces dernières paroles, qui confirmaient pleinement ses craintes, parurent frapper un instant la jeune fille de consternation; mais elle comprima bientôt cette émotion et dit avec un courage croissant :

— Ce n'est pas parce que ce malheur vous frappe que vous languissez et que vous mourez lentement; je connais votre invincible force de caractère, mon père; non, c'est parce que je dois partager votre pauvreté que votre cœur faiblit et succombe. Soyez béni pour votre fervente affection. Mais, dites-moi, si l'on venait m'offrir toutes les richesses de la terre à condition que je consentisse à vous voir souffrir un seul jour, que croyez-vous que je répondrais?

Muet et surpris, le gentilhomme contemplait sa fille en proie à une généreuse exaltation, et dont le regard brillait d'un feu héroïque. Un doux serrement de main fut sa seule réponse.

— Ah! continua-t-elle, je refuserais tous les trésors du monde, et sans regret j'accepterais la misère... Et vous, mon père, si l'on vous offrait tout l'or de l'Amérique pour la perte de votre Lénora, que feriez-vous?

— Ciel! s'écria le père d'une voix entrecoupée, donne-t-on sa vie pour de l'or?

— Ainsi, reprit la jeune fille, le bon Dieu nous a laissé à tous deux ce qui nous est le plus cher en ce monde. Pourquoi nous plaindre lorsque nous avons à bénir sa miséricorde? Que votre cœur reprenne courage, mon père; quel que soit le sort qui nous attend, et dussions-nous habiter une chaumière, rien ne pourra nous abattre tant que nous serons l'un près de l'autre!

Un sourire où se confondaient la surprise et l'admiration, éclaira le visage du gentilhomme; il semblait déconcerté comme si quelque chose d'inouï se fût passé sous ses yeux. Il joignit les mains et s'écria :

— Lénora, Lénora, mon enfant, tu n'appartiens pas à la terre, tu es un ange. Mon esprit s'égare ; je ne comprends pas ta grandeur d'âme !

La jeune fille vit avec une joie indicible qu'elle avait vaincu ; la flamme du courage s'était rallumée dans le regard de son père, sa noble tête se relevait lentement sous l'impulsion du sentiment de dignité qui gonflait son sein. Lénora contempla un instant, avec un sourire céleste, l'effet qu'avaient produit ses paroles, et s'écria d'un ton inspiré :

— Debout, debout, mon père ! Venez dans mes bras ! Plus de chagrin ! Unis comme nous le sommes, le sort est impuissant contre nous !

Le père et la fille s'élancèrent en effet l'un vers l'autre et demeurèrent quelques instants, abîmés dans une profonde félicité. Après ce fervent et saint embrassement, ils s'assirent, la main dans la main, l'un auprès de l'autre, et sur les traits de tous deux rayonnait un inexprimable sourire de bonheur ; on eût dit qu'ils avaient oublié le monde entier.

Le gentilhomme était encore plus ému que sa fille ; les larmes aux yeux, il reprit d'une voix exaltée :

— Un nouveau sang ranime mon cœur ; une vie nouvelle circule dans mes veines ! Oh ! je suis coupable, Lénora ; j'ai mal fait de ne pas te dire tout ; mais il faut me pardonner ; la crainte de t'affliger, l'espoir de trouver une porte de salut, m'ont arrêté. Je ne te connaissais pas encore tout entière ; je ne savais pas bien encore quel inestimable trésor Dieu m'avait donné dans sa bonté. Tu vas tout savoir ; aussi bien ne pourrais-je te cacher plus

longtemps le secret de ma conduite et de mon chagrin; l'époque fatale est arrivée, le coup que je redoutais est imminent, et ne peut plus être détourné. Es-tu prête à entendre une révélation, Lénora ?

La jeune fille, heureuse de voir le calme et radieux sourire de son père ! répondit d'une voix douce et caressante :

— O mon père, épanchez toutes vos douleurs dans mon cœur, mais ne me cachez rien; ma part doit être entière. Vous sentirez combien, à chaque confidence, votre cœur sera soulagé.

Le gentilhomme prit la main de sa fille et répondit d'un ton solennel :

— Prends donc ta part de mes souffrances et aide-moi à porter ma croix. Je ne te dissimulerai rien. Ce que je vais te dire est une triste et lamentable histoire, mais ne tremble pas, mon enfant; si quelque chose doit t'émouvoir, ce sera le tableau des tortures de ton père. Tu sauras aussi pourquoi monsieur Denecker a pu agir envers nous comme il l'a fait.

Il laissa la main de sa fille et, sans détourner d'elle son regard, commença son récit d'une voix calme.

— Tu étais petite encore, Lénora, mais, aimante et douce comme aujourd'hui, tu faisais la joie et le bonheur de ta mère. Nous habitions l'humble manoir de nos pères sans que rien vînt troubler la paix de notre existence, et, grâce à l'économie, nous trouvions dans nos revenus le moyen de faire honneur à notre nom et à notre rang.

J'avais un frère plus jeune que moi, doué d'un excellent cœur, généreux, mais imprudent. Il habitait la ville

et avait épousé une femme de race noble, qui n'était pas plus riche que lui-même. Celle-ci, poussée par l'ostentation, l'excita-t-elle à tenter par des moyens chanceux d'augmenter ses revenus? c'est ce que j'ignore. Toujours est-il qu'il spéculait sur les fonds publics. Tu ne comprends pas ce que je veux dire ? C'est un jeu auquel on peut en un instant gagner des millions, mais un jeu qui peut aussi vous plonger en peu de temps dans la plus profonde misère, un jeu qui, gentilhomme ou millionnaire, vous réduit, comme par magie, à la besace du mendiant.

Mon frère fit d'abord des bénéfices considérables, et monta sa maison sur un tel pied que les plus riches pouvaient lui porter envie. Il venait souvent nous voir; il t'apportait, à toi qui étais sa filleule, mille cadeaux, et nous témoignait d'autant plus d'affection que sa fortune allait dépassant la nôtre.

Bien souvent je lui remontrai combien les opérations auxquelles il se livrait étaient périlleuses, et je m'efforçai de lui faire sentir qu'il ne convenait pas à un gentilhomme de risquer chaque jour sa fortune et son honneur sur une nouvelle incertaine. Comme le succès lui donnait raison contre moi, mes remontrances se trouvaient impuissantes : la passion du jeu, car c'est un jeu, l'emportait sur la sagesse de mes conseils.

Le bonheur qui l'avait longtemps favorisé parut enfin vouloir l'abandonner ; il perdit une bonne partie de ses premiers gains, et vit peu à peu sa fortune s'amoindrir. Cependant le courage ne l'abandonna pas. Au contraire, il parut se roidir avec obstination contre le sort, et se

tint pour certain qu'il forcerait la chance inconstante à tourner en sa faveur. Fatale illusion !

....Un soir d'hiver, je tremble quand j'y pense, j'étais au salon prêt à m'aller coucher ; tu étais déjà au lit et ta mère priait à ton chevet comme elle en avait l'habitude. Un ouragan terrible grondait au dehors ; des tourbillons de grêle fouettaient les vitres ; le vent rugissait dans les arbres et semblait vouloir arracher la maison de ses fondements. Sous l'influence de la tempête, j'étais tombé dans de sombres pensées. Tout à coup un violent coup de sonnette retentit à la porte, tandis que des hennissements annonçaient l'arrivée d'une voiture. Un domestique — nous en avions deux alors — un domestique alla ouvrir ; une femme s'élança dans la chambre et tomba à mes pieds en fondant en larmes ! C'était la femme de mon frère !

Tremblant de surprise et d'effroi, je veux la relever ; mais elle embrasse mes genoux et implore mon aide, les joues baignées par un torrent de larmes. Elle implore de moi, en paroles entrecoupées et obscures, la vie de mon frère, et me fait frémir en me laissant soupçonner un épouvantable malheur....

Ta mère entra sur ces entrefaites ; tous deux nous nous efforçâmes de calmer la pauvre femme à demi folle de désespoir ; les marques d'intérêt et d'affection que nous lui prodiguions, réussirent à la ramener à elle.

Hélas ! mon frère avait tout perdu, tout, et même plus qu'il ne possédait. Le récit de sa femme était déchirant, et plus d'une fois il nous arracha des larmes, mais la fin surtout nous jeta dans une affreuse et inexprimable

anxiété. Mon frère, accablé par la certitude de ne pouvoir faire honneur à son nom, poursuivi par la pensée que la loi et la justice allaient intervenir dans ses affaires, mon frère était tombé dans un morne désespoir : l'infortuné avait attenté à sa vie. Sa malheureuse femme, guidée par Dieu, l'avait surpris dans l'accomplissement de sa coupable résolution, et lui avait arraché l'arme meurtrière dont il allait se frapper. Il était enfermé dans une chambre, muet, anéanti, le front sur les genoux, et surveillé de près par deux amis fidèles. Si quelqu'un sur la terre pouvait le sauver, c'était assurément son frère.

Ainsi en avait jugé sa pauvre femme ; elle s'était jetée dans une voiture et, seule, par la nuit et l'orage, était venue à moi comme à son seul recours dans cette terrible extrémité. Elle était là, agenouillée à mes pieds, me suppliant de l'accompagner à la ville. Je ne balançai pas un instant ; ta bonne mère frappée non moins que moi par l'affreuse nouvelle et prévoyant bien ce qu'on demandait de nous, me cria encore au moment où je montais en voiture : « Oh ! sauve-le ! n'épargne rien ; j'approuve tout ce que tu feras ! »

Le cocher, qui heureusement connaissait très-bien le chemin, fouetta ses chevaux, et plus vite que le vent nous nous enfonçâmes dans les ténèbres. Tu pâlis et tu trembles, Lénora ? Elle était effroyable, cette sombre nuit ; tu ne sauras jamais quelle terrible impression elle fit sur moi ; mes cheveux blanchis avant l'âge sont le triste souvenir des anxiétés que j'éprouvai.... Courage, mon enfant, écoute jusqu'au bout.

La jeune fille, comme écrasée par ces tristes révéla-

tions, fixait un regard plein d'anxiété sur son père. Celui-ci poursuivit :

— Il est inutile de te peindre l'état de désespoir et d'égarement dans lequel je trouvai mon malheureux frère, et de te dire pendant combien d'heures je dus lutter pour faire pénétrer une faible lueur d'espérance dans son esprit troublé. Il n'y avait qu'un seul moyen de sauver son honneur et en même temps sa vie ; mais quel moyen, mon Dieu ! Il me fallait engager le peu de biens que je possédais, comme garantie des dettes de mon frère ; le manoir de nos aïeux, la dot de ta mère, tout ton héritage, Lénora, il fallait tout aventurer avec la certitude d'en perdre pour toujours la plus grande partie. A cette condition l'honneur de mon frère était sauf ; à cette condition, il renonçait à son projet d'échapper à la honte par la mort. Ce ne fut pas lui qui me demanda cela, au contraire, il ne supposait pas que je pusse ou dusse le faire ; mais j'avais, moi, la conviction qu'il mettrait à exécution son criminel projet, si je ne rétablissais immédiatement ses affaires par le plus grand sacrifice. Et cependant je n'osais m'y résoudre.

— Oh ! s'écria Lénora avec terreur, mon père, mon père, vous avez refusé ?

Un sourire de bonheur apparut sur le visage du gentilhomme, et au lieu de s'émouvoir de l'exclamation accusatrice de sa fille, son regard s'éclaircit au contraire, son front se redressa digne et fier, et il reprit d'une voix plus ferme :

— Ah ! Lénora, j'aimais mon frère ; mais je t'aimais plus encore, toi, mon unique enfant. Ce qu'on me de-

mandait, c'était la misère pour toi et pour ta mère....

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Lénora avec une impatiente anxiété.

— D'un côté, cette pensée déchirait mon cœur, brisé de l'autre par le spectacle de l'inexprimable désespoir que j'avais sous les yeux. Enfin la générosité l'emporta dans cette lutte suprême. Le jour était venu; j'allai trouver les principaux créanciers, et je signai de ma main l'écrit qui sauvait l'honneur et la vie de mon pauvre frère, et condamnait en même temps les deux êtres qui m'étaient le plus chers, ma femme et mon enfant, à la dernière misère....

— Merci, mon Dieu! s'écria Lénora avec joie, comme si elle eût été soudain délivrée d'un pénible cauchemar; soyez béni, mon père, pour votre bonne et généreuse action!

Elle se leva lentement, passa les bras au cou de son père, et lui donna un ardent baiser, avec une gravité singulière pourtant, comme si elle eût voulu imprimer à ce baiser si plein d'amour quelque chose de solennel.

— Tu me bénis pour avoir agi ainsi? dit le gentilhomme avec un regard plein de reconnaissance; c'est pourtant l'action pour laquelle je dois implorer ton pardon, mon enfant!

— Mon pardon? s'écria Lénora surprise. Ah! si vous eussiez agi autrement, combien n'aurais-je pas souffert de douter de la générosité de mon père! Maintenant je vous aime plus encore qu'auparavant. Pardonner! Est-ce donc un crime de sauver la vie de son frère lorsqu'on le peut?

— Le monde n'en juge pas ainsi, Lénora ; on ne pardonne jamais la pauvreté à un gentilhomme. Réduit à cet état, il expie l'humiliation que bien des gens voient pour eux-mêmes dans l'existence de la noblesse; il doit payer, et payer double pour les autres. C'est alors qu'on l'accable de railleries et de mépris, et qu'on le traite comme un paria de la société. Ses égaux le fuient pour ne pas paraître solidaires de sa misère; les bourgeois et les paysans rient de son malheur et l'insultent, comme si sa chute était pour eux une douce vengeance. Heureux celui à qui, en pareille circonstance, Dieu a donné un ange qui verse dans son âme consolation et soulagement, et qui le rend fort contre l'infortune et la douleur. Mais écoute, mon enfant !

— Mon frère fut sauvé ; le secret le plus profond cacha l'aide que je lui avais prêtée ; il quitta le pays, et partit avec sa femme pour l'Amérique, où, depuis lors, il a gagné par son travail de quoi soutenir une misérable existence; sa femme était morte pendant la traversée. Quant à nous, nous ne possédions plus rien : le Grinselhof et nos autres propriétés étaient hypothéqués pour des dettes dont le capital dépassait leur valeur. En outre, je m'étais vu forcé d'emprunter à un gentilhomme de ma connaissance une somme de quatre mille francs reconnue par une lettre de change.

Lorsque ta mère apprit l'étendue du sacrifice que je venais de consommer, elle ne me fit pas le moindre reproche ; dans le premier instant elle approuva pleinement ma conduite; mais bientôt la misere vint nous imposer de si amères privations que le courage de ta

mère succomba peu à peu sous leur poids, et qu'elle tomba dans une maladie de langueur qui ne lui arrachait aucune plainte, mais qui l'épuisait rapidement.

Pénible situation! Pour cacher notre ruine et sauver le nom de nos pères de l'injure et du mépris, nous devions épargner avec le dernier scrupule l'argent nécessaire pour payer la rente de nos dettes.

Dans l'espace de trois mois, nos gens et nos chevaux disparurent peu à peu; nous oubliâmes bientôt le chemin qui menait chez nos amis, et nous refusâmes systématiquement toutes les invitations, afin de ne pas être forcés de recevoir quelqu'un à notre tour. Une rumeur d'improbation s'éleva contre nous parmi les habitants du village et les familles nobles avec lesquelles nous étions liés jadis. On disait qu'une ignoble ladrerie nous poussait à vivre dans l'isolement le plus complet. Nous acceptâmes avec joie ce reproche et même la rancune publique qui en fut la suite; c'était un voile qu'on jetait sur nous et à l'abri duquel notre indigence se dissimulait avec sécurité.

Hélas! Lénora, je tremble; mon cœur se serre. Je touche dans mon récit au moment le plus douloureux de ma vie. Aie le courage d'entendre sans pleurer ce que je vais te dire.

Ta pauvre mère était devenue très-maigre; ses yeux s'étaient enfoncés peu à peu dans l'orbite; une livide pâleur avait envahi ses joues. En la voyant dépérir, elle que j'aimais plus que la vie, en voyant sans cesse la mort imprimée sur ses traits en signes si clairs et si menaçants, je devins à moitié fou de désespoir et de chagrin.

Lénora baissait les yeux, et des larmes silencieuses coulaient sur ses joues. Le gentilhomme, tremblant d'émotion, la contempla un instant; mais il reprit bientôt son triste récit.

— Pauvre mère, elle ne faisait que pleurer! Chaque fois qu'elle regardait son enfant, sa petite Lénora, des larmes remplissaient ses yeux. Ton nom était sans cesse sur ses lèvres. C'était une prière continuelle qu'elle adressait au ciel. Enfin, elle entendit la voix de Dieu qui la rappelait à lui; le prêtre l'avait préparée au dernier voyage. On t'avait arrachée de ses bras et conduite à la ferme. Je me trouvais seul, au milieu de la nuit, seul avec elle, dont les lèvres glacées m'avaient déjà donné le baiser de l'éternel adieu; mon cœur saignait, le désespoir rongeait mes entrailles... Combien ses dernières heures furent douloureuses, mon Dieu! Elle ressemblait déjà à un cadavre, et un torrent de larmes coulait encore de ses yeux éteints, tandis que ses lèvres s'efforçaient de bégayer le nom de son enfant comme une plainte suprême. Agenouillé devant son lit, les mains levées vers le ciel, j'implorais l'adoucissement de ses souffrances et le pardon de ce que j'avais fait; ou bien, debout, je touchais de mes mains ses joues pâles, et j'essuyais par mes baisers les sueurs de l'agonie. J'étais hors de moi... Tout à coup elle parut reprendre le sentiment : c'était la dernière étincelle de la vie qui allait s'éteindre. Elle m'appela par mon nom; je bondis et fixai sur ses yeux un œil égaré. Elle dit d'une voix distincte : « C'en est fait, mon ami; adieu! Dieu n'a pas adouci pour moi la dernière heure; je meurs avec la con-

viction que mon enfant sera malheureuse sur la terre...»

Je ne sais ce que mon amour pour elle m'inspira et me fit dire; mais je lui promis, en prenant Dieu à témoin de ma promesse, que tu échapperais à la misère, Lénora, et que l'existence serait pour toi douce et heureuse. Un sourire céleste parut sur le visage de ta mère mourante; en cet instant solennel elle crut à ma promesse. Elle passa encore une fois avec effort les bras autour de mon cou, et ses lèvres effleurèrent les miennes. Mais je sentis bientôt ses bras défaillir, et son âme monta vers Dieu dans un dernier soupir. Hélas! Lénora, tu n'avais plus de mère! Ma pauvre Marguerite était morte!

Le gentilhomme pencha la tête sur la poitrine et se tut. Lénora, muette aussi, pleurait; un silence de mort régnait autour d'eux.

Bientôt la jeune fille rapprocha sa chaise de son père et prit sa main sans prononcer un mot.

Ils demeurèrent longtemps ainsi plongés dans une profonde tristesse. Enfin, Lénora se leva et s'efforça de consoler son père par ses caresses.

Monsieur de Vlierbecke, comme s'il eût eu hâte de terminer son récit, reprit d'une voix plus libre :

— Ce qui me reste à te dire, Lénora, n'est pas aussi triste que ce que tu viens d'entendre; cela ne regarde que moi seul. Peut-être ferai-je bien de te le taire ; mais j'ai besoin d'une amie qui sache ce que j'ai souffert, qui connaisse tous mes secrets, et me permette de verser dans son cœur ce qui depuis dix ans est resté enseveli et caché.

Ta mère, mon unique soutien, m'était ravie; je de-

meurais seul au Grinselhof avec toi, mon enfant, et avec ma promesse, une promesse faite devant Dieu à une mourante ! Que devais-je faire pour l'accomplir ? Abandonner mon patrimoine héréditaire, errer à l'aventure dans un pays étranger, travailler afin de gagner notre vie à tous deux ? C'était impossible ; c'eût été accepter sur-le-champ la misère pour toi. Je ne pouvais songer à ce moyen. Après de longues et pénibles méditations, il me sembla qu'un trait de lumière éclairait mon esprit, et je m'arrêtai plein d'espoir au seul projet dont la réalisation pouvait promettre sinon à moi du moins à mon enfant un heureux avenir.

Je résolus de dissimuler notre indigence avec plus de soin que jamais, et de consacrer tous mes instants à enrichir ton intelligence. Dieu t'a libéralement douée de la beauté du corps, Lénora ; ton père voulut t'initier aux arts et aux sciences, et te donner, avec la connaissance du monde, la vertu, la piété, la modestie. Il voulut faire de toi, de l'âme comme du corps, une femme accomplie... et il osa espérer que la noblesse de ton sang, les charmes de ton visage, les trésors de ton esprit et de ton cœur, pourraient compenser la dot qu'il ne pouvait te donner. Il se berçait de la pensée que tu parviendrais ainsi à faire un bon mariage qui te rendrait dans le monde, en partie du moins, le rang auquel ton origine semblait te donner droit.

Pendant dix ans, mon enfant, j'ai eu pour unique souci ton éducation et ton instruction. Ce que j'avais oublié ou ce que j'ignorais, je l'apprenais la nuit afin de pouvoir t'en faire part. Tandis que j'écartais de ton che-

min, avec une religieuse sollicitude, tout chagrin et toute émotion triste, et que je te donnais, dans une certaine mesure, tout ce que semblait exiger notre apparente aisance; tandis que le sourire continuel de mon visage te réjouissait sans cesse, la crainte, l'anxiété, la honte, rongeaient mon cœur à tout instant, et je comptais avec effroi les pas du temps qui me rapprochaient de plus en plus de l'heure fatale. Ah! Lénora, faut-il te le dire? J'ai souffert de la faim et soumis mon corps aux plus rudes privations. J'ai passé la moitié de mes nuits à un travail d'esclave, raccommodant mes vêtements, bêchant le jardin, apprenant et exerçant, dans les ténèbres, toutes sortes de métiers afin de cacher notre pauvreté à toi et aux autres.

Mais tout cela n'était rien; dans le silence de la nuit je n'avais à rougir devant personne. Le jour, il fallait me roidir sans cesse contre les humiliations, et, le cœur saignant, dévorer l'affront et l'insulte...

La jeune fille contemplait son père d'un œil humecté par les larmes de la pitié. Monsieur de Vlierbecke étreignit sa main pour la consoler, et continua :

— Ne sois pas triste, Lénora. Si la main du Seigneur me faisait de profondes blessures, chaque fois aussi, dans sa miséricorde, il me donnait le baume qui les guérit. Un seul sourire de ton doux visage suffisait pour faire monter de mon cœur vers le ciel une prière de reconnaissance. Toi du moins tu étais heureuse; en cela ma promesse était remplie.

Enfin, je crus que Dieu lui-même avait envoyé sur notre route quelqu'un qui te sauverait de la misère im-

Digitized by Google

minente. Une douce inclination se forma entre Gustave et toi. Un mariage paraissait devoir en être la conséquence. Dans ces circonstances, j'ai fait connaître à monsieur Denecker, lors de sa dernière visite, le déplorable état de mes affaires. Sur cette révélation, il s'est irrévocablement refusé à accéder au désir de son neveu. Comme si ce coup terrible, qui anéantissait mes plus chères espérances, n'eût pas suffi à m'accabler, j'appris presque en même temps que l'ami qui m'avait prêté quatre mille francs avec la faculté de renouveler chaque année mon obligation envers lui, était mort en Allemagne, et que les héritiers réclamaient le paiement de la dette. J'ai parcouru toute la ville, sonné à toutes les portes amies, remué ciel et terre dans mon désespoir pour échapper à cette dernière ignominie, tous mes efforts ont été infructueux. Demain peut-être on affichera sur la porte du Grinselhof un placard annonçant la vente non-seulement de tous nos biens, mais même du mobilier et des objets que le souvenir nous a rendus chers. Le point d'honneur exige que nous livrions à l'enchère publique tout ce qui a quelque valeur, afin que le montant de nos dettes soit couvert. Si le sort était assez bienveillant pour nous permettre de satisfaire tout le monde, ce serait encore un grand bonheur dans notre misère, mon enfant. Ton sourire est si doux, Lénora? La joie brille dans tes yeux; cette ruine fatale ne t'attriste-t-elle donc pas?

— C'est là ce qui vous fait dépérir, mon père? Vous n'avez pas d'autre chagrin! Votre cœur ne garde aucun secret? demanda la jeune fille.

— Aucun, mon enfant, tu sais tout.

— Assurément, reprit Lénora gravement, un coup pareil, je le sais, serait considéré par d'autres comme un épouvantable malheur; mais que peut-il sur nous? Pourquoi vous-même parlez-vous avec tant de calme, mon père? Pourquoi semblez-vous, comme moi, indifférent à l'heure qu'il est à l'inexorable arrêt du sort?

— Ah! c'est parce que tu m'as rendu courage et confiance, Lénora; c'est parce qu'après une aussi longue contrainte je rentre franchement en pleine possession de ton amour; c'est parce que tu me laisses espérer que tu ne seras pas trop malheureuse. Je sais ce que tu vas me répondre, noble enfant que Dieu m'a donné comme un bouclier contre toutes les douleurs! Hé bien, j'accepterai la ruine sans fléchir le front, et je me soumettrai avec résignation à la volonté de Dieu... Hélas! poursuivit-il avec tristesse, qui sait cependant quelles souffrances nous sont réservées! Errer par le monde, chercher loin de ceux qu'on aime et qu'on connaît un asile ignoré, gagner par le travail de ses mains le pain de chaque jour! Tu ne sais pas, Lénora, combien il est amer, ce pain de la misère!

La jeune fille frémit en voyant la tristesse redescendre comme un voile sombre sur le front de son père. Elle saisit ses mains avec effusion, et le regard plongeant dans son regard, elle lui dit d'une voix suppliante :

— Ah! mon père, que le sourire du bonheur ne quitte pas votre visage! Croyez-moi, nous serons heureux. Transportez-vous en esprit dans la position qui nous attend. Qu'y a-t-il donc là de si effrayant? Je suis adroite

Digitized by Google

dans tous les ouvrages de femme; et puis, vous m'avez rendue assez savante pour que je puisse enseigner aux autres ce que je vous dois en fait d'arts et de sciences. Je serai forte et active pour nous deux. Dieu bénira mon travail. Nous voyez-vous, mon père, seuls dans une petite chambre bien coquette, en paix, le cœur tranquille, toujours ensemble, nous aimant l'un l'autre, défiant le sort, au-dessus de l'infortune, vivant dans le ciel que nous prépare notre commun sacrifice, dans le ciel d'un amour infini? Ah! il me semble que le vrai bonheur de l'âme va seulement commencer pour nous! Et vous, mon père, pouvez-vous vous désoler encore, lorsqu'un bonheur nous sourit, un bonheur tel que peu d'hommes peuvent en jouir en ce monde?

Monsieur de Vlierbecke contemplait sa fille avec ravissement; cette voix enthousiaste, mais toujours douce, l'avait tellement ému, ce courage dont il pénétrait les nobles motifs, lui inspiraient une telle admiration que d'heureuses larmes remplirent ses yeux. D'une main il attira Lénora sur son sein; il posa l'autre main sur ce front chéri, et son regard s'éleva vers le ciel dans une religieuse extase.

Il demeura ainsi, sans parole, les yeux élevés vers Dieu. Une prière recueillie, une bénédiction pour son enfant, un remerciement plein d'effusion, montaient de son cœur, comme la flamme sacrée de l'autel, vers le trône de celui qui lui avait donné l'angélique Lénora.

VIII.

Un jour ou deux après, comme monsieur de Vlierbecke l'avait dit à Lénora, l'annonce de la vente de tous ses biens fut insérée dans les journaux et affichée partout en ville et dans les communes environnantes.

L'affaire fit un certain bruit, et chacun s'étonna de la ruine du gentilhomme, qu'on avait cru si riche et si avare.

Comme la vente était annoncée pour cause de départ, on n'eût pu en deviner le véritable motif, si de la ville n'était venue la nouvelle que monsieur de Vlierbecke s'y était résolu pour payer ses dettes, et qu'il était tombé dans la dernière misère. La cause même de son malheur, c'est-à-dire le secours qu'il avait prêté à son frère, était connue, bien qu'on n'en sût pas les circonstances particulières.

Depuis le placement des affiches, le gentilhomme vivait encore plus retiré, afin d'éviter toute explication. Il attendait avec résignation l'époque de la vente ; et bien que le chagrin fît souvent effort pour s'emparer de son âme, il trouvait dans les encouragements incessants de sa fille la force de voir arriver le jour fatal avec une sorte d'orgueil.

Sur ces entrefaites, il avait reçu de Rome une lettre de Gustave, lettre qui contenait en même temps quelques lignes pour sa fille. Le jeune homme annonçait que l'absence avait rendu plus vive que jamais son affection pour

Lénora, et que sa seule consolation était l'espoir de pouvoir un jour lui être uni par les liens du mariage. Mais, d'un autre côté, sa lettre n'était pas aussi encourageante : il y disait, en se plaignant tristement, que tous ses efforts pour amener son oncle à changer de résolution étaient jusque-là demeurés vains. Il ne dissimula pas à Lénora qu'il n'avait plus aucun espoir dans la possibilité de son union avec Gustave, et qu'il serait sage à elle-même d'oublier ce malheureux amour pour ne pas se préparer de nouveaux chagrins.

Maintenant que la pauvreté de son père était publiquement connue, Lénora elle-même était convaincue qu'il lui fallait renoncer à toute espérance ; cependant elle se sentait heureuse et fortifiée par la pensée que Gustave l'aimait encore, que celui dont le souvenir et l'image remplissaient son cœur songeait toujours à elle et gémissait de son absence !

Elle aussi tenait fidèlement ses promesses : que de fois elle prononçait dans la solitude le nom de son bien-aimé ! que de soupirs s'échappaient de son sein sous le catalpa, comme si elle eût voulu confier au zéphyr la mission de porter vers des climats plus doux les vœux de son âme ! Elle redisait seule ses plus tendres aveux, et dans ses promenades rêveuses sous l'ombrage des chemins préférés elle s'arrêtait à chaque endroit où un mot, un serrement de main, un regard de lui l'avait émue...

Comme si tous les malheurs qui pouvaient briser le cœur du gentilhomme devaient l'accabler à la fois, il reçut d'Amérique la nouvelle de la mort de son frère. L'infortuné avait succombé à une cruelle maladie de lan-

gueur, dans les déserts qui s'étendent au delà de la baie d'Hudson.

Monsieur de Vlierbecke pleura pendant quelques jours la perte d'un frère tendrement aimé; mais son esprit se détourna forcément de ce malheur pour se reporter sur la décision imminente de son propre sort...

Enfin le jour de la vente arriva.

De bon matin, le Grinselhof fut envahi par toutes sortes de gens qui, mus par la curiosité ou par le désir d'acheter, parcoururent toutes les chambres de l'habitation de monsieur de Vlierbecke pour visiter le mobilier et estimer dans leur for intérieur la valeur de chaque objet.

L'infortuné gentilhomme avait fait transporter et disposer dans les plus grandes places tous les objets susceptibles d'être vendus. Aidé de sa fille, il avait passé toute la nuit précédente à nettoyer ceux-ci et à les mettre en bon état afin que les amateurs en offrissent le prix le plus avantageux. Ce soin ne lui avait pas été inspiré par l'intérêt personnel; car les biens-fonds ayant été vendus quelques jours auparavant très-désavantageusement, il lui était démontré que la vente totale de son avoir ne pourrait en aucun cas dépasser le montant de ses dettes.

C'était un sentiment de probité qui avait poussé le gentilhomme à sacrifier le repos de la nuit à l'intérêt de ses créanciers, afin de diminuer autant que possible leurs pertes.

Probablement que monsieur de Vlierbecke avait le dessein de ne pas prolonger son séjour au Grinselhof après la vente, car parmi les lots exposés aux enchères

on pouvait remarquer deux garnitures complètes de lit et une grande quantité de vêtements appartenant à lui ou à sa fille.

Lénora s'était rendue de bonne heure à la ferme et y attendait que tout fût fini.

A dix heures, la salle où devait commencer la vente était remplie de monde ; des gentilshommes et de nobles dames s'y trouvaient mêlés aux fripiers et aux usuriers, que l'espoir de faire de bons marchés avait attirés de la ville ; il y avait des paysans discourant à voix basse et avec surprise sur la ruine de monsieur de Vlierbecke ; il y avait même des gens qui riaient à gorge déployée, et s'égayaient par toutes sortes de plaisanteries en attendant que le notaire donnât lecture des conditions de la vente.

Celle-ci commença une demi-heure après.

Le garde champêtre était debout sur une table, à titre de crieur ; le notaire mettait à prix une belle armoire, lorsque apparut monsieur de Vlierbecke lui-même, qui vint se placer près de la table aux enchères.

Son apparition causa un mouvement général parmi les spectateurs ; les têtes se rapprochèrent, on se mit à chuchoter ; on considérait le gentilhomme déchu avec une sorte de curiosité insolente à laquelle se mêlait chez quelques-uns des assistants un sentiment de pitié ; chez la plupart on ne remarquait qu'indifférence et raillerie.

Cette attitude malveillante de l'assemblée ne dura qu'un instant ; bientôt le ferme et imposant visage du gentilhomme inspira à tous le respect et l'admiration. Il

était pauvre, la fortune l'avait frappé matériellement; mais dans son mâle regard, dans ses traits calmes rayonnait une âme indépendante et courageuse à laquelle l'infortune ne semblait rien avoir ôté de sa grandeur ni de sa noble fierté.

Cependant le notaire continua la vente, aidé dans l'appréciation des objets par monsieur de Vlierbecke, qui donnait des renseignements sur leur origine, leur antiquité et leur juste valeur.

De temps en temps, quelque gentilhomme du voisinage, qui s'était trouvé autrefois en relation avec le père de Lénora, s'approchait de lui pour lui parler de son malheur; mais il échappait par d'adroites réponses à ces consolations indiscrètes. Il s'exprimait si librement, il demeurait tellement maître de lui, qu'on ne trouvait pas l'occasion de lui témoigner une inutile compassion. Bien plus, il y avait dans son attitude et dans ses gestes quelque chose de si élevé et de si grand qu'on ne le quittait pas sans une respectueuse émotion.

Si le visage de monsieur de Vlierbecke était calme, si dans son regard brillait une invincible force d'âme et un haut sentiment de sa propre dignité, son cœur était déchiré par les plus cuisantes douleurs. Tout ce qui avait appartenu à ses ancêtres, des objets qui portaient les armes de sa famille et qui depuis deux ou trois siècles y étaient religieusement conservés, tout cela il le voyait vendre à vil prix et passer dans les mains des usuriers. A mesure que ces reliques historiques apparaissaient sur la table, les annales de son illustre race se déroulaient sous les yeux du gentilhomme : cruelle épreuve où il lui

semblait que chaque objet arrachait un souvenir de son cœur saignant...

La vente touchait à sa fin lorsqu'on détacha du mur, pour les mettre aux enchères, les portraits des hommes éminents qui avaient porté le nom de Vlierbecke. Le premier, — celui du héros de Saint-Quentin, — fut adjugé à un vieux fripier pour un peu plus de trois francs!

Il y avait dans la vente de ce portrait et dans le prix dérisoire qu'on en avait donné une si amère ironie pour le gentilhomme que, pour la première fois, le supplice qui torturait son âme se fit jour sur son visage. Il baissa les yeux et s'abîma dans de sombres et pénibles réflexions; après quoi il releva le front, et, en proie à une visible émotion, il quitta la salle pour ne pas être présent à la vente des autres portraits...

Le soleil n'avait plus à fournir que le quart de sa course quotidienne pour atteindre l'horizon.

Au Grinselhof, un silence de mort a remplacé la foule avide des brocanteurs; il n'y a plus personne dans les chemins solitaires du jardin; la porte est refermée, tout est rentré dans le calme accoutumé : on dirait que rien ne s'est passé dans ces lieux.

La porte de l'habitation de monsieur de Vlierbecke s'ouvre; deux personnes paraissent sur le seuil : un homme déjà avancé en âge et une jeune fille. Ils portent tous deux un petit paquet à la main et semblent prêts à se mettre en voyage.

Il est difficile sous ces humbles vêtements de reconnaître monsieur de Vlierbecke et sa fille; on ne s'en

douterait même pas, et pourtant ce sont eux. On voit qu'ils ont fait effort pour se dépouiller des dehors de l'aisance et pour prendre l'humble extérieur de la pauvreté.

Lénora porte une robe d'indienne de couleur sombre; elle est coiffée d'un bonnet, et son cou est entouré d'un petit fichu carré; on ne voit pas ses cheveux, soit parce que le bonnet les cache, soit parce qu'ils sont tombés sous les ciseaux.

Le gentilhomme est vêtu d'une redingote de drap noir boutonnée jusqu'au-dessous du menton, et coiffé d'une casquette dont la large visière dissimule presque entièrement ses traits.

Cependant, ces vêtements, malgré leur simplicité, ne manquent pas d'une certaine distinction. Quelques efforts qu'aient faits ceux qui les portent pour dissimuler leur ancienne condition, il reste dans leur démarche et dans la manière même de porter leur modeste costume quelque chose d'indéfinissable, mais qui révèle clairement un rang élevé.

Les traits du père ne sont pas altérés; mais il est impossible de dire s'ils trahissent la joie, l'indifférence ou la douleur. Lénora semble forte et résolue, bien qu'elle quitte le lieu de sa naissance et se sépare pour toujours de tout ce qu'elle a aimé depuis son enfance, — de ces arbres séculaires à l'épais feuillage, sous l'ombre desquels le premier sentiment d'amour s'est éveillé dans son sein ému, — de ce catalpa si cher au pied duquel le timide aveu de Gustave vint frapper son oreille comme une parole du ciel... Oui, elle est forte et courageuse,

bien que ce solennel adieu remplisse son âme d'une amère tristesse.

Mais elle doit soutenir son père souffrant, elle doit épier sur son visage toutes les émotions qui agitent son cœur, elle doit veiller sur ce cœur comme une sentinelle attentive pour repousser par son énergie et ses témoignages d'affection le chagrin qui veut s'en emparer. Voilà pourquoi son regard est si limpide et si doux quand il s'efforce de rencontrer celui de son père.

Le père et la fille se dirigent à pas lents vers la ferme. Ils y entrent pour prendre congé du fermier et de sa femme.

Cette dernière se trouvait seule avec sa servante dans la chambre d'en bas.

— Mère Beth, dit le gentilhomme d'un ton calme et bienveillant, nous venons vous dire adieu.

La fermière, le cœur saisi d'une douloureuse anxiété, contempla un instant les deux voyageurs, remarqua avec un pénible étonnement leur costume, et, portant son tablier à ses yeux, elle sortit en gémissant par la porte de derrière. La servante posa sa tête sur l'appui de la fenêtre, et se mit à sangloter tout haut malgré tous les efforts de Lénora qui s'était approchée d'elle pour la consoler.

Bientôt la fermière reparut avec son mari qu'elle était allée chercher dans la grange.

— Hélas! c'est donc vrai, monsieur, dit le fermier d'une voix étouffée; vous quittez le Grinselhof? Et nous ne vous reverrons peut-être jamais!

— Allons, bonne mère Beth, dit le gentilhomme en

prenant la main de la fermière, ne pleurez pas pour cela. Vous voyez bien que nous supportons notre sort avec résignation.

La pauvre femme leva la tête, jeta encore un regard sur les vêtements de ses anciens maîtres, et recommença à pleurer plus fort sans qu'il lui fût possible d'articuler un mot.

Depuis un instant, le fermier réfléchissait les yeux fixés sur le sol. Tout à coup il dit au gentilhomme d'un ton résolu :

— Je vous en prie, monsieur, permettez-moi de vous dire quelques mots... à vous seul !

Monsieur de Vlierbecke le suivit dans la pièce voisine. Le fermier ferma soigneusement les portes, et dit en hésitant :

— Monsieur, je n'ose presque pas vous dire ma demande ; me pardonnerez-vous si elle vous déplaît ?

— Parlez franchement, mon ami, répondit le gentilhomme avec un affable sourire.

— Voyez-vous bien, monsieur, balbutia le laboureur ému, tout ce que j'ai gagné, je vous en suis redevable. Quand j'ai pris notre Beth pour femme, nous n'avions rien, et pourtant, dans votre bonté, vous nous avez donné cette ferme pour un petit fermage. Par la grâce de Dieu et votre protection nous avons marché en avant. Et vous, au contraire, vous, notre bienfaiteur, vous êtes malheureux ; vous allez errer au hasard, le bon Dieu sait où !... Peut-être souffrirez-vous misère et privations. Cela ne doit pas être ; je me le reprocherais toute ma vie et ne m'en consolerais

jamais. Ah! Monsieur, tout ce que je possède est à votre service...

Monsieur de Vlierbecke pressa d'une main tremblante la main du fermier, et dit avec émotion :

— Vous êtes un brave homme, je suis heureux de vous avoir protégé; mais renoncez à votre projet, mon ami; gardez ce que vous avez gagné à la sueur de votre front. Ne vous inquiétez pas de nous; avec l'aide de Dieu nous trouverons une vie supportable...

— Oh! Monsieur, dit le fermier d'une voix suppliante et en joignant les mains, ne repoussez pas le léger secours que je vous offre!

Il ouvrit une armoire et montra un petit tas de pièces d'argent.

— Voyez, dit-il, ce n'est pas encore la centième partie du bien que vous nous avez fait. Accordez-moi la grâce que j'implore de votre générosité. Prenez cet argent; s'il peut vous épargner une seule souffrance, j'en remercierai Dieu tous les jours de ma vie.

Des larmes d'attendrissement remplirent les yeux du gentilhomme, et ce fut d'une voix tout altérée qu'il répondit :

— Merci, mon ami; je dois refuser; toute instance serait inutile. Quittons cette chambre.

— Mais, Monsieur, s'écria le fermier avec désespoir, où allez-vous donc? Pour l'amour de Dieu, dites-le-moi.

— Cela m'est impossible, répondit monsieur de Vlierbecke; je ne le sais pas moi-même. Et quand même je le saurais, la prudence m'ordonnerait de ne pas le dire.

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il rentra dans

l'autre pièce. Il trouva tout le monde et même sa fille fondant en larmes. Celle-ci s'était jetée au cou de la fermière, tandis que la servante portait en pleurant sa main à ses lèvres.

Le gentilhomme comprit qu'il fallait mettre fin à cette pénible scène. Il dit à sa fille quelques paroles empreintes d'une mâle énergie, et Lénora parut sortir d'un triste songe.

Il y eut encore des serrements de mains fiévreux; on échangea le dernier baiser d'adieu, après quoi le père et la fille, reprenant en main leur petit paquet, franchirent le pont du Grinselhof et entrèrent dans la bruyère.

Longtemps les gens de la ferme les suivirent des yeux en pleurant, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière un massif de chênes.

Monsieur de Vlierbecke avait suivi sans parler le chemin qui traversait la bruyère jusqu'à une hauteur au delà de laquelle un épais bois de sapins masquait l'horizon. Il savait qu'aussitôt qu'il serait entré dans ce bois le Grinselhof échapperait à ses regards.

Il s'arrêta et se retourna lentement. Il contempla encore une fois ce lieu, berceau de ses ancêtres et de lui-même.

Ce qui se passa en cet instant dans son âme dut être déchirant, car Lénora frémit en voyant l'altération de sa physionomie; cependant, elle ne se sentit pas la force de troubler cette douleur solennelle.

Enfin, deux grosses larmes coulèrent sur les joues du gentilhomme. Alors Lénora lui sauta au cou, essuya

ces larmes sous des baisers, et l'entraîna par la main en lui adressant mille paroles consolatrices.

Bientôt ils disparurent dans le sentier tortueux qui s'enfonçait en serpentant dans les sombres profondeurs du bois.

IX

A peine monsieur de Vlierbecke était-il parti depuis huit jours qu'il arriva d'Italie une lettre pour lui. Le facteur voulut savoir du fermier où l'ancien propriétaire du Grinselhof avait fixé sa demeure; mais il ne put obtenir aucun renseignement sur ce point, personne ne sachant où monsieur de Vlierbecke et sa fille s'étaient rendus. Les informations prises auprès du notaire demeurèrent également sans résultat.

L'administration des postes mit au rebut cette première lettre de même que trois ou quatre autres qui la suivirent, venant toujours d'Italie; personne ne s'inquiéta davantage du sort du malheureux gentilhomme, à l'exception du seul fermier du Grinselhof, qui, le vendredi, au marché, demandait toujours aux paysans des autres villages s'ils n'avaient pas vu son ancien maître; mais personne ne pouvait lui en donner la moindre nouvelle.

Près de quatre mois s'étaient écoulés lorsque, par une certaine matinée, une riche chaise de poste s'arrêta devant la maison du notaire. La portière s'ouvrit. Un jeune homme, en habit de voyage, s'élança de la voiture, et entra précipitamment dans la maison.

— Monsieur le notaire? demanda-t-il d'une voix impatiente au domestique. Celui-ci s'excusa en disant que son maître ne serait visible que dans quelques instants; il introduisit ensuite l'étranger dans une chambre, lui présenta un siége et le pria d'attendre un moment, après quoi il disparut.

Le jeune homme parut très-contrarié de ce retard et s'assit en murmurant. Son visage avait une expression de tristesse; ses yeux se baissèrent vers le parquet, et il parut s'absorber tout entier dans de profondes réflexions. Peu à peu, néanmoins, ses traits s'éclaircirent; un doux sourire vint errer sur ses lèvres. Il releva le front et se dit à lui-même, tandis que son regard étincelait de joie :

— Ah! comme le désir fait battre mon cœur! Qu'elle est douce l'espérance, la certitude qu'aujourd'hui même je la reverrai! qu'aujourd'hui même je la récompenserai de sa constance et lui offrirai le dédommagement de six mois de souffrances; qu'aujourd'hui même, à genoux devant elle, je pourrai lui dire : Lénora, Lénora, ma douce fiancée, voici le consentement à notre mariage! Je t'apporte la richesse, l'amour, le bonheur! Je reviens avec la volonté et le pouvoir de rendre douce la vieillesse de ton père; je reviens pour vivre avec vous deux dans ce paradis qui nous était promis... O ma bien-aimée, presse-moi dans tes bras, accepte mon baiser de retour, je suis ton fiancé; rien sur la terre ne peut nous séparer... Viens, viens, qu'un même embrassement, qu'un même lien éternel unisse le père et ses enfants! Ah! oui, je sens nos âmes consumées par un même désir, par

une même aspiration : aimer! Oh! merci, merci, mon Dieu!

En prononçant ces paroles, emporté par la contemplation du bonheur qui lui était promis, il avait quitté son siége pour donner à son corps une liberté de mouvement en harmonie avec l'ardente agitation de son âme.

Un bruit qu'il crut entendre à la porte de la chambre le rappela à la conscience de lui-même. Il comprima son émotion, et sa physionomie prit une expression plus calme, mais toujours souriante.

Peu d'instants après, il retomba dans une profonde méditation; un autre sentiment devait s'être emparé de son cœur, car il fut saisi d'un léger tremblement; et l'anxiété se peignit sur ses traits :

— Mais si je me trompais? murmura-t-il en soupirant. Mes lettres sont restées sans réponse; n'est-on pas demeuré insensible à mes prières et à mes larmes? Et Lénora...

Il s'arrêta immobile, la main appuyée sur le front. Mais il repoussa soudain la sombre pensée et dit avec une conviction enthousiaste :

— Arrière, arrière la défiance qui veut, comme un serpent, se glisser dans mon cœur! Lénora m'oublier, me repousser? Non, non, ce n'est pas possible! Ne m'a-t-elle pas dit : notre amour est éternel, impérissable! Les lèvres de Lénora peuvent-elles mentir? Un cœur comme le sien peut-il être infidèle et traître? Ah! silence, silence! tu la calomnies!

A peine avait-il prononcé ces derniers mots avec énergie, que la porte s'ouvrit. Le jeune homme dissimula son

émotion, et alla au-devant du notaire. Celui-ci entra cérémonieusement, prêt à mesurer ses paroles et son attitude sur la position de son visiteur; mais il eut à peine reconnu le jeune homme, qu'un sourire ouvert et amical parut sur son visage; il alla vers Gustave en lui tendant la main et lui dit :

— Bonjour, bonjour, monsieur Gustave. Je vous attendais depuis quelques jours déjà, et suis vraiment heureux de vous revoir. Nous aurons sans doute à régler ensemble quelques affaires d'importance; je vous suis reconnaissant de ce que vous voulez bien m'accorder votre confiance. Et à propos, qu'advient-il de la succession? Y a-t-il un testament?

Gustave parut attristé par un souvenir. Tandis qu'il portait la main à la poche et tirait d'un portefeuille quelques papiers, ses traits exprimaient une douleur sincère. Le notaire s'en aperçut et ajouta :

— Je suis peiné, Monsieur, de la perte que vous avez faite. Votre excellent oncle était mon ami, et je déplore sa mort plus que qui que ce soit. Dieu l'a retiré du monde lorsqu'il était loin de son pays; c'est un grand malheur, mais tel est le sort de l'homme. Il faut se consoler par la pensée que nous sommes tous mortels. Mais votre oncle avait pour vous une affection particulière, Monsieur; il ne vous a sans doute pas oublié dans ses dernières dispositions?

— Veuillez voir par vous-même combien il m'aimait, répondit le jeune homme en posant sur la table une liasse de papiers.

Le notaire se mit à les parcourir. Assurément ce qu'il

y vit dut le surprendre, car son visage trahit une joyeuse stupéfaction. Pendant ce temps, Gustave, les yeux baissés, se trouvait dans une agitation qui témoignait d'une vive impatience.

Au bout d'un instant, le notaire se leva, et d'une voix respectueuse :

— Permettez-moi, dit-il, de vous féliciter, monsieur Denecker; ces pièces sont régulières et inattaquables légalement. Légataire universel ! Mais savez-vous bien tout, Monsieur ? Vous êtes plus que millionnaire !

— Nous parlerons de cela une autre fois, dit Gustave en l'interrompant. Si je me suis rendu chez vous immédiatement, c'est parce que j'ai à demander un service à votre obligeance.

— Parlez, Monsieur !

— Vous êtes le notaire de monsieur de Vlierbecke ?

— Pour vous servir.

— J'ai appris par feu mon oncle que monsieur de Vlierbecke est tombé dans l'indigence. J'ai des raisons pour désirer que son malheur ne se prolonge pas.

— Monsieur, dit le notaire, je suppose qu'il s'agit d'un bienfait... Il ne pourrait, en effet, être mieux placé; je sais comment monsieur de Vlierbecke a été poussé à sa ruine et ce qu'il a souffert. C'est une victime de sa générosité et de sa probité. Peut-être même a-t-il porté ces vertus jusqu'à l'imprudence et à la folie; mais il n'en est pas moins certain qu'il méritait un meilleur sort.

— Eh bien, monsieur le notaire, je voudrais que vous eussiez la bonté de me dire avec les moindres détails ce qu'il faudrait faire pour secourir monsieur de Vlierbecke

sans blesser sa dignité. Je connais l'état de ses affaires : mon oncle m'en a dit assez sur ce point. Il y a, entre autres dettes, une obligation de quatre mille francs au profit des héritiers de Hoogebaen. Je désire posséder sur-le-champ cette obligation, dussé-je la payer dix fois ce qu'elle vaut.

Le notaire regarda le jeune Denecker avec un étonnement visible et sans répondre.

Gustave demanda avec anxiété :

— Pourquoi cette question vous déconcerte-t-elle? Vous me faites trembler !

— Je ne comprends pas votre émotion, dit le notaire, mais j'ai lieu de croire que la nouvelle que j'ai à vous apprendre vous affligera profondément. J'ose à peine parler. Si mes prévisions sont fondées, je vous plains à bon droit, Monsieur.

— Que dites-vous, mon Dieu! s'écria Gustave avec effroi. Expliquez-vous : la mort a-t-elle visité le Grinselhof? Hélas! la seule espérance de ma vie est-elle anéantie?

— Non, non! dit le notaire avec précipitation. Ne tremblez pas ainsi; ils vivent tous deux; mais un grand malheur les a frappés...

— Eh bien!... eh bien!... dit le jeune homme en proie à une fiévreuse angoisse.

— Soyez calme, reprit le notaire. Asseyez-vous et écoutez, Monsieur; cela n'est pas aussi terrible que vous le pensez, puisque votre fortune vous permet, en tout cas, d'adoucir leur misère.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Gustave avec joie; mais

je vous en conjure, monsieur le notaire, hâtez-vous, rassurez-moi ; votre lenteur me met à la torture.

— Sachez donc que la lettre de change en question est échue pendant votre absence. Monsieur de Vlierbecke a, durant plusieurs mois, fait d'inutiles efforts dans le but de trouver l'argent nécessaire pour y faire honneur. D'un autre côté, ses propriétés étaient grevées de rentes au service desquelles elles ne pouvaient suffire. Pour échapper à la honte d'une aliénation forcée, monsieur de Vlierbecke a fait exposer en vente publique tous ses biens et jusqu'à son mobilier. Le produit atteignit à peu près le montant des dettes; chacun a été satisfait, grâce à la noble et loyale conduite de monsieur de Vlierbecke, qui s'est plongé dans la plus extrême misère pour faire honneur à son nom.

— Ainsi, monsieur de Vlierbecke habite le château de sa famille à titre de locataire ?

— Pas du tout, il l'a quitté.

— Et quelle résidence a-t-il choisie ? Je veux le voir et lui parler aujourd'hui même.

— Je ne le sais pas.

— Comment, vous ne le savez pas?

— Personne ne le sait : ils ont quitté la province sans informer qui que ce soit de leurs projets.

— Ciel ! que dites-vous? s'écria Gustave dans une profonde consternation. Je serais forcé de vivre plus longtemps encore loin d'eux? Ne pas savoir ce qu'ils sont devenus ! Ah ! je tremble ; une affreuse anxiété m'oppresse. Ainsi, vous ne pouvez m'indiquer leur demeure ? Personne, personne ne sait où ils sont?

— Personne, répliqua le notaire. Le soir même de la vente, monsieur de Vlierbecke a quitté le Grinselhof à pied, et a suivi dans la bruyère un chemin inconnu. J'ai fait depuis quelques démarches pour découvrir son domicile, mais toujours sans le moindre résultat.

A cette triste nouvelle, le jeune homme fut pris d'un tremblement nerveux et pâlit visiblement; désespéré, il porta convulsivement les mains à son front comme s'il eût voulu cacher deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux. Ce que le notaire lui avait dit auparavant sur le malheur du père de Lénora, quoique affectant douloureusement son cœur, l'avait moins frappé, parce qu'il connaissait déjà sa misère ; mais la certitude de ne pouvoir immédiatement revoir sa bien-aimée et l'arracher à sa triste position, accablait son cœur d'un morne chagrin, tandis que le doute même sur son sort le faisait trembler dans la crainte de malheurs plus grands.

Le notaire, l'œil fixé sur le jeune homme, haussait les épaules de temps en temps, et son visage avait pris une expression de pitié. Enfin, il dit d'un ton consolant :

— Vous êtes jeune, Monsieur, et, selon l'habitude de votre âge, vous exagérez joie et douleur. Votre désespoir n'est pas fondé; il est facile, au temps où nous vivons, de découvrir les gens que l'on veut bien rechercher. Avec un peu d'argent et de l'activité on est à peu près sûr d'avoir, en peu de jours, des renseignements sur le domicile de monsieur de Vlierbecke, quand même il habiterait un pays étranger. Si vous voulez me charger des recherches, je n'épargnerai ni temps ni peine pour

Digitized by Google

vous donner dans un bref délai des nouvelles satisfaisantes.

Gustave arrêta sur le notaire un œil plein d'espoir, lui serra la main, et lui dit avec un sourire où se reflétait sa reconnaissance :

— Rendez-moi cet inestimable service, monsieur le notaire ; n'épargnez pas l'argent ; remuez ciel et terre, s'il le faut ; mais, au nom de Dieu, faites que je sache, et que je sache bientôt où se sont retirés monsieur de Vlierbecke et sa fille. Il m'est impossible de vous dire quelles souffrances déchirent mon cœur et combien est ardent le désir que j'ai de les retrouver. Soyez sûr que la première bonne nouvelle que vous me donnerez me sera plus douce que si vous me rendiez la vie.

— Ne craignez rien, Monsieur ; pour vous être utile mes clercs écriront toute la nuit des lettres à ce sujet. Demain je me rendrai de bonne heure à Bruxelles, et j'y réclamerai le secours de l'administration de la sûreté publique. Du moment où vous me permettez de n'épargner aucuns frais, cela ira de soi-même.

— Moi, de mon côté, je mettrai à contribution les nombreux correspondants de notre maison de commerce, et ferai d'incessants efforts pour les découvrir, dussé-je moi-même entreprendre pour cela de longs voyages.

— Reprenez donc courage, monsieur Denecker, dit le notaire ; je ne doute pas qu'en peu de temps nous n'atteignions notre but. Maintenant que vous êtes assuré de mes bons offices, il me serait agréable que vous me permissiez de causer un instant avec vous tranquillement

et sérieusement. Je n'ai pas le droit de vous demander quels sont vos projets, et moins encore le droit de supposer que ces projets puissent être autres que respectables de tout point. Votre dessein est donc d'épouser mademoiselle Lénora ?

— C'est mon dessein immuable ! répondit le jeune homme.

— Immuable ? reprit le notaire, soit ! Mais la confiance que m'a toujours témoignée votre vénérable oncle et mon titre de notaire m'imposent le devoir de vous mettre sous les yeux, avec sang-froid, ce que vous allez faire. Vous êtes millionnaire, vous portez un nom qui, dans le commerce, représente à lui seul un important capital. Monsieur de Vlierbecke ne possède rien ; sa ruine est connue de tous, et le monde, injuste ou non, condamne le gentilhomme ruiné à l'ignominie et au mépris. Avec votre fortune, votre jeunesse, votre extérieur, vous pouvez obtenir la main d'une opulente héritière et doubler vos revenus.

Gustave avait écouté les premiers mots de cette tirade avec une impatience pénible ; mais bientôt il avait détourné les yeux pour songer à d'autres choses. Il se retourna tout à coup vers le notaire, interrompit son discours et répondit d'un ton bref :

— C'est bien, vous faites votre devoir ; je vous remercie ; mais assez là-dessus. Dites-moi, à qui appartient le Grinselhof aujourd'hui ?

Le notaire parut plus ou moins déconcerté de l'interruption et du peu d'effet de ses conseils ; cependant, il dissimula son dépit dans un malin sourire, et répondit :

— Je vois que monsieur a pris une ferme résolution ; qu'il fasse donc selon sa volonté. Le Grinselhof a été acheté par les créanciers hypothécaires, attendu qu'il est resté avec ses dépendances manifestement au-dessous de sa valeur.

— Qui l'habite ?

— Il est resté inhabité. On ne va pas à la campagne en hiver.

— Ainsi, on pourrait le racheter aux propriétaires ?

— Sans doute ; je suis même chargé de l'offrir de la main à la main pour le montant des hypothèques...

— Le Grinselhof m'appartient ! s'écria Gustave. Veuillez, monsieur le notaire, en donner immédiatement avis aux propriétaires.

— C'est bien, Monsieur ; considérez dès maintenant le Grinselhof comme votre propriété. Si vous avez le désir de le visiter, vous trouverez les clefs chez le fermier.

Gustave prit son chapeau, et se disposant à quitter le notaire, il lui serra la main avec une véritable cordialité :

— Je suis las et ai besoin de repos ; mon âme a été trop fortement secouée par la triste nouvelle que vous m'avez apprise. Dieu vous aide, monsieur le notaire, et commencez sans retard à remplir votre promesse ; ma reconnaissance dépassera tout ce que vous pouvez imaginer. Adieu, à demain !

Gustave s'éloigna la tristesse dans le cœur et gémissant du coup imprévu qui venait de l'atteindre si douloureusement.

X.

Depuis longtemps déjà le doux printemps a dépouillé la terre des voiles funèbres de l'hiver et rendu à toute la création une vie nouvelle et de nouvelles forces. Le Grinselhof aussi a repris toute la magnificence de sa sauvage et libre nature; les chênes majestueux déploient leur vaste dôme de verdure, les rosiers des Alpes sont en pleine floraison, le syringa charge l'air de senteurs parfumées, les oiseaux chantent joyeusement leurs amours, les hannetons volent en bourdonnant, le soleil rajeuni inonde de ses chauds rayons les teintes délicates de la végétation renaissante...

Rien ne semble changé au Grinselhof : ses chemins sont toujours déserts, et morne est le silence qui règne sous ses ombrages; pourtant, autour de l'habitation même, il y a plus de mouvement et de vie qu'autrefois. Deux domestiques y sont occupés à laver une magnifique voiture et à en enlever la poussière et la boue; on entend dans l'écurie hennir et piétiner des chevaux. Une jeune servante, debout sur le seuil, rit et jase avec les domestiques.

Tout à coup, le timbre clair et argentin d'une sonnette retentit dans l'intérieur de la maison; la jeune fille rentre précipitamment en disant d'une voix effrayée :

— Ah! mon Dieu, monsieur qui demande son déjeuner : il n'est pas prêt!

Cependant, un instant après, elle monte l'escalier portant le déjeuner sur un plat magnifique; elle entre dans

un salon du premier étage, et dépose silencieusement le plat sur une table devant un jeune homme qui semble absorbé dans ses pensées. La servante quitte la place, toujours sans mot dire.

Le jeune homme sort de sa rêverie, et se met à déjeuner d'un air distrait; il paraît ne pas savoir ce qu'il fait.

Le mobilier qui garnit la salle offre des contrastes singuliers : tandis que certains objets, remarquables par leur richesse et l'élégance de leurs formes, se font reconnaître pour des produits du dernier goût, à côté se trouvent des siéges, des bahuts, des armoires, dont la sombre couleur brune et les sculptures roides et tourmentées accusent une haute antiquité; il en est même dans le nombre qui ont visiblement défié les atteintes du temps pendant trois ou quatre siècles. Aux murailles sont suspendus de nombreux tableaux enfumés dont les cadres poudreux et souillés ont perdu tout éclat. Ce sont des portraits de guerriers, d'hommes d'État, d'abbés et de prélats.

Ces portraits portent les armoiries de la maison de Vlierbecke; plusieurs autres objets sont marqués du même signe distinctif.

On sait cependant que jadis eut lieu au Grinselhof une vente publique qui dispersa entre les mains d'une foule de gens tout ce qui appartenait à monsieur de Vlierbecke. Comment se fait-il que ces portraits soient revenus à cette place qu'ils semblaient avoir abandonnée pour jamais?

Le jeune homme se lève de table toujours distrait; il parcourt la salle à pas lents, s'arrête, contemple les portraits d'un regard attristé, reprend sa marche, couvre ses yeux de la main comme pour creuser plus avant sa

Digitized by Google

pensée, et s'approche d'une cassette antique posée sur une encoignure. Il l'ouvre avec une apparente indifférence et en tire quelques modestes bijoux, une paire de boucles d'oreilles et un collier de corail rouge. Il considère longtemps ces objets avec un sourire doux, mais triste; un long soupir s'échappe de sa poitrine, ses yeux se lèvent vers le ciel comme pour y porter une plainte, et sa main renferme soigneusement les bijoux dans la cassette.

Il quitte la salle, descend l'escalier et gagne la cour. Domestiques et servantes saluent sur son passage; il leur répond par une muette inclination de tête, et disparaît dans le plus sombre sentier du jardin.

Il s'arrête au pied d'un châtaignier sauvage et croise les bras sur sa poitrine; ses lèvres balbutient des paroles incompréhensibles; mais peu à peu sa voix devient distincte .

— C'est ici, se dit-il, que, pour la première fois, l'aveu solennel est tombé de sa bouche virginale. Une pudique rougeur colorait son front; confuse, elle baissait les yeux et sa douce voix murmurait les ravissantes paroles de l'amour... Et moi, ému, troublé, le cœur inondé d'une indicible félicité, j'étais à côté d'elle, tremblant comme si l'immensité de mon bonheur m'eût fait peur! O toi dont le feuillage a si souvent recueilli les sons de sa douce voix, toi témoin des pures aspirations de nos cœurs, le printemps a rendu à ton front une jeune et verdoyante couronne; mais à tes pieds joies et bonheurs ne sont pas revenus. Les tristes gémissements d'un cœur souffrant montent seuls vers toi; tout est morne et triste aux alen-

tours; celle dont la présence enchantait ta solitude est loin d'ici! Nous l'avons perdu cet ange dont une seule parole faisait de ces lieux un paradis, et qui répandait autour d'elle la joie et la consolation, comme le soleil répand la lumière et la vie. Hélas! elle nous a quittés, la douce enfant! Rien, plus rien que le souvenir!

Après un instant de silence, il s'avança lentement dans un autre sentier, et s'enfonça plus avant dans les massifs de verdure; de temps en temps, il s'arrêtait devant les objets qui lui étaient chers à titre de témoins des émotions qui jadis avaient remué son cœur et qui lui parlaient de celle dont il déplorait si amèrement la perte. Au bord de l'étang, il contempla d'un œil troublé le rapide essaim des dorades, et plus loin, le long de la grande allée, son regard se fixa avec une sorte d'amour sur les œillets qu'elle avait élevés et soignés avec une si tendre sollicitude.

Il poursuivit sa rêverie et continua de se plaindre à tout ce qui l'avait connue, à tout ce qu'elle-même avait aimé, jusqu'au moment où, épuisé par cette surexcitation morale, il s'affaissa sur un siége à l'ombre du catalpa.

Depuis longtemps il était là tout entier à sa douleur lorsque la fermière vint à lui un livre à la main, et lui dit d'une voix joyeuse :

— Monsieur, voici un livre dans lequel mademoiselle Lénora avait l'habitude de lire; mon homme a reconnu hier, au marché, le paysan qui l'avait acheté le jour de la vente; il a accompagné le paysan jusque chez lui pour rapporter ce livre. Cela doit être bien beau, et, s'il ne venait pas de notre demoiselle, il ne sortirait de mes

mains ni pour or ni pour argent; mon homme dit qu'il s'appelle *Lucifer!*

Pendant que la fermière parlait ainsi, le jeune homme avait pris le livre avec une joie profonde; il le feuilletait sans paraître faire attention à ce que disait la brave femme. Enfin, il leva les yeux sur celle-ci, et lui dit avec un affectueux sourire :

— Je vous remercie de votre amicale attention, excellente mère Beth; vous ne pouvez savoir combien je suis heureux chaque fois que je retrouve une chose qui a appartenu à votre maîtresse. Soyez sûre que je n'oublierai pas vos bons services.

Après avoir adressé ce remerciement à la fermière, il reprit le livre et parut lire attentivement. Néanmoins, la bonne femme ne s'éloigna pas, et l'interrompit bientôt d'un ton attristé :

— Monsieur, me permettez-vous de vous demander s'il n'est pas encore arrivé de nouvelles de notre demoiselle ?

Le jeune homme secoua négativement la tête, et répondit :

— Pas la moindre nouvelle, hélas! mère Beth! Toutes les recherches sont inutiles.

— C'est pourtant bien malheureux, Monsieur. Dieu sait maintenant où elle est et ce qu'elle souffre! Elle m'a dit, lors du départ, qu'elle travaillerait pour son père; mais pour gagner de ses mains de quoi vivre il faut avoir travaillé depuis ses jeunes années... Ah! quand j'y pense, mon cœur s'en va.... Notre bonne demoiselle en est peut-être réduite à servir les gens, et,

comme une pauvre esclave, se tue pour avoir un mauvais morceau de pain... J'ai servi aussi, moi, Monsieur; et je sais ce que c'est que travailler du matin jusqu'au soir pour les autres. Et elle est si belle, si savante, si bonne, si bienfaisante ! C'est terrible ; je ne puis m'empêcher de pleurer quand je songe à sa misérable vie...

Se sentant en effet prête à pleurer, elle essuya deux larmes qui débordaient.

Le jeune homme, ému par le ton sympathique de sa voix, demeurait immobile, les yeux fixés sur la table. La femme reprit d'une voix saccadée :

— Et dire qu'elle pourrait maintenant être si heureuse, qu'elle pourrait redevenir maîtresse du Grinselhof où elle est venue au monde et où elle a grandi, que maintenant monsieur de Vlierbecke pourrait passer ici ses vieux jours sans chagrin et sans inquiétude, tandis qu'ils errent par le monde, ils sont pauvres, malades peut-être, et abandonnés de tout le monde ! Ah ! Monsieur, c'est bien triste de savoir ses bienfaiteurs si malheureux, et de ne rien pouvoir faire pour les secourir que prier le bon Dieu et espérer dans sa miséricorde.

La naïve femme avait sans intention remué dans le cœur de son nouveau maître les cordes les plus sensibles, et l'avait profondément ému ; elle s'aperçut enfin que des larmes silencieuses s'échappaient de ses yeux, et que ses doigts se crispaient convulsivement. Elle reprit avec une certaine anxiété :

— Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir fait tant de chagrin ; mon cœur en est trop plein : cela déborde, et je parle presque sans le savoir. Si j'ai mal fait, vous

Digitized by Google

êtes si bon que vous ne vous fâcherez pas de ce que j'aime tant notre demoiselle et que je pleure de la savoir malheureuse. Monsieur n'a-t-il rien à m'ordonner?

Elle voulut partir; mais le jeune homme leva la tête, et, comprimant ses larmes, dit d'une voix profondément altérée :

— Moi, fâché contre vous, mère Beth, et fâché parce que vous montrez votre affection pour la pauvre Lénora? Oh! non, mon cœur vous bénit au contraire! Elles me font du bien, ces larmes que vous arrachez de mes yeux; car je souffre affreusement, ma chère femme, et je suis bien malheureux. La vie me pèse, et si Dieu, dans sa miséricorde, voulait m'ôter de la terre, je mourrais avec joie. Tout espoir de la revoir en ce monde disparaît... peut-être m'attend-elle là-haut dans le ciel!

— Ah! Monsieur, Monsieur, que dites-vous là? s'écria la fermière avec terreur. Non, cela ne peut pas être!

— Vous gémissez, bonne femme, et vous pleurez sur elle, poursuivit le jeune homme sans avoir égard à l'interruption; mais ne comprenez-vous pas que mon âme à moi doit être consumée de regrets et de douleur? Ne comprenez-vous pas qu'il ne se passe pas un instant dans ma vie où une nouvelle peine ne vienne déchirer mon cœur? Hélas! avoir, pendant des mois entiers, imploré de Dieu comme une grâce suprême le bonheur de la revoir; avoir surmonté tous les obstacles, pouvoir la nommer ma fiancée, pouvoir la rendre heureuse, devenir fou de joie et d'impatience, voler comme l'éclair vers le pays... et pour toute récompense, pour toute consolation, ren-

contrer le plus affreux isolement. Savoir qu'elle est pauvre et languit peut-être abreuvée d'humiliations, épuisée par le besoin; savoir que ma noble et bien-aimée Lénora gémit sous le poids d'une épouvantable infortune, et ne rien pouvoir faire pour la sauver; être condamné à compter, dans un impuissant désespoir, ses jours d'affliction, et même n'être pas sûr que la douleur ne l'a pas encore tuée !...

Un profond silence suivit ces tristes plaintes; la fermière avait courbé la tête et était profondément émue; cependant, après quelques instants, elle essaya de le consoler :

— Ah ! Monsieur, je comprends trop combien vous souffrez; mais aussi, pourquoi désespérer ? Qui sait s'il n'arrivera pas tout d'un coup des nouvelles de notre demoiselle ? Dieu est bon; il entendra nos prières... Et la joie de son retour nous fera oublier tous nos chagrins !...

— Puisse votre prophétie se réaliser, ma bonne femme ! Mais il y a déjà sept mois qu'ils sont partis; depuis trois mois cent personnes ont reçu mission de s'informer d'eux; dans toutes les villes on a fait mille recherches pour les découvrir, et l'on n'a rien obtenu, pas un seul renseignement, pas le moindre signe qu'ils soient encore de ce monde ! Ma raison me dit aussi qu'il ne faut pas désespérer; mais mon cœur saignant et déchiré exalte encore mon malheur, et me crie que je l'ai perdue... perdue pour toujours !

Il se disposait à quitter le catalpa et voulait s'éloigner de la fermière, quand il leva tout à coup les yeux avec

Digitized by Google

surprise, en montrant du doigt la route qui aboutissait au château.

— Écoutez ! n'entendez-vous rien ? s'écria-t-il.

— C'est un cheval au galop, répondit la fermière sans comprendre pourquoi ce bruit faisait sur son maître une si forte impression.

— Pauvre fou ! dit le jeune homme en soupirant et avec un triste sourire, que me fait, en effet, un cheval qui passe au galop ?

— Voyez, voyez, il entre dans l'avenue ! s'écria la fermière avec une émotion croissante. Mon Dieu ! c'est un messager qui apporte des nouvelles, bien sûr ! Puissent-elles être bonnes !

En effet, le cavalier franchit la porte au grand galop, et arrêta sa monture dès qu'il vit le jeune homme et la fermière se précipiter vers lui. Il mit pied à terre, tira une lettre de sa poche, et la tendit au maître du Grinselhof en disant :

— Monsieur Denecker, je viens de la part de monsieur le notaire qui m'a chargé de vous apporter cette lettre sans reprendre haleine.

Après ces mots, il emmena vers l'écurie son cheval fumant de sueur.

Monsieur Denecker brisa d'une main tremblante le cachet de la lettre, tandis que la fermière, souriante d'espoir et les yeux grands ouverts, suivait tous les mouvements de son maître.

A la lecture des premières lignes, monsieur Denecker pâlit horriblement ; à mesure qu'il poursuivait, il se mit à trembler de tous ses membres, jusqu'à ce qu'enfin un

rire égaré contracta ses traits, et que, levant les mains au ciel, il s'écria :

— Merci, mon Dieu ! elle m'est rendue !

— Monsieur, Monsieur, s'écria la fermière, est-ce une bonne nouvelle ?

— Oui... oui... réjouissez-vous tous ! Lénorà vit; je sais où elle est ! Je vais la chercher, répondit monsieur Denecker à demi fou de bonheur, courant vers la maison, appelant tous ses domestiques par leur nom, et leur disant précipitamment :

— Allons, la voiture de voyage, les chevaux anglais ! Ma malle ! mon manteau ! Vite... volez !

Et, se mettant lui-même à l'œuvre, il apporta dans la voiture qu'on avait tirée de la remise plusieurs objets nécessaires au voyage. Les chevaux furent attelés, et bien qu'ils creusassent la terre du pied comme des lions impatients, et fussent tellement ardents qu'on eût dit qu'ils allaient broyer le mors, on leur sangla impitoyablement les reins d'un vigoureux coup de fouet.

La voiture, comme emportée par le vent, traversa la porte avec la rapidité d'une flèche, et souleva bientôt jusqu'au ciel la poussière de la route d'Anvers.

XI

Nous aussi, voyageons en esprit, et transportons-nous en France, à Nancy, à la recherche de monsieur de Vlierbecke et de sa fille. Parcourons nombre de petites rues étroites du quartier dit la Vieille-Ville, et arrêtons-nous enfin devant une petite boutique de cordonnier. C'est

Digitized by Google

ici. Traversez la boutique, montez l'escalier... plus haut encore... ouvrez cette petite porte.

Tout ici annonce l'indigence, bien qu'il règne partout une netteté et une propreté exquises. Les rideaux du petit lit sont d'une blancheur de neige ; le poêle de fonte est soigneusement poli par la mine de plomb ; le sol est saupoudré de sable à la mode flamande...

Devant la fenêtre ouverte, des marguerites et des violettes fleurissent au soleil... A côté est suspendue une cage où est renfermé un pinson.

Quel calme règne dans cette petite chambre ! Pas un souffle n'en trouble la paisible solitude.

Cependant, près de la fenêtre est assise une jeune fille ; mais elle est tellement occupée d'un travail de lingerie qu'on ne remarque en elle d'autre mouvement que le rapide va-et-vient de sa main droite conduisant l'aiguille.

Le costume de la jeune ouvrière est des plus humbles ; mais il est ajusté avec tant de goût, et tout en elle est si pur et si gracieux, qu'une atmosphère de fraîcheur et de joie semble l'envelopper comme une auréole.

Pauvre Lénora, c'est donc là le sort qui t'était réservé ! Cacher ta noble origine sous l'humble toit d'un artisan, chercher loin du lieu de ta naissance un refuge contre l'insulte et le mépris, travailler sans relâche, lutter contre le besoin et les privations, s'affaisser sous le poids du chagrin et de la honte, le cœur déchiré par les inguérissables blessures de l'humiliation et du désespoir !

Ah ! sans doute la misère a donné à ton charmant

visage ses tons jaunes et blafards; la tristesse a brisé ton âme et ôté à ton regard son doux et rayonnant éclat. Fleur mourante, rongée par un mal caché!

..... Oh non! Dieu merci, il n'en est pas ainsi! Le sang héroïque qui coule dans tes veines t'a rendue forte contre le destin. Ton angélique beauté est plus saisissante encore qu'autrefois. Si ta vie, renfermée dans un étroit espace, a fait perdre à ton teint ses bruns reflets, la douce expression de ton visage n'en est que plus touchante; ton beau front n'en est que plus pur et plus éclatant, les teintes rosées de tes joues n'en sont que plus fraîches. Ton œil noir rayonne encore, plein de feu et de vie, sous ses longs cils; ta bouche fine et charmante a gardé toutes les séductions de son doux et virginal sourire.

Peut-être ton cœur renferme-t-il un trésor de courage et d'espérance; peut-être une image chérie flotte-t-elle encore sous ton regard. N'est-ce pas à la source du souvenir que tu puises la force de lutter victorieusement contre l'adversité?

Voyez! un songe s'empare de la jeune fille. Sa main s'arrête; elle ne travaille plus. La tête inclinée sur son ouvrage, elle semble regarder fixement le sol; son âme, emportée vers d'autres contrées, s'abandonne au courant d'une douce et aimante rêverie.

Elle dépose la toile sur la chaise, et se lève lentement. Penchée vers la fenêtre, elle contemple un instant ses humbles fleurs, cueille une marguerite et l'effeuille avec distraction; puis son regard plonge dans l'espace et va s'arrêter sur un châtaignier dont la cime séculaire s'élève au milieu des toits.

La vue de ce feuillage trop connu impressionne vivement son cœur; un incompréhensible sourire apparaît sur ses lèvres; ses yeux se remplissent de larmes; en proie à une ardente surexcitation morale, elle aspire à pleine poitrine l'air frais du printemps et les chaudes effluves du soleil. L'expression de sa physionomie change souvent; on dirait que son imagination la transporte au milieu d'être aimés, et qu'elle leur parle de joie et de bonheur. Ses lèvres balbutient un nom inintelligible qu'accompagne chaque fois un sourire languissant. Peut-être murmure-t-elle le nom de son bien-aimé absent!

Bientôt son regard s'attache avec compassion sur le pinson qui sautille avec inquiétude autour de la cage et s'efforce de briser à coups de bec le treillage de sa prison.

— Pourquoi cherches-tu à nous quitter, cher petit oiseau? dit-elle d'une voix douce. Pourquoi veux-tu partir, toi, notre fidèle compagnon dans nos tristesses? Réjouis-toi donc! mon père est guéri! La vie va redevenir pour nous chère et heureuse... Qu'est-ce donc qui te fait voler tout haletant dans ta cage? Oh! c'est dur, n'est-ce pas, cher petit, d'être captif quand on sait qu'au dehors règnent joie et liberté? quand on est né au milieu des champs et des bois? quand on sait que là seulement, sous le beau soleil de Dieu, on mène une vie indépendante et douce? Ah! pauvre oiseau, comme toi je suis une enfant de la nature; moi aussi j'ai été arrachée du lieu de ma naissance, moi aussi je pleure la majestueuse solitude où s'est écoulée mon enfance et les calmes ombrages qui abritaient mon berceau. Mais un

ami t'a-t-il été, comme à moi, ravi pour toujours? L'image de celui que tu as jadis aimé vient-elle se mêler à ta tristesse? Pleures-tu aussi autre chose que l'espace et la liberté? Mais que te demandé-je là? Le temps d'aimer est revenu, n'est-ce pas? Aimer est aussi pour toi le plus doux bonheur de la vie! Je t'ai acheté dans des temps meilleurs; tu as été si longtemps mon seul compagnon, mon ami...

En prononçant ces mots, la jeune fille porta la main à la cage et poursuivit :

— Mais je devine tes douleurs; je ne veux pas être plus longtemps pour toi ce qu'est pour moi l'inexorable sort. Tiens, prends ton vol! Que Dieu te protége! Va et savoure pleinement les deux plus grands bonheurs de toute créature vivante : la liberté et l'amour!... Ah! quel cri de joie, et comme tu ouvres tes ailes toutes grandes! Adieu! adieu!...

Lénora suivit de l'œil l'oiseau qui montait vers le ciel en fendant l'air avec la rapidité d'une flèche. Puis elle revint s'asseoir avec un sourire de douce satisfaction, reprit son ouvrage, et se remit à travailler avec le même zèle qu'auparavant.

Un quart d'heure s'était écoulé. Lénora leva tout à coup la tête, prêta l'oreille, et s'écria d'une voix joyeuse :

— Ah! voici mon père! Puisse-t-il avoir été heureux!

Elle quitta sa chaise, et alla vers la porte.

Monsieur de Vlierbecke entra dans la chambre un rouleau de papier à la main, et gagna à pas lents un siége sur lequel il s'affaissa épuisé et haletant.

Il était devenu très-maigre; ses yeux s'étaient en

quelque sorte enfoncés dans l'orbite, son regard était morne et languissant, ses joues pâles, toute sa physionomie altérée et abattue. On s'apercevait qu'une grave maladie avait affaibli en même temps chez lui les forces du corps et celles de l'âme.

Il était très-pauvrement vêtu. On voyait bien pourtant qu'il avait longtemps lutté pour cacher les traces de la misère; on n'eût pu découvrir sur ses habits ni une tache, ni un grain de poussière; mais l'étoffe en était usée jusqu'à la trame; çà et là se trahissaient des raccommodages mal dissimulés; en outre, ses vêtements étaient trop amples et trop larges pour son corps amaigri. Peut-être l'infortune et la maladie avaient-elles énervé l'âme forte et virile du gentilhomme, peut-être son courage était-il abattu et son cœur brisé!

Lénora le contempla un instant avec une profonde affliction.

— Mon Dieu, mon père, êtes-vous redevenu malade?

— Non, Lénora, répondit-il; mais j'ai tant de malheur!

La jeune fille l'embrassa tendrement, et en serrant sa main d'une étreinte caressante :

— Père, père, reprit-elle, il y a huit jours à peine vous étiez encore au lit, faible et souffrant. Nous avons demandé au ciel votre rétablissement comme le plus grand bonheur qui pût nous être accordé sur la terre. Dieu a exaucé nos prières : vous êtes guéri... et voilà que vous vous désolez de nouveau dès la première contrariété. Vos démarches n'ont pas réussi aujourd'hui, n'est-il pas vrai? Je le vois sur votre visage attristé. Eh bien! qu'est-ce que

cela fait? En quoi cela nous empêche-t-il d'être heureux? Allons, allons, sachons comme autrefois lutter contre le destin; soyons forts, et regardons la misère en face et la tête levée : le courage est aussi une richesse. Ainsi, père, oubliez votre chagrin; regardez-moi, suis-je triste? Est-ce que je me laisse abattre par des pensées de désespoir? Oui, j'ai pleuré, j'ai gémi, j'ai souffert parce que vous étiez miné par la maladie... Mais maintenant, vous êtes guéri; maintenant vienne ce qui voudra, votre Lénora remerciera toujours Dieu de sa bonté!...

Le père, souriant doucement à la courageuse exaltation de sa fille, répondit avec un soupir :

— Pauvre Lénora! tu cherches à te rendre forte pour me raffermir et me consoler. Que le ciel te récompense de tant d'amour! Je sais où tu puises tout ton courage; et cependant, cher ange que Dieu m'a donné, ta parole et ton sourire ont une telle puissance sur moi, qu'on dirait qu'une part de ton âme passe avec eux dans mon âme. Je suis revenu le cœur brisé, la tête perdue, affaissé par le désespoir; ton regard a suffi pour me consoler...

— Allons, père, dit la jeune fille en l'interrompant et en multipliant ses caresses, racontez-moi vos aventures; je vous dirai ensuite quelque chose qui vous réjouira.

— Hélas! mon enfant, je me suis rendu au pensionnat de monsieur Roncevaux pour reprendre mes leçons d'anglais. Pendant ma maladie, un Anglais en a été chargé; nous avons donc perdu notre meilleur morceau de pain.

— Et la leçon d'allemand de mademoiselle Pauline?

— Mademoiselle Pauline est partie pour Strasbourg;

elle ne reviendra plus. Tu le vois bien, Lénora, nous perdons tout à la fois. N'avais-je pas de bonnes raisons de m'affliger ! Toi-même parais frappée par cette malheureuse nouvelle ; tu pâlis, il me semble.

La jeune fille, en effet, baissait les yeux et paraissait surprise et consternée ; mais l'appel de son père lui rendit la conscience d'elle-même, et elle répondit en faisant un effort pour paraître joyeuse :

— Je songeais à la peine que ces congés ont dû vous faire, mon père, et vraiment j'en étais profondément affligée ; et cependant je trouve encore des motifs d'être joyeuse. Oui, père, car moi, au moins, j'ai de bonnes nouvelles !...

— En vérité ? Tu m'étonnes !

La jeune fille montra du doigt sa chaise.

— Voyez-vous cette toile ? Je dois en faire une douzaine de chemises, de chemises fines ! Et quand cela sera fini on m'en rendra autant ! On me donne un beau salaire... et je sais quelque chose qui vaut mieux encore ; mais ce n'est qu'une espérance...

Lénora avait prononcé ces paroles avec une joie si vive et si réelle que le père en subit l'influence, et sourit lui-même de contentement.

— Eh bien, eh bien, demanda-t-il, qu'est-ce donc qui te rend si heureuse ?

Comme si la jeune fille se reprochait de perdre le temps, elle se rassit et se remit à coudre. Elle était visiblement enchantée d'avoir triomphé de la tristesse de son père. Elle répondit en plaisantant à demi :

— Ah ! vous ne le devineriez jamais ! Savez-vous,

mon père, qui m'a donné tout cet ouvrage? C'est la riche dame qui habite la maison à porte cochère du coin de la rue. Elle m'a fait appeler ce matin, et je suis allée chez elle pendant votre absence. Vous êtes surpris, n'est-ce pas, père?

— En effet, Lénora. Tu parles de madame de Royan pour laquelle on t'avait chargée de broder ces beaux cols? Comment te connaît-elle?

— Je ne le sais pas. Probablement la maîtresse qui m'a confié ce travail difficile lui aura dit qui l'avait fait. Elle doit même lui avoir parlé de votre maladie et de notre pauvreté; car madame de Royan en sait sur nous bien plus que vous ne pourriez le supposer.

— Ciel! elle ne sait cependant pas...

— Non, elle ne sait rien ni sur notre nom, ni sur notre pays...

— Continue, Lénora; tu piques ma curiosité. Je vois bien que tu veux me tourmenter.

— Eh bien, père, puisque vous êtes bien fatigué, je vais abréger. Madame de Royan m'a reçue avec beaucoup d'affabilité; elle m'a fait compliment sur mes belles broderies, puis elle m'a interrogée sur nos malheurs passés, et m'a consolée et encouragée. Et voici ce qu'elle m'a dit en me faisant donner la toile par sa femme de chambre : « Allez, mon enfant, travaillez avec courage et soyez toujours aussi sage : je serai votre protectrice. J'ai moi-même passablement de couture à faire faire; vous allez travailler pour moi seule pendant deux mois, peut-être; mais ce n'est pas assez : je vous recommanderai à mes nombreuses connaissances; et je veillerai à ce que vous

trouviez dans votre travail de quoi vous mettre, vous et votre père malade, au-dessus de tout besoin... » Et moi, les larmes aux yeux, j'ai saisi sa main et l'ai baisée. Cette noble et délicate façon d'agir qui me donnait non une aumône, mais du travail, m'avait profondément touchée. Madame de Royan lut ma reconnaissance dans mes yeux, et me dit avec plus de bienveillance encore, en me posant la main sur l'épaule : « Et maintenant, courage, Lénora; un temps viendra où vous devrez prendre des apprenties pour vous aider; et c'est ainsi qu'on arrive par degrés à devenir maîtresse d'atelier. » Oui, père, voilà ce qu'elle a dit; je sais ses paroles par cœur !

Elle s'élança vers son père, l'embrassa et ajouta avec effusion :

— Qu'en dites-vous maintenant, père? Ne sont-ce pas là de bonnes nouvelles? Qui sait? Des apprenties, un atelier, un magasin, une servante... Vous tenez les livres et faites l'achat des étoffes... Je suis dans l'atelier, derrière un comptoir, surveillant le travail des ouvrières. Oh! mon Dieu, c'est beau pourtant d'être heureux et de savoir qu'on doit tout au travail de ses mains... Alors, mon père, votre promesse serait bien remplie, alors vous pourriez passer vos vieux jours dans un doux bien-être !

Il y avait dans le sourire de monsieur de Vlierbecke une si éclatante sérénité, une si vive expression de bonheur se reflétait sur son visage amaigri, qu'on voyait qu'il s'était laissé fasciner par les paroles de sa fille au point d'oublier tout à fait leur situation présente. Lui-

même s'en aperçut bientôt et dit en secouant la tête :

— Lénora, Lénora, douce magicienne, comme tu me séduis facilement ! Comme un enfant j'ai été attaché à tes paroles et j'ai cru fermement au bonheur que tu nous promets. Quoi qu'il en soit, nous n'en avons pas moins à remercier Dieu... Mais parlons sérieusement. Le cordonnier m'a parlé de nouveau du loyer et m'a prié de le payer. Nous lui devons encore vingt francs, n'est-ce pas?

— Oui, vingt francs de loyer, et douze francs environ chez l'épicier. C'est tout. Dès que ces chemises seront faites, nous donnerons mon salaire comme à-compte au cordonnier, et il sera content. L'épicier consent encore à nous faire crédit. J'ai reçu deux francs et demi pour mon dernier ouvrage. Vous le voyez bien, père, nous sommes encore riches, et avant un mois nous n'aurons plus de dettes. Vous êtes guéri, vos forces reviendront bien vite... l'été arrive, tout nous sourit... Ah ! nous allons redevenir heureux !

Monsieur de Vlierbecke paraissait tout consolé; un nouveau courage brillait dans ses yeux noirs, et son regard s'était tout à fait rasséréné. Il s'approcha de la table et ouvrant le rouleau de papier :

— J'ai un peu de travail aussi, Lénora. Monsieur le professeur Delsaux m'a donné quelques morceaux de musique à copier pour ses élèves. Cela me rapportera bien quatre francs en une couple de jours. Maintenant demeure un peu tranquille, ma chère fille; mon esprit est encore si distrait qu'en parlant je ferais trop de fautes et gâterais peut-être le papier.

— Je puis chanter pourtant, n'est-ce pas, père?

— Oh oui! loin de me troubler, ton chant me réjouit au contraire sans détourner mon attention...

Le père se mit à écrire, tandis que Lénora, d'une voix douce et joyeuse, redisait toutes ses chansons et épanchait son cœur dans de ravissantes mélodies. Elle cousait en même temps d'une main diligente, et jetait de temps en temps un regard sur son père, épiant sur ses traits, pour la combattre au besoin, toute pensée triste qui aurait pu se glisser dans son esprit.

Tous deux étaient occupés ainsi depuis très-longtemps, lorsque Lénora entendit sonner l'heure à l'église paroissiale. Elle déposa son ouvrage, prit un panier derrière le poêle, et, le passant à son bras, se disposa à quitter la chambre. Le père, qui avait remarqué ces préparatifs, demanda d'une voix surprise :

— Quoi! déjà, Lénora?

— Onze heures et demie viennent de sonner, père.

Sans faire aucune autre observation, monsieur de Vlierbecke reporta les yeux sur ses feuilles de musique et continua d'écrire. La jeune fille descendit l'escalier d'un pas rapide et léger. Elle fut bientôt de retour rapportant son panier rempli de pommes de terre et un autre objet encore, enveloppé dans du papier, mais qu'à son entrée dans la chambre elle cacha sous son tablier.

Elle versa de l'eau dans un pot, plaça celui-ci auprès d'elle et commença à peler les pommes de terre en chantant. Très-habile à la besogne, les pelures fuyaient rapidement sous ses doigts, et elle eut bientôt fini.

Digitized by Google

Elle alluma le poêle, lava les pommes de terre et les mit sur le feu. Sur la buse, elle plaça un petit pot avec un peu de beurre et beaucoup de vinaigre.

Jusque-là, le père ne s'était pas détourné de son travail ; il voyait tous les jours préparer le dîner, et il était rare que quelque mets nouveau parût sur le feu. Mais cette fois, à peine les pommes de terre furent-elles cuites qu'un agréable fumet se répandit dans la chambre. Monsieur de Vlierbecke regarda sa fille avec surprise et dit d'un ton de reproche :

— De la viande ! un mercredi ! Lénora, mon enfant, nous devons être économes, tu le sais bien.

— Ah ! mon père, répondit Lénora souriant à demi, ne vous fâchez pas : le docteur l'a ordonné.

— Tu me trompes pour le coup, n'est-ce pas?

— Non, non, le docteur a dit que vous aviez besoin de viande trois fois par semaine au moins, si nous pouvions nous en procurer. Cela vous fera tant de bien, père, et ranimera si vite vos forces.

— Et nos dettes arriérées, Lénora?

— Allons, allons, père, laissez-moi faire; chacun recevra satisfaction et sera content. Ne vous en inquiétez pas davantage ; je réponds de tout. Et maintenant ayez la bonté de ranger vos papiers pour que je mette la nappe.

Le père secoua la tête et fit ce que demandait Lénora. Celle-ci couvrit la table d'une nappe petite, mais blanche comme la neige, et posa dessus deux assiettes et le plat de pommes de terre. C'était une humble table où tout était pauvre et vulgaire; mais tout était aussi si net, si

frais, si appétissant, que l'humble table eût souri même à un riche.

Le père et la fille prirent place et courbèrent le front en joignant les mains pour remercier Dieu de la nourriture qu'il leur avait accordée.

La calme prière montait encore vers le ciel comme un doux murmure, lorsque un bruit de voix se fit soudain entendre dans l'escalier.

Lénora, saisie d'un tremblement violent, interrompit subitement sa prière. L'œil tout grand ouvert, et penchée vers la porte, elle écoutait une chose qui lui semblait inexplicable et impossible, et qui pourtant la frappait de surprise et d'effroi.

Le père, interdit à la vue de l'étrange émotion de sa fille, regardait celle-ci comme s'il voulait lui demander la cause de son trouble; mais Lénora lui fit signe de la main pour lui imposer silence.

De nouvelles exclamations retentirent plus distinctement jusqu'à la petite chambre. Lénora reconnut l'accent de cette voix. Comme si un coup de foudre l'eût frappée, elle s'élança d'un bond avec un cri d'angoisse vers la porte, la ferma et appuya de la main et des épaules pour empêcher d'entrer.

— Lénora, pour l'amour de Dieu, que crains-tu? s'écria le père épouvanté.

— Gustave! Gustave! dit la jeune fille d'une voix frémissante. Il est là! Il vient! Oh! ôtez tout cela de cette table! Lui seul ne doit pas s'apercevoir de notre misère!

Le visage de monsieur de Vlierbecke s'assombrit; sa

tête se releva avec fierté; son regard s'alluma et prit une expression sévère. Il s'avança muet vers sa fille et l'écarta de la porte. Lénora s'enfuit à l'extrémité de la chambre et pencha son front, où montait la rougeur de la honte.

La porte s'ouvrit vivement; un jeune homme s'élança dans la chambre avec un cri de joie, et courut, les bras tendus vers la jeune fille tremblante, en mêlant, dans son égarement, le nom de Lénora à des mots inintelligibles. Sans doute, dans son aveugle transport, il eût sauté au cou de Lénora, mais la main étendue et le regard austère du père l'arrêtèrent tout à coup.

Il s'arrêta donc, promena un regard stupéfait autour de la chambre, et remarqua le triste repas et les misérables vêtements du vieillard et de la jeune fille. Cet examen dut l'affecter péniblement, car il porta convulsivement les mains à ses yeux et s'écria avec désespoir :

— Mon Dieu! c'est donc ainsi qu'elle a vécu!

Mais il ne demeura pas longtemps sous le poids de cette amère réflexion; il s'élança de nouveau vers Lénora, s'empara de force de ses deux mains et les étreignit fiévreusement en disant :

— O Lénora, ma bien-aimée, regarde-moi, que je sache si ton cœur a conservé le doux souvenir de notre amour!

La jeune fille répondit par un regard plein d'émotion, un regard où se révélait tout entière son âme pure et aimante.

— O bonheur! s'écria Gustave avec enthousiasme, c'est toujours ma douce et chère Lénora! Dieu soit béni!

aucune puissance ne peut plus m'enlever ma fiancée ! O Lénora, reçois, reçois le baiser des fiançailles !

Il tendit les bras vers elle ; Lénora, tremblante d'angoisse et de bonheur à la fois, demeura immobile, rougissante et le regard baissé, comme si elle eût attendu ce baiser solennel ; mais avant que le jeune homme eût eu le temps de céder à la passion qui l'emportait, monsieur de Vlierbecke était près de lui et, saisissant énergiquement sa main, paralysait son élan.

— Monsieur Denecker, dit d'une voix sévère le père ému, veuillez modérer votre joie. Assurément, nous sommes heureux de vous revoir.... mais il n'est permis ni à vous ni à nous d'oublier ce que nous sommes... Respectez notre indigence...

— Que dites-vous ? s'écria Gustave. Ce que vous êtes? Vous êtes mon ami, mon père ! Lénora est ma fiancée !... Ciel ! pourquoi ce regard de reproche ? Je m'égare... je ne sais ce que je fais...

Il ressaisit la main de Lénora, l'attira près de son père, et dit avec précipitation :

— Écoutez !.... Mon oncle est mort en Italie ; il m'a fait son héritier universel ; il m'a ordonné à son lit de mort d'épouser Lénora ; j'ai remué ciel et terre pour vous trouver ; j'ai souffert et pleuré longtemps loin de ma bien-aimée, je vous ai découverts enfin ! Et maintenant, je viens demander la récompense de mes souffrances ; ma fortune, mon cœur, ma vie, je mets tout à vos pieds ; et en échange j'implore le bonheur de conduire Lénora à l'autel. O mon père, accordez-moi cette insigne faveur ! Venez, le Grinselhof vous attend ; je l'ai acheté pour

vous ; tout s'y trouve encore ; les portraits de vos ancêtres ont repris leur place, tout ce qui vous était cher y est revenu. Venez, je veux entourer vos vieux jours d'une respectueuse vénération, je veux vous rendre heureux, si heureux ! J'aimerai votre Lénora...

L'expression du visage de monsieur de Vlierbecke n'avait pas changé ; seulement ses yeux paraissaient s'humecter lentement :

— Ah ! s'écria Gustave avec une exaltation croissante, rien sur la terre ne peut m'enlever Lénora... pas même le pouvoir d'un père ! C'est Dieu qui me l'a donnée !

Il tomba à genoux devant monsieur de Vlierbecke, leva vers lui des mains suppliantes en murmurant :

— Oh pardon ! Non, non, vous ne voudrez pas me frapper du coup de la mort. Mon père, mon père, au nom de Dieu, donnez-moi votre bénédiction... Votre froideur me fait mourir !

Monsieur de Vlierbecke semblait avoir oublié le jeune homme, et ses yeux étaient levés au ciel, comme s'il eût adressé à Dieu une fervente prière. Sa voix se fit enfin entendre distinctement ; il disait, le regard plein de larmes :

— Marguerite, Marguerite, réjouis-toi dans le sein de Dieu ; ma promesse est accomplie ; ton enfant sera heureuse sur la terre !

Gustave et Lénora, tremblants d'espoir, interrogeaient ses yeux ; il releva le jeune homme, l'embrassa avec effusion, et dit :

— Gustave, mon fils chéri, que le ciel bénisse ton amour. Rends ma fille heureuse ; elle est ta fiancée !

— Gustave! Gustave, mon fiancé! s'écria la jeune fille en se jetant en même temps dans leurs bras à tous deux, et en les embrassant dans une même étreinte.

Et le premier baiser d'amour, le baiser sacré des fiançailles, fut échangé sur le sein de cet heureux père, qui versait les plus douces larmes sur la tête de ses enfants prosternés, en étendant au-dessus d'eux ses mains bénissantes.

Et maintenant, cher lecteur, je dois vous avertir que pour certains motifs, je vous ai caché la situation et même le nom véritable du château des seigneurs de Vlierbecke. Par conséquent, aucun de vous ne saura où Gustave habite avec sa douce Lénora.

Quant à ce qui me concerne, j'ai vu et je connais monsieur et madame Denecker, et même je me suis souvent promené autour du Grinselhof avec leurs deux gentils enfants et avec monsieur de Vlierbecke, leur grand-père.

Il est encore profondément gravé dans mon souvenir, le ravissant tableau de bonheur domestique, de paix et d'amour qu'il m'a été donné de contempler parfois, lorsque le vieux gentilhomme assis sur un banc du jardin cherchait déjà à faire comprendre à ces deux petits anges las de jouer les grandes forces qui agissent dans la nature, que la petite Adeline montait sur ses genoux pour lui caresser les joues, et que le remuant Isidore chevauchait avec une joie folle sur sa jambe complaisante, tandis que monsieur Denecker et sa femme, muets et se ser-

Digitized by Google

rant la main, contemplaient avec une intime jouissance le bonheur de l'aïeul et les jeux des enfants...

Je ne vous dirai pas qui m'a raconté cette histoire; il vous suffira de savoir que je connais toutes les personnes qui y jouent un rôle, et même que je me suis plus d'une fois assis à la table de Jean le fermier avec la femme Beth et la servante Catherine qui aiment passablement à jaser et surtout à dire du bien de leurs bienfaiteurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CONSCRIT

DÉDIÉ A

M. ÉVARISTE VAN CAUWENBERGHS

BOURGMESTRE DE SCHILDE

Comme témoignage d'estime particulière et de sincère amitié.

L'AUTEUR A SES AMIS

Estimables Lecteurs et Lectrices!

Vous, mes bons amis, qui êtes demeurés fidèles au conteur, quoique son nom ait été pitoyablement vilipendé par les passions surexcitées, je vous apporte aujourd'hui une bonne nouvelle.

J'ai été malade.

Mon esprit était fatigué, mon âme désenchantée, mon corps souffrant. Moi, que Dieu a doué au moins d'énergie morale et d'un vaste instinct d'affection, je tombais dans l'abîme du plus amer découragement, et je sentais avec effroi un poison mortel, — la haine des hommes peut-être, — se glisser dans mon cœur rétréci.

N'ai-je pas vu, pour la première fois de ma vie, dans

Digitized by Google

ces jours inouïs, toutes les mauvaises passions à l'œuvre, sans déguisement et sans vergogne? N'ai-je pas vu le plus grand des crimes, la calomnie, légitimé par la lutte comme le meurtre est légitimé par la guerre? N'ai-je pas vu la cause la plus sacrée, la cause de l'élévation de la Flandre, cette aspiration de ma jeunesse, ce labeur de mes années viriles?... Mais, taisons-nous!... J'ai une blessure au cœur; elle pourrait se rouvrir et saigner. Évoquons plutôt de doux souvenirs.

J'ai passé trois mois dans la Bruyère : — Vous savez, cette belle contrée où l'âme rentre en elle-même et jouit d'un délicieux repos; où tout respire le calme et la paix; où l'âme, en présence de la création immaculée de Dieu, secoue le joug des convenances, oublie la société et se dégage de ses liens avec la vigueur d'une jeunesse renaissante; où chaque pensée revêt la forme de la prière; où tout ce qui n'est pas en harmonie avec la fraîche et libre nature sort du cœur?

Oh! là, l'âme fatiguée rencontre la tranquillité; là, l'homme épuisé retrouve une force juvénile.

Ainsi se sont passés mes jours de maladie, jours d'indicible jouissance pour mon âme : sourire au soleil quand, dans toute sa majesté, il lance au-dessus de l'horizon ses premiers rayons; épier la nature qui s'éveille et surprendre les premiers accents de l'hymne magnifique qu'elle adresse au ciel: parcourir bruyères et forêts; interroger mon âme — et penser; — scruter et admirer la vie des plantes et des animaux, aspirer l'air pur à pleins poumons, s'arrêter, poursuivre sa route, revenir sur ses pas, et parler tout haut dans la solitude;

Digitized by Google

rêver de choses splendides : de Dieu, de l'avenir, de notre Flandre si chère, de paix et d'amour!

Et le soir donc ! Être assis dans la vieille auberge sous le large manteau de la cheminée, les pieds dans la cendre, l'œil fixé sur une étoile, qui là-haut m'envoie son rayon par l'embouchure de la cheminée, comme pour m'adresser un appel; ou bien, plongé dans une vague rêverie, regarder le feu, voir les flammes naître, s'élever, haleter, pétiller, se supplanter l'une l'autre comme par envie, pour lécher la marmite avec leurs langues de feu, — et songer que c'est là la vie humaine : naître, travailler, aimer, haïr, grandir et disparaître... Là-haut, la fumée couronne la cheminée de son léger panache; rien de plus ne sort de ce bruit, de ce pétillement, de cette ardeur...

Puis encore sortir de ces songeries pour prêter l'oreille aux entretiens des villageois entre eux... Voir autour de soi se mouvoir un petit monde, avec ses faiblesses et ses passions que rien ne dissimule; lire dans le cœur de l'homme et en voir à nu tous les ressorts; — savourer, en un mot, cette simple vie des campagnes qu'une nature vierge colore de si fraîches teintes.

Chemin faisant, enregistrer dans sa mémoire les récits de chacun, et faire une provision qui me permette, à mon retour, d'offrir à mes amis quelques cadeaux de la Campine.

Me voici avec mes cadeaux : humbles couronnes où le rêveur a entrelacé pour vous la bruyère et le bluet.

Chers lecteurs, ces calmes et paisibles récits ne plairont pas à certains d'entre vous. Simples comme le sol qui

les a vus naître, ils vont droit leur chemin, au rebours de la mode régnante; ce ne sont pas des amalgames de sang, d'argot, d'infamies, d'adultères, de crudités sans voile, d'incrédulité railleuse, de découragement désolant; ils ne font pas dresser les cheveux sur la tête du lecteur qui tremble pour sa propre vertu et pour l'avenir de l'humanité. Non, non, ils n'ont pas été inspirés par le démon du désespoir et de la haine. La nature, dans sa fraîcheur immaculée, en a tissé l'humble étoffe où brille seulement çà et là une perle pure, dérobée à l'âme humaine. Pour les goûter, il ne faut pas être tout à fait désenchanté; ils ne touchent que les fibres les plus délicates du cœur; les fibres du charme de la vie, de l'amour de Dieu et du prochain, celles-là même que corrompent et brisent les élucubrations péniblement tourmentées dont nous venons de parler.

Ainsi, lecteurs et lectrices, si je promets ici de vous raconter les histoires que j'ai entendues au foyer de la vieille auberge, ou que j'ai recueillies moi-même dans la Bruyère, ne vous attendez à rien autre chose qu'à la fidèle peinture des paisibles mœurs des habitants de la Bruyère, — et soyez indulgents pour moi qui entreprends, pour vous plaire, d'écrire tout un gros livre sur un si mince sujet.

A vous, amis Flamands, est offerte avec l'histoire du *Conscrit*, la première fleur de la couronne. Puisse un favorable accueil de votre part être ma récompense et m'encourager à m'acquitter le plus tôt possible de ma promesse tout entière!

Digitized by Google

LE CONSCRIT

I

Le premier soleil du printemps brillait de tout son éclat dans l'azur du ciel. Semblable à la face majestueuse de Dieu qui, souriant à la création, lui dirait : « Debout ! debout ! l'hiver est passé ; reviens à la vie et réjouis-toi de ma présence ! » ainsi l'astre du jour épanchait libéralement sa lumière rajeunie sur la bruyère et sur les champs, et faisait fermenter sous ses rayons ardents le sol humide.

Quelques plantes seulement avaient entendu l'appel du bienfaiteur du monde ; seuls, le perce-neige agitait sur les coteaux ses clochettes d'argent, le coudrier balançait ses chatons déployés, l'anémone des bois montrait ses premières feuilles dans les taillis ; mais les oiseaux folâtraient gaiement sous la chaude lumière, et chantaient à plein gosier le retour du temps des amours...

Non loin du bois de Zoersel, solitaires et oubliées, deux maisonnettes d'argile s'adossaient l'une à l'autre. Dans la première, habitait une pauvre veuve avec sa fille ; pour tout avoir en ce monde, elles possédaient une vache. Dans l'autre maisonnette demeurait pareillement une veuve avec son vieux père et deux fils, dont un seulement avait atteint les années de l'adolescence. Ils étaient plus riches que leurs voisins, car ils possédaient un bœuf et une vache, et avaient en fermage beaucoup plus de terre. Cependant les habitants des deux chau-

mières, — car c'étaient des chaumières, — ne formaient depuis longues années qu'une seule famille, s'aimant d'une affection réciproque et s'entr'aidant mutuellement quand besoin était. Jean et son bœuf travaillaient dans le champ de la pauvre veuve ; Trine[1] allait quérir du fourrage pour le bœuf, le menait paître, et aidait à ses voisins au temps de la moisson, sans que la pensée fût jamais venue à ces gens de compter qui avait le plus fait pour les autres.

Simples, ignorant tout ce qui se passait loin d'eux dans la tumultueuse mêlée des sociétés humaines, ils vivaient en paix du morceau de pain de seigle que Dieu leur avait accordé. Leur monde avait d'étroites limites : d'un côté, le village et son humble église ; de l'autre, l'immense bruyère et l'horizon sans bornes.

Et cependant tout souriait et chantait aux alentours des cabanes isolées : joie et bonheur y étaient largement dispensés, et aucun de ces pauvres gens n'eût voulu échanger son sort contre un sort meilleur en apparence.

C'est que la baguette magique de l'amour avait vivifié cette solitude. Jean et Trine s'aimaient, — ils ne le savaient pas, — de cet amour timide et inexprimé qui fait battre le cœur au moindre signe ; qui colore le front au moindre mot ; qui transforme la vie en un long rêve, ciel bleu semé des resplendissantes étoiles du bonheur, et tellement vaste qu'on dirait que le cœur humain sera éternellement ce que l'a fait le premier soupir de l'amour, ce chaste encens de l'âme.

1. Catherine.

Pauvres gens ! ils ne songeaient pas à la grande société qui grouille là-bas dans les villes; ne lui demandant rien, ils pensaient qu'elle ne se souviendrait jamais d'eux, et ils continuaient, pleins de confiance, à vivre dans leur belle et douce indigence. Mais un jour, on vint demander aux deux chaumières l'impôt du sang. Le seul jeune homme qui s'y trouvât, — le seul qui eût la force de féconder par ses sueurs ce coin de terre ingrat, — devait tirer au sort, et devenir soldat si sa main tremblante amenait un numéro malheureux : il lui faudrait dire à sa bruyère, à sa mère, à sa bien-aimée, un long et peut-être éternel adieu, et s'en aller dépérir, épuisé par les mille blessures que devait faire la rudesse de la vie militaire à son âme naïve et paisible !

Il était venu le triste jour de mars, marqué d'une croix noire par Trine dans l'almanach de 1833.

Le jeune homme était parti pour Brecht avec une dizaine de compagnons du village pour tirer au sort.

Les deux mères et le petit garçon priaient agenouillés en levant les mains vers l'image de la sainte Vierge. Le vieux grand-père rôdait çà et là sans mot dire ; il s'arrêta enfin sur le seuil de la porte, la main appuyée au tronc de la vigne et la tête courbée vers la terre, comme s'il eût contemplé une fosse.

La jeune fille, debout dans l'étable devant sa vache, regardait la bête dans les yeux d'un œil fixe et attristé, et lui caressait doucement le museau, comme si elle eût voulu la consoler d'un malheur prochain.

Comme un voile de deuil un lugubre silence planait sur les deux cabanes, silence qu'interrompait seul par

intervalles le morne et triste mugissement du bœuf.

Bientôt Trine, toujours muette, vint se mettre à côté du grand-père et arrêta sur lui un regard interrogateur et plein de prière.

Le vieillard sortit de sa douloureuse méditation, prit un lourd bâton et dit à la jeune fille :

— Ne perds pas courage, Trine. Dieu viendra à notre secours dans le péril. Allons, voici l'heure ; nous irons au-devant des pauvres conscrits...

Catherine suivit le grand-père dans un sentier qui passait devant la maison et menait au village. Bien qu'une ardente impatience poussât la jeune fille en avant, elle marchait cependant à pas lents. Le vieillard se retourna et remarqua qu'elle demeurait en arrière, la tête penchée et les joues d'une extrême pâleur. Il lui prit la main et dit avec une douce pitié :

— Pauvre enfant, combien tu dois aimer notre Jean! Il n'est pas ton frère, et tu es plus émue que nous. Sois donc plus forte, chère Trine ; aussi bien ne sais-tu pas ce que Dieu a décidé !

— J'ai peur ! dit la jeune fille en soupirant et en tremblant visiblement, tandis qu'elle cherchait à percer du regard l'épaisseur du bois.

— Peur ? reprit le vieillard en s'efforçant de découvrir ce qui causait l'effroi de la jeune fille.

— Oui, oui ! dit Trine en sanglotant et en couvrant ses yeux de son tablier, c'est fini, nous sommes malheureux : il est tombé au sort !

— Comment peux-tu le savoir ? Ah ! tu me fais trembler aussi ! dit le grand-père avec anxiété.

La jeune fille montra du doigt dans le lointain, au delà des arbres.

— Là-bas! derrière le bois... écoutez!

— Je n'entends rien... Viens, pressons-nous plutôt; ce sont les conscrits. Tant mieux!

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria la jeune fille, j'entends une voix... si triste, si triste; c'est comme un cri lugubre qui tinte dans mon oreille.

Le grand-père contempla un instant avec un étonnement inquiet la jeune fille, qui semblait écouter des sons lointains. Lui aussi tendit l'oreille pour saisir les bruits qui pouvaient troubler le silence de la bruyère. Tout à coup un radieux sourire éclaira ses traits.

— Innocente! dit-il. C'est le vent qui fait gémir les sapins.

— Non, non, répondit la jeune fille, plus loin, plus loin, au delà du bois... N'entendez-vous pas cette voix qui se plaint?

Après un instant d'attention, le vieillard répliqua :

— Je comprends maintenant ce que tu veux dire. C'est le chien du père Nicolas qui hurle une mort; sa femme, qui a reçu les saintes huiles, sera morte cette nuit. Que Dieu ait son âme!

La jeune fille, qui, grâce à l'exaltation de son âme, avait pris le funèbre hurlement comme le messager d'un malheur assuré, reconnut son erreur. Sans cesser d'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux, elle hâta le pas et suivit silencieusement le vieillard jusqu'à ce que celui-ci lui dit :

— Trine, si tu es si inconsolable, que dira donc

sa mère? Que dirai-je, moi, son grand-père? Nous l'avons élevé à la sueur de notre front; nous l'aimons comme la prunelle de nos yeux. Maintenant nous sommes vieux et cassés; il doit travailler pour nous dans nos mauvais jours... et si Dieu, hélas! n'a pas envoyé son bon ange pour conduire sa main... il lui faudra être soldat, nous délaisser dans notre misère...

Ces paroles firent fondre en larmes la jeune fille. Elle répondit avec une sorte de reproche :

— Cela n'est rien, grand-père; j'ai des bras aussi, et si vous ne le pouvez plus, je mènerai bien moi-même le bœuf aux champs et ferai à moi seule tout le gros ouvrage; mais lui! mais Jean! oh! le pauvre garçon! N'entendre que jurer et blasphémer, recevoir des coups, être mis dans un cachot, souffrir de la faim, et se consumer de chagrin comme le malheureux Paul Stuyck, qu'ils ont fait mourir en quatre mois. Et ne plus voir personne de tous ceux qui l'aiment sur la terre, ni vous, ni sa mère, ni son petit frère, ni... personne autre que ces grossiers et méchants soldats!

— Ne parle pas ainsi, Trine, dit le vieillard d'une voix altérée, tes paroles me font mal. Pourquoi te lamenter si amèrement? Tu te désoles et tu trembles comme si tu ne doutais pas de son malheur; moi, au contraire, j'ai un pressentiment qui me fait penser qu'il a tiré un bon numéro; j'ai confiance dans la bonté de Dieu.

Un imperceptible sourire passa à travers les larmes de la jeune fille; cependant elle ne répondit plus rien, et tous deux continuèrent à marcher en silence jusqu'au village.

Beaucoup de gens, partagés en petits groupes, se trouvaient rassemblés sur le chemin par où les conscrits devaient revenir de Brecht, tous impatients d'apprendre l'issue du tirage. Il était très-aisé de reconnaître ceux dont le fils, le frère ou l'amoureux était allé à Brecht; on voyait çà et là une mère s'essuyant les yeux avec son tablier, un père s'efforçant de dissimuler l'angoisse empreinte malgré lui sur son visage; une jeune fille pâle, les yeux timidement baissés, allant d'un groupe à l'autre, et comme pourchassée par une secrète anxiété.

Beaucoup d'autres, venus là par pure curiosité, parlaient et plaisantaient à haute voix. Le vieux forgeron, qui jadis avait été dans les dragons de Napoléon, faisait un éloge extraordinaire de la vie de soldat, et trouvait pour cette tâche un auxiliaire ardent dans le fils ivre du meunier, qui avait servi pendant onze mois, et depuis lors avait déjà gaspillé et bu la moitié de son patrimoine. Le forgeron ne le faisait pas à mauvais dessein; il s'imaginait consoler ses amis inquiets par ses brillantes peintures et ne cessait de répéter :

— Tous les jours soupe et viande, beaucoup d'argent, bonne bière, jolies filles! tous les jours on danse, on saute, on se bat que tout en vole en pièces : voilà une vie! Vous ne la connaissez pas! vous ne la connaissez pas!

Mais ses paroles avaient un effet contraire à celui qu'il en attendait; car elles faisaient pleurer plus fort les mères et indisposaient plus d'un esprit.

Trine ne put se contenir; il y avait dans ces plaisanteries un mot qui l'avait blessée au cœur; elle bondit

Digitized by Google

en face du goguenard forgeron, et, le menaçant du poing, s'écria :

— Fi ! affreux forgeron que vous êtes ! Il faudrait sans doute qu'ils devinssent tous des ivrognes comme vous, et de mauvais garnements comme ces vagabonds qui n'ont appris chez les soldats qu'à mener mauvaise vie et mettre leurs parents en terre !

Le fils du meunier entra dans une violente colère et allait éclater en grossières invectives contre la hardie jeune fille, mais en cet instant on entendit crier de l'autre côté du chemin :

— Les voilà ! les voilà !

En effet, dans le lointain, au détour d'un bois, les conscrits venaient d'apparaître sur le chemin et s'approchaient au pas redoublé en chantant et en poussant des cris d'allégresse qui réveillaient tous les échos d'alentour. Quelques-uns jetaient en l'air leurs chapeaux ou leurs casquettes en signe de joie, et tous avaient l'air d'une bande d'ivrognes revenant d'une kermesse. Mais on ne pouvait encore distinguer ceux qui chantaient joyeusement et ceux qui étaient muets et affligés.

Dès l'apparition des conscrits sur la route, parents et amis coururent au-devant d'eux chacun de son côté. Le vieux grand-père ne pouvait avancer aussi vite, bien que Trine le tirât maintenant par la main. Enfin, ne pouvant plus maîtriser son impatience à la vue des mères et des jeunes filles qui embrassaient plusieurs conscrits avec des exclamations de joie, elle abandonna la main du vieillard et se mit à courir de toutes ses forces. A mi-chemin, elle s'arrêta tout à coup, comme si

une puissance inconnue l'eût paralysée. Elle gagna en chancelant le bord de la route, et, la tête appuyée contre un arbre, se mit à pleurer.

Le vieillard la rejoignit.

— Jean n'y est-il pas, que tu t'arrêtes, Trine? demanda-t-il.

— Mon Dieu! mon Dieu! j'en mourrai! s'écria la jeune fille. Voyez, le voilà qui vient derrière les autres, la tête baissée et tout pâle. Il est à demi mort, le pauvre Jean!

— C'est peut-être la joie qui l'accable, Trine!

— Que vous êtes heureux, père, de ne plus avoir de bons yeux!

Sur ces entrefaites, Jean approchait du lieu où il remarqua son grand-père, et vint à pas lents droit à lui.

Trine n'alla pas à sa rencontre; au contraire, elle cacha son visage contre l'arbre et sanglota tout haut.

Le jeune homme prit la main du vieillard, et, lui montrant un numéro, il dit d'une voix altérée:

— Père, je suis tombé au sort!

Puis, allant à la jeune fille, il poussa un profond soupir et fondit en larmes.

— Trine! Trine!

Il n'en put dire davantage; la voix s'arrêta dans sa gorge.

Le vieillard était trop ému pour prononcer un mot ou former une pensée; il était là, muet, égaré, le regard attaché sur le sol, tandis que quelques larmes mouillaient ses joues ridées.

Un silence solennel régna jusqu'à ce que Jean s'écriât tout à coup d'une voix désespérée :

— O ma pauvre mère ! ma pauvre mère !

A cette exclamation une révolution complète se fit dans l'âme de la jeune fille. C'était une noble et courageuse femme. Aussi longtemps qu'elle avait été dans le doute elle avait pleuré ; maintenant son cœur s'était retrempé dans la certitude du malheur, maintenant un généreux sentiment du devoir l'arrachait à sa douleur, et elle retrouvait l'énergie morale propre à son beau caractère. Elle leva la tête, essuya ses larmes et dit avec résignation :

— Jean, mon ami, Dieu l'a décidé ainsi. Qui peut lutter contre sa volonté ? Tu demeureras un an encore avec nous ; peut-être y a-t-il encore de la ressource. Laisse-moi prendre l'avance ; je veux dire cela à ta mère aussi. Si un autre lui apportait cette terrible nouvelle, elle en mourrait, bien sûr.

Ce disant, elle quitta le chemin, prit à travers le bois de sapins et disparut.

Le vieillard et l'infortuné conscrit suivirent le chemin ordinaire et traversèrent le village. Ils entendaient chanter, crier et pousser de longues acclamations ; mais ils étaient trop profondément enfoncés dans leur douleur pour prêter attention à ces bruits joyeux.

Et lorsqu'ils furent proche de leur pauvre demeure ils virent venir au-devant d'eux Trine avec les deux femmes et le petit frère tout en larmes.

Le jeune homme lança à sa bien-aimée un regard d'intime reconnaissance ; il avait lu sur le visage de sa

mère que la généreuse fille avait, en effet, réveillé un sentiment d'espoir dans le cœur de la pauvre femme affligée.

Fortifié par cette vue, il comprima aussi sa douleur, et courut les bras ouverts à sa mère.

Le choc fut rude, l'émotion pénible; on versa encore des larmes. Cependant, le désespoir disparut, et peu à peu le calme se rétablit dans les deux chaumières.

II

L'heure du départ a sonné ! Devant les chaumières se tient un beau jeune homme, le bâton de voyage sur l'épaule, un sac sur le dos. Ses yeux, ordinairement si vifs, errent lentement autour de lui; sa physionomie est calme, et tout en lui semble annoncer une grande tranquillité d'âme; et cependant son cœur bat violemment, et sa poitrine oppressée s'élève et s'abaisse péniblement.

Sa mère serre une de ses mains et lui prodigue les marques de la plus ardente affection; la pauvre femme ne pleure pas; ses joues frémissent sous l'effort qu'elle fait pour dissimuler sa douleur. Elle sourit à son enfant pour le consoler; mais ce sourire, contraint et pénible, est plus triste que la plainte la plus déchirante.

L'autre veuve est occupée à calmer le petit garçon, et essaie de lui faire accroire que Jean reviendra bientôt; mais l'enfant a compris à la tristesse qui accable ses parents depuis un an que la séparation est un terrible malheur, et maintenant il jette des cris perçants.

Le grand-père et Catherine font à l'intérieur les der-

niers préparatifs du voyage : ils creusent un pain de seigle et le remplissent de beurre. Ils sortent avec les provisions de route et s'arrêtent auprès du jeune homme.

L'étable est ouverte ; le bœuf regarde tristement son maître et pousse par intervalles un mugissement doux et mélancolique ; on dirait que l'animal comprend ce qui va arriver.

Tout est prêt : il va partir. Déjà il a serré la main de sa mère d'une étreinte plus vive et fait un pas en avant ; mais il jette les yeux autour de lui, embrasse d'un regard affectueux l'humble chaumière qui abrita son berceau, la bruyère et les bois témoins de son enfance et les champs arides si souvent fécondés par les sueurs de sa jeunesse ! Puis son œil s'arrête tour à tour sur les yeux de tous ceux qu'il aime, sur les yeux de ce bœuf aussi, le compagnon de ses rudes travaux ; il couvre son visage de sa main, cache les larmes qui coulent sur ses joues, et dit d'une voix presque inintelligible :

— Adieu !

Il relève la tête, secoue l'abondante chevelure qui tombe sur son cou comme une crinière, et marche résolûment en avant.

Mais tous le suivent : le moment de la séparation n'est pas encore venu. A une certaine distance dans la direction du village, à l'endroit où les chemins se croisent, s'élève un tilleul auquel est suspendue une sainte Vierge. Trine l'y a placée par un beau soir de mai, et Jean a fait au pied de l'arbre un prie-Dieu en gazon. C'est en ce lieu sacré, où chaque jour quelqu'un d'entre eux venait remercier et prier Dieu, que les paroles déchirantes

de l'adieu échapperont à leurs lèvres tremblantes.....

Déjà apparaît au loin le tilleul, limite où doit commencer la fatale séparation. Le jeune homme ralentit sa marche, tandis que sa mère, tout en lui prodiguant des caresses, lui dit :

— Jean, mon fils, n'oublie jamais ce que je t'ai dit. Aie toujours Dieu devant les yeux, et ne manque jamais à dire tes prières avant d'aller te coucher. Aussi longtemps que tu le feras, tu resteras bon; mais s'il devait arriver qu'un soir tu oubliasses de prier, songe à moi le lendemain, songe à ta mère, et tu redeviendras bon et brave; car celui qui pense à Dieu et à sa mère, est à l'abri de tout mal, mon cher enfant.

— Je penserai toujours, toujours à vous, ma mère, dit le jeune homme avec un soupir, mais d'une voix calme ; si je suis triste et que je perde courage, votre souvenir sera mon appui et ma consolation; et je le sens, je serai malheureux : je vous aime trop tous!

— Ensuite il ne faut pas jurer, sais-tu, ni mener mauvaise vie. Tu iras à l'église, n'est-ce pas? Tu nous donneras aussi souvent que possible des nouvelles de ta santé, et tu n'oublieras jamais que le moindre mot de son enfant rend heureuse une mère, n'est-ce pas? Oh, je dirai tous les jours une prière à ton saint ange gardien pour qu'il ne t'abandonne jamais!

Jean est profondément ému par la voix douce et pénétrante de sa mère; il n'ose porter les yeux sur elle, tant le frappe, à cette heure solennelle, le regard brillant de la digne femme : c'est la tête baissée qu'il l'écoute. Sa seule réponse est parfois un serrement de main plus

Digitized by Google

fort et un long soupir auquel se mêlent de temps en temps ces mots : « Mère, chère mère ! »

Ils approchaient en silence du carrefour ; le grand-père se plaça de l'autre côté du jeune homme et lui dit d'un ton grave :

— Jean, mon fils, tu rempliras tes devoirs sans répugnance et avec amour, n'est-ce-pas ? Tu seras obéissant envers tes supérieurs et tu souffriras, sans te plaindre, l'injustice, s'il arrive, par hasard, qu'il t'en soit fait une ? Tu seras prévenant et serviable pour chacun ; tu feras preuve de bon vouloir, et t'acquitteras courageusement de tout ce qui te sera ordonné ? Alors Dieu t'aidera, tes officiers et tes camarades t'aimeront.

Trine, sa mère et le petit garçon étaient déjà sous le tilleul, priant agenouillés sur le banc de gazon.

Jean n'eut pas le temps de répondre aux recommandations du grand-père ; sa mère l'attirait vers le banc. Tous se mirent à genoux et prièrent les mains levées au ciel....

Le vent murmure doucement dans les branches des sapins, le soleil printanier dore de ses rayons joyeux le chemin de sable, les oiseaux chantent leur gaie chanson ; pourtant il règne un silence solennel, car on entend distinctement la prière s'élever autour du tilleul...

C'est fini ; tous se lèvent, mais de tous les yeux s'échappe un torrent de larmes. La mère embrasse son fils en poussant des plaintes déchirantes, et bien que les autres aient déjà les bras ouverts pour la triste étreinte de l'adieu, elle ne laisse pas aller son enfant ; elle étanche

sous ses baisers les larmes amères qui baignent ses joues, et laisse échapper d'inintelligibles paroles d'anxiété et d'amour.

Enfin la pauvre femme abattue, épuisée et toujours pleurant va s'affaisser sur le banc.

Jean embrasse précipitamment son grand-père et la mère de Trine; il se dégage avec une douce violence de l'étreinte de son petit frère au désespoir, court encore à sa mère, la serre dans ses bras, dépose un baiser sur son front et s'écrie d'une voix déchirante :

— Adieu !

Et, sans oser se retourner, il marche rapidement dans la direction du village, jusqu'à ce que au coin du bois, il ait disparu aux yeux de ses parents.

Trine, qui portait sous le bras le pain de seigle le suivait avec peine et parvint difficilement à le rejoindre.

Les deux jeunes gens marchent quelque temps l'un à côté de l'autre sans se parler; leur cœur bat très-vite; une vive rougeur colore leur front et leurs joues; ils n'osent se regarder l'un l'autre. Heure solennelle où deux âmes tremblent devant un aveu, et sentent qu'un secret sacré va leur échapper.

Jean cherche timidement la main de Trine; il la saisit; mais comme si ce contact eût été un crime, comme si cette main l'eût brûlé, il la laissa aller en frémissant.

Toutefois, après un instant de silence il reprit cette main et dit d'une voix étrange :

— Trine, ne m'oublieras-tu pas ?

La jeune fille ne répondit que par ses larmes.

— Attendras-tu que Jean revienne de l'armée ? redemanda le jeune homme. Puis-je du moins emporter avec moi cette consolation pour ne pas mourir de chagrin ?

La jeune fille lève vers lui ses grands yeux bleus et lui envoie un long et mélancolique regard qui pénètre son âme comme un rayon de feu, et inonde son cœur d'une félicité inconnue.

Hors de lui pendant un instant, ses lèvres ardentes touchent, sans qu'il sache comment, le front de la jeune fille. Comme effrayé de son audace, il s'écarte d'elle et va s'appuyer au tronc d'un chêne. Devant lui le visage de sa bien-aimée resplendit de tous les feux de la pudeur et du bonheur; il pose la main sur son cœur qui menace de se briser, tant il bat avec violence; un inexprimable sourire illumine ses traits; ses yeux brillent d'une ardeur virile, sa tête est droite et fière; il semble qu'un seul regard de sa bien-aimée l'ait doué de la force et du courage d'un géant.

Mais une voix connue résonne dans le taillis; quelqu'un s'approche en chantant une joyeuse chanson...

C'est Karel, qui lui aussi doit partir et se rend au village.

Trine s'efforce de cacher son émotion. Cette surprise l'arrache à son rêve splendide; elle jette un rapide coup d'œil à son ami et l'engage à se remettre en route, pour que Karel ne les rejoigne pas et qu'un regard étranger ne lise pas ce qui se passe dans leurs âmes.

Mais Karel hâte le pas pour atteindre son compagnon de voyage. Trine s'en aperçoit; elle dit rapidement :

— Jean, quand tu seras parti, j'aurai soin de ta mère,

de ton grand-père et de ton petit frère; j'irai à la charrue quand il faudra et veillerai à ce qu'il ne manque rien au bœuf. J'ai assez de force et de santé, et saurai faire en sorte qu'à ton retour tu retrouves tout comme tu l'auras laissé...

— Tout? réplique le jeune homme avec un regard profond, tout?

— Oui, tout.... et je n'irai pas à la kermesse tant que tu seras loin; car sans toi je ne puis avoir que du chagrin.... Mais.... mais il ne faut pas non plus que tu fasses ce que dit le vilain forgeron, de boisson et de jolies filles; si j'apprenais pareille chose, je serais bientôt couchée dans le cimetière...

En ce moment, la main de Karel s'appesantit sur l'épaule de Jean, et il chanta d'une voix plaisamment attristée :

Mon Dieu, ma chère, il me faut vous quitter !
Quel triste sort! me voilà militaire.
Ah ! gardez-vous de m'oublier !

Une pudique rougeur monta au front de la jeune fille. Jean, remarquant son embarras, répondit sur le même ton aux plaisanteries de son camarade et prit le bras de celui-ci pour se rendre au village. Trine les suivait à distance, plongée dans un morne silence.

Ils arrivent enfin au village. Devant l'auberge de la *Couronne* se trouvent encore trois jeunes gens le paquet sur le dos; ils attendent l'arrivée de Jean et de Karel.

Chacun donne à ses parents et à ses amis le baiser du départ. Seule, Trine n'embrasse personne, mais

dans le regard qu'elle échange à la dérobée avec Jean en lui donnant le pain noir, il y a tout un émouvant poëme d'amour.

Les conscrits partent pour la ville.

Trine s'éloigne du village sans pleurer; mais au milieu des sapins son courage l'abandonne; c'est le tablier devant les yeux qu'elle revient à la chaumière où tout sera désert, à moins que le souvenir ne remplisse le vide laissé par le départ d'un fils et d'un amant.

III

Par une belle journée d'automne, Trine toute sautillante quittait le village pour retourner aux chaumières. Son visage embelli par un doux sourire trahissait une profonde satisfaction et un joyeux empressement; légers étaient ses pas sur le sable poudreux du chemin, et par intervalles des sons insaisissables s'échappaient de sa bouche, comme si elle se fût parlé à elle-même.

D'une main elle tenait deux grandes feuilles de papier à écrire, de l'autre une plume taillée à neuf et une petite bouteille d'encre que lui avait données le sacristain.

Chemin faisant, elle rencontra la belle Jeanne, la fille du sabotier qui, tout en chantant et une botte de trèfle sur la tête, débouchait d'un sentier latéral et arrêta son amie par ces mots :

— Hé, Trine! où cours-tu avec ce papier? Que tu es pressée! il n'y a le feu nulle part pourtant? Dis-moi donc comment va Jean!

— Jean! répondit Trine, le bon Dieu le sait, ma

chère Jeanne. Depuis qu'il est parti, nous n'avons encore eu que trois fois de ses nouvelles, et il se portait bien. Voilà plus de six mois qu'un camarade de Turnhout à laissé pour nous à la *Couronne* une commission de lui; cela doit être bien malaisé aussi, car il est quelque part de l'autre côté de Maestricht, et il ne vient pas tous les jours de si loin des connaissances de ce côté-ci.

— Ne sait-il donc pas écrire, Trine ?

— Il l'a bien su, à preuve que quand nous étions petits et que nous allions ensemble à l'école chez le sacristain, il a même eu un prix d'écriture. Mais il l'aura oublié comme moi.

— Et que vas-tu faire de ce papier ?

— Oh, Jeanne, depuis deux mois, vois-tu, j'ai retiré de mon coffre mon vieux cahier d'écriture, et j'ai rappris. Je veux essayer si je ne pourrai pas faire une lettre. Cela ira-t-il, je n'en sais rien. As-tu jamais écrit une lettre en ta vie ?

— Non, mais j'en ai entendu lire beaucoup; mon frère Jacques, qui demeure à la ville, nous en envoie une presque tous les mois.

— Et comment cela est-il une lettre ? Qu'y a-t-il dedans ? Est-ce comme si on parlait à quelqu'un ?

— Oh que non, Trine! C'est quelque chose de très-beau! toutes sortes de compliments et de grands mots qu'on ne peut presque pas comprendre.

— Ah mon Dieu, Jeanne, comment en sortirai-je ? Mais si, par exemple, j'écrivais ainsi : — « Jean, nous sommes tristes, parce que nous ne savons si vous vous portez bien; il faut nous donner bien vite de vos

nouvelles, sans quoi votre mère en deviendra malade, » et toujours ainsi ; — il comprendrait bien cela, n'est-ce-pas ?

— Folle ! ce n'est pas une lettre, ça ! tout le monde parle comme cela, qu'on soit savant ou pas. Attends un peu ! Cela commence toujours comme ceci : — « Parents très-vénérés ! je prends tout tremblant la plume à la main pour... pour... pour...» je ne puis pas y venir...

— « Pour vous écrire ! »

— Ah ! tu le sais mieux que moi. Tu te moques de moi ; cela est très-mal à toi, Trine !

— Où donc as-tu la tête, Jeanne ? Quand il prend la plume à la main, c'est sûrement pour couper une tartine, n'est-ce pas ? Ta simplicité me fait rire. Mais je ne comprends pas pourquoi ton frère tremble toujours quand il lui faut commencer une lettre. Bien sûr qu'il ne sait pas bien écrire ? Et c'est encore pire alors, car quand on tremble, on écrit encore plus mal.

— Non, ce n'est pas pour cela ; Jacques va un peu son train en ville, et il demande toujours de l'argent ; voilà pourquoi il tremble, car le père n'est pas bon ! A propos, Trine, comment va votre vache ?

— Passablement bien. Elle a été un peu malade, la pauvre bête ; mais maintenant elle mange de la luzerne, et elle commence à avoir bon appétit. Nous avons vendu le veau à un paysan de Wechel. C'était un tacheté, une si belle petite bête !

Pendant ces derniers mots les deux jeunes filles s'étaient déjà éloignées l'une de l'autre de quelques pas.

— Allons, bon voyage, Trine ! cria Jeanne reprenant son chemin. Tâche de faire ta lettre, et fais bien nos compliments à Jean !

— Jusqu'à dimanche après la grand'messe ; je pourrai te dire alors comment ça aura été... Dis bonjour pour moi à ta sœur...

La voix de Jeanne résonnait déjà sous les sapins ; elle chantait sur un rhythme joyeux et à plein gosier le refrain de la chanson de mai bien connue :

Le mai, sous les rubans, balance
Son jeune sommet verdoyant ;
Filles et garçons en cadence
Tout alentour dansent gaîment,
Filles, garçons, tant que vous êtes,
Mettez à profit les beaux jours.
Et passez la jeunesse en fêtes,
Quand elle part, c'est pour toujours !

Trine demeura immobile et rêveuse jusqu'à ce que la jolie voix de son amie se perdît dans les profondeurs du bois. Elle s'élança alors dans le chemin, demi-dansant demi-marchant, et fut bientôt à la maison.

Les deux veuves assises près de la table attendaient impatiemment son retour. Le grand-père, qui avait un rhume et était couché dans l'alcôve, passa la tête entre les rideaux au moins pour être témoin oculaire et auriculaire de la grande œuvre qui allait s'entreprendre.

Dès que la jeune fille parut sur le seuil, les deux femmes rassemblèrent en toute hâte les objets qui se trouvaient sur la table, et essuyèrent celle-ci avec le coin de leur tablier.

— Viens ici, Trine, dit la mère de Jean, mets-toi sur la chaise du grand-père; elle est bien plus commode.

La jeune fille prit silencieusement place à la table, posa les feuilles de papier devant elle, et mit en rêvant le bec de la plume entre ses lèvres....

Pendant ce temps les femmes et le grand-père contemplaient avec une extrême curiosité la jeune fille plongée dans ses réflexions. Le petit frère, les deux coudes sur la table et bouche béante, promenait son regard de la bouche aux yeux de Trine, pour épier ce qu'elle allait faire de la plume.

Mais Trine se leva, toujours muette, prit dans l'armoire une tasse à café, y versa l'encre que renfermait la petite bouteille et revint s'asseoir à la table, et se mit à tourner et retourner dix fois le papier.

Enfin elle plongea la plume dans l'encre et s'arrangea comme si elle allait écrire. Après un instant elle leva la tête et demanda :

— Eh bien, dites-moi donc ce que je dois écrire!

Les deux veuves se regardèrent l'une l'autre d'un air interrogateur et portèrent en même temps les yeux sur le grand-père malade qui, le cou tendu, avait l'œil fixé sur la main de Trine.

— Eh bien, écris toujours que nous nous portons tous bien, dit le vieillard en toussant; une lettre commence toujours comme ça.

— Voilà bien une chose à dire! répliqua Trine avec un sourire désapprobateur, que nous nous portons tous bien! et depuis quinze jours vous êtes au lit, malade...

— Tu pourrais tout de même mettre ça à la fin de la lettre.

— Non, ma fille, sais-tu ce qu'il faut faire? dit la mère de Jean. Commence par lui demander comment va sa santé, et quand cela y sera, petit à petit nous y mettrons autre chose...

— Non, mon enfant, dit l'autre veuve, écris d'abord que tu prends la plume à la main pour t'informer de l'état de sa santé. C'est comme ça que commençait la lettre de Jean-Pierre, que j'ai entendu lire hier chez le meunier.

— Oui, c'est ce que dit aussi la Jeanne du sabotier; je ne le ferai pas pourtant, car c'est trop enfant, répliqua Trine avec impatience. Jean saura bien de lui-même que je n'ai pu écrire avec le pied.

— Voyons, mets toujours son nom en haut du papier, dit le grand-père.

— Quel nom? Braems?

— Mais non, Jean!

— Vous avez raison, père, dit la jeune fille. Va-t'en, Paul; ôte tes bras de la table. Et vous, mère, mettez-vous un peu plus loin, car bien sûr vous allez me pousser!

Elle posa la plume sur le papier, et tandis qu'elle cherchait la place où il fallait écrire, elle épela à voix basse le nom de l'ami absent.

Tout à coup la mère de Jean se leva et saisit vivement la main qui tenait la plume :

— Attends un peu, Trine, dit-elle. Ne te semble-t-il pas que *Jean* tout seul n'est pas bien. C'est si court;

il faudrait mettre quelque chose avec. Ne serait-ce pas mieux de mettre *cher fils* ou *cher enfant?*

Trine entendit à peine ces paroles; elle était occupée à lécher le papier, et s'écria à demi fâchée :

— Voyez ce qui arrive! Une grande tache sur le papier, et j'ai beau lécher, elle ne s'en va pas. Il me faut prendre l'autre feuille.

— Eh bien, qu'en dis-tu, Trine? *Cher fils!* c'est toujours beaucoup plus beau, n'est-ce pas?

— Non, je ne veux pas y mettre cela non plus, murmura Trine avec dépit. Est-ce que je puis écrire à Jean comme si j'étais sa mère?

— Que vas-tu donc mettre?

Une pudique rougeur monta au front de la jeune fille, tandis qu'elle répondait :

— Si j'écrivais *cher ami?* Ne trouvez-vous pas que ce serait le mieux de tout?

— Non, je ne veux pas cela non plus, dit la mère; mets encore plutôt *Jean* tout court.

— *Bien-aimé Jean?* demanda la jeune fille.

— Oui, c'est bien ainsi! dirent ensemble tous les autres enchantés de cette solution de la difficulté.

— Restez donc tous loin de la table, s'écria Trine, et retenez Paul pour qu'il ne me pousse pas!

La jeune paysanne se mit à l'œuvre. Au bout d'un instant, de grosses gouttes de sueur perlaient déjà sur son front; elle retint son haleine, et son visage devint pourpre. Bientôt un long soupir s'échappa de sa poitrine et comme si elle se fût sentie délivrée d'un poids énorme, elle s'écria avec joie :

— Ouf! Ce *B* est la plus difficile de toutes les lettres; mais le voilà enfin avec sa longue tête!

Les deux femmes se levèrent et considérèrent avec admiration la lettre, qui était au moins aussi grande que le petit doigt.

— Cela est joli! s'écria la mère de Jean; cela ressemble à une guêpe; et cela veut dire *Bien-aimé Jean!* Écrire est pourtant une belle chose : on dirait quasi qu'il y a de la sorcellerie là-dedans!

— Allons! allons! laissez-moi continuer! dit Trine avec résolution; je m'en tirerai bien. Si seulement la plume ne crachait pas autant!

Elle recommença à travailler suant et soufflant. Le grand-père regardait et toussait; les femmes se taisaient et n'osaient bouger; le petit frère trempait son doigt dans l'encre et pointillait son bras nu de taches noires.

Quand, au bout d'un certain temps, la première ligne fut pleine de grandes lettres, la jeune fille s'arrêta.

— Où en es-tu, Trine? demanda la mère de Jean. Il faut nous lire tout ce que tu as mis sur le papier.

— Que vous êtes pressée! s'écria Trine; il n'y a encore rien autre chose que *Bien-aimé Jean.* Il me semble que c'est déjà bien comme cela. Voyez un peu comme la sueur me coule du front! J'aime encore mieux ôter le fumier de l'écurie; vous croyez sans doute que ce n'est pas un travail qu'écrire? Paul, ne touche plus à l'encre, autrement tu renverseras la tasse.

— Continue donc, ma fille, dit le vieillard, sans cela la lettre ne sera pas encore écrite la semaine prochaine.

— Je le sais bien, répondit Trine, mais dites-moi, vous autres, ce qu'il faut que je dise.

— Informe-toi d'abord et avant tout de sa santé!

La jeune fille écrivit de nouveau pendant quelque temps, effaça avec le doigt deux ou trois lettres manquées, sua sang et eau pour saisir le cheveu qui suivait sa plume, grommela contre le sacristain, parce que l'encre était trop épaisse, et lut enfin à haute voix :

— « Bien-aimé Jean, comment va ta santé? »

— C'est bien comme cela, dit la mère; écris maintenant que nous nous portons tous bien, les gens et les bêtes, et que nous lui souhaitons le bonjour.

Trine réfléchit un instant, et continua à écrire. Lorsqu'elle eut fini, elle lut :

— « Dieu soit loué, nous sommes encore tous en bonne santé, et le bœuf et la vache aussi, excepté le grand-père qui est malade, et nous te souhaitons tous ensemble le bonjour. »

— Seigneur mon Dieu! Trine! s'écria sa mère, où as-tu appris cela? Le sacristain...

— Ne me parlez pas! dit la jeune fille en l'interrompant, ou vous allez me faire oublier. Je sens maintenant que cela ira.

Le plus profond silence régna pendant une demi-heure. Le travail paraissait aller plus facilement; car la jeune fille souriait de temps en temps tout en écrivant. La seule contrariété qu'elle eût, était de voir Paul qui mettait les cinq doigts à la fois dans l'encre et qui avait teint en noir tout son bras. Dix fois déjà Trine avait transporté la tasse d'un côté à l'autre de la table; mais

le petit garçon était tellement entiché de l'encre, qu'on ne pouvait l'en tenir à distance.

Cependant les deux premières pages se remplirent jusqu'au bas. Sur les instances des femmes, Trine donna, avec un certain orgueil, lecture de son œuvre conçue comme il suit :

« Bien-aimé Jean,

« Comment va ta santé ? Dieu soit loué ! nous nous portons encore tous bien, et le bœuf et la vache aussi, excepté le grand-père qui est malade, et nous te souhaitons tous ensemble le bonjour. Il y a six mois passés que nous n'avons plus rien entendu de toi. Fais-nous donc savoir si tu vis encore. C'est mal à toi de nous oublier, nous qui t'aimons tant, tellement que ta mère parle de toi toute la journée, et que moi je rêve toutes les nuits que tu es malheureux, et que j'entends toujours ta voix crier à mon oreille : Trine ! Trine ! si fort que je m'éveille tout d'un coup... et le bœuf, pauvre bête, regarde toujours hors de l'étable, et gémit qu'on en pleurerait quasi. Et c'est pour nous tous un si grand chagrin de ne rien savoir de toi, qu'il faut en avoir pitié, Jean ; car ta bonne mère en tombera en langueur ; quand la pauvre femme entend ton nom, elle ne sait plus parler et commence à pleurer si fort que mon cœur à moi s'en brise souvent... »

Pendant la lecture de ces lignes les yeux des auditeurs s'étaient peu à peu remplis de larmes; mais au ton triste des derniers mots personne ne put résister à son émotion, et la jeune fille fut interrompue par des sanglots. Le

grand-père avait posé la tête sur le bord du lit pour cacher ainsi ses larmes ; la mère de Jean trop profondément remuée pour comprimer le sentiment qu'elle éprouvait, se jeta sur la jeune fille et l'embrassa sans dire un mot, tandis que Trine remarquait avec stupéfaction l'effet de sa rédaction.

— Trine ! Trine ! où prends-tu les mots? s'écria l'autre veuve. C'est comme des couteaux qui vous passent dans le cœur. Mais c'est tout de même bien beau !

— Oh, c'est la pure vérité, dit la mère de Jean en soupirant ; il faut qu'il sache enfin le mal que j'ai souffert ! Continue à lire, ma chère Trine ; je suis tout ahurie que tu saches écrire ainsi : on n'a jamais entendu chose pareille ; tes mains sont sûrement beaucoup trop bonnes, mon enfant, pour traire les vaches et travailler aux champs, mais Dieu permet tant de choses dans le monde !

Tout aise de ces éloges, la jeune fille dit avec un sourire fier :

— N'est-ce que cela ? Laissez faire, et j'écrirai au mieux avec le premier venu. Voilà déjà une bonne lettre trouvée... Écoutez ! ce n'est pas encore fini.

« O Jean, si tu savais, tu nous donnerais bien vite de tes nouvelles.

« Le trèfle a manqué à cause de la mauvaise semence, et puis parce qu'il a été gelé. Mais notre luzerne fait plaisir à voir ; elle est tendre comme du beurre. Le grain a un peu souffert du temps sec ; mais le bon Dieu nous a donné comme une bénédiction du beau sarrasin et beaucoup de pommes de terre hâtives. Et puis le cham-

pêtre est marié avec une fille de Pulderbosch qui est louche, mais qui lui apporte quelque chose..... Jean-François, le maçon, est tombé du toit du brasseur sur le dos de notre vieux forgeron, et le forgeron en est mort, le pauvre homme! »

La jeune fille se tut.

— Est-ce là tout? demanda la mère d'un ton désappointé. Ne lui fais-tu pas savoir que la vache a vêlé?

— Ah! oui; j'ai oublié cela... Là... c'est fait! Écoutez : « Notre vache a fait le veau; tout s'est bien passé, et le veau est vendu. »

— Ne lui diras-tu rien de nos lapins, Trine? demanda le grand-père.

Après avoir écrit, la jeune fille lut :

« Le grand-père a fait une cage à lapins dans l'écurie; ils sont aussi gras que des blaireaux; mais le plus gros restera vivant jusqu'à ce que tu reviennes. Jean, nous ferons alors une fameuse fête... »

Tous partirent d'un joyeux éclat de rire; le petit garçon, voyant l'allégresse générale, et lui-même ému par le mot *fête*, battit des mains en criant. Par malheur, sa main rencontra si brusquement la tasse, que celle-ci roula sur la table et versa comme un noir ruisseau l'encre sur la belle lettre.

Le rire disparut de tous les visages; muets et consternés, on se regarda les uns les autres; toutes les mains se levèrent vers le ciel, tandis que le petit Paul, craignant d'être battu, hurlait et se lamentait par anticipation de façon à rompre les oreilles.

Pendant longtemps l'enfant fut accablé de reproches,

et le désastre amèrement déploré; le tout finit par cette exclamation :

— Oh! mon Dieu, quel malheur!

— Allons! allons! dit Trine avec résolution, le malheur n'est pas si grand : j'avais l'intention de recopier la lettre; car au commencement cela n'allait tout de même pas bien : les lettres étaient trop grandes et l'écriture trop de travers. Je saurai faire mieux à cette heure que j'ai pris courage à la chose. Je vais courir bien vite au village pour y prendre du papier et de l'encre et pour faire retailler ma plume, car elle est devenue beaucoup trop molle.

— Va donc vite! répondit-on. Tiens, voilà la pièce de cinq francs du veau. Fais-la changer chez le sacristain; car il nous faudra bien envoyer trente sous au moins au pauvre Jean. Hop! Paul... dehors, polisson! et avise-toi de rentrer avant le soir, si tu l'oses!

Trine sortit aussitôt et, souriant d'un air satisfait, prit en courant la direction du village. Le triomphe qu'elle avait obtenu, la conviction qu'elle avait de pouvoir désormais écrire à Jean, et par-dessus tout une sorte de naïf orgueil de son habileté, remplissaient son cœur d'une douce joie.

Arrivée au tilleul du carrefour, elle vit de loin le porteur de lettres qui s'avançait vers elle à grands pas. Elle s'arrêta brusquement et sentit battre son cœur; ce sentier ne conduisant qu'aux chaumières au delà desquelles s'étendaient la bruyère déserte et la forêt, elle ne doutait pas que le messager n'apportât des nouvelles de Jean.

En effet, lorsqu'il fut proche, il tira une lettre de son portefeuille, et dit en souriant :

— Trine, voici quelque chose pour vous qui vient de Venloo ; mais cela coûte trente-cinq cents.

— Trente-cinq cents [1] ! murmura Trine en prenant la lettre d'une main tremblante et en considérant l'adresse, comme si elle réfléchissait.

— Oui, oui, répondit le facteur, cela est écrit sur l'adresse. Est-ce que je vous tromperais pour si peu ?

— Pouvez-vous changer cela ? demanda Trine en lui tendant la pièce de cinq francs.

Le facteur changea la pièce, retint le montant du port, salua amicalement la jeune fille, et s'en retourna au village.

Trine s'élança dans le sentier, et courut transportée d'allégresse vers la maison. Poussée par l'impatience, elle ouvrit la lettre, et ne fut pas peu surprise d'en voir tomber une seconde de l'enveloppe. Elle s'arrêta pour la ramasser. Elle rougit jusqu'au front ; un sourire flotta sur ses lèvres et ses yeux brillèrent d'une douce émotion. Sur la seconde lettre, il y avait en grandes lettres : *Pour Trine seule...* Pour Trine ! L'âme de Jean était enclose dans ce papier ; sa voix allait en sortir pour lui parler à elle seule ! Il y avait un secret entre Jean et elle !

Émue et troublée, elle resta un instant les yeux fixés sur le sol ; mille pensées de toute espèce lui passèrent par la tête comme un torrent, jusqu'au moment où

1. Pièce de monnaie représentant la centième partie du florin, c'est-à-dire environ deux centimes.

le lointain mugissement du bœuf vint frapper son oreille et lui rappeler qu'elle ferait mal de s'arrêter plus longtemps. Elle cacha la seconde lettre dans son sein, et courut d'une haleine jusqu'à la chaumière, où elle tomba au milieu des femmes dans l'attente, en s'écriant d'une voix joyeuse et retentissante :

— Une lettre de Jean ! une lettre de Jean !

Les deux veuves, saisies de la stupéfaction que cause le bonheur, coururent à elle, et sautèrent de joie à cette nouvelle inattendue. Le grand-père fit, pour mieux voir, un tel mouvement hors de l'alcôve, qu'il faillit tomber du lit.

La jeune fille raconta précipitamment comment elle avait rencontré le facteur sur son chemin, et comment il lui avait demandé trente-cinq cents; mais elle fut interrompue dans son récit par les femmes qui s'écriaient incessamment :

— Oh ! Trine ? lis-la ! lis-la !

Trine alla s'asseoir à la table et commença à épeler la lettre à haute voix. L'écriture n'étant pas trop lisible, elle ne pouvait avancer que mot à mot, et plus d'une fois elle fut obligée de recommencer pour en faire quelque chose qui fût compréhensible. Elle lut :

« Très chers parents !

« Je prends la plume en main pour m'informer de votre santé, et j'espère que vous en ferez autant pour moi, vu que j'ai gagné mal aux yeux, et je suis à l'infirmerie. J'ai beaucoup de chagrin, chers parents, et j'ai

peur aussi, parce qu'il y a tant de camarades qui sont devenus aveugles de la même maladie. »

Trine ne put continuer; elle laissa tomber sa tête sur la lettre fatale et éclata en sanglots, tandis que les femmes et le grand-père déploraient leur malheur à grands cris et avec des larmes amères.

— O mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre enfant! mon pauvre enfant! s'écria la mère de Jean en levant les mains au ciel, et en parcourant la chambre avec désespoir. Aveugle! aveugle!

La jeune fille releva la tête, et dit tout en pleurant :

— Pour l'amour de Dieu, ne faites pas les choses pires encore; c'est déjà bien assez triste. Laissez-moi continuer; peut-être ça va-t-il mieux que nous ne le pensons. Taisez-vous un peu, et écoutez :

« Mais dis à ma mère qu'elle ne doit pas être inquiète; car tout va pour le mieux, et j'espère, si Dieu le permet, que je guérirai. Le pire de tout est encore la faim; car nous sommes à l'infirmerie à la demi-ration. Le pain et la viande qu'on nous donne pour tout un jour se mettraient en bouche facilement d'un seul coup; avec cela nous avons une gamelle de ratatouille, sans sel ni poivre, et c'est tout. Vivez de cela quand vous vous portez bien! C'est pourquoi, mes chers parents, si vous le pouvez, envoyez-moi un peu d'argent. Nous ne touchons pas de paie ici, et nous sommes toute la journée à nous chagriner dans l'obscurité, car nous ne pouvons pas voir de lumière. Des compliments au grand-père, et à Trine, et à sa mère, et à Paul, et je vous souhaite à tous une bonne santé et une longue vie.

« Kobe [1], le fils du jardinier Baptiste, est devenu caporal. A la caserne, les rats ont fait un grand trou dans mon sac, et on a mis un sac neuf à ma masse, et cela coûte sept francs et septante centimes. Autrement, je n'ai plus de dettes. Je suis aimé de tous mes officiers, et le sergent, qui est un Wallon de Liége, me voit tout à fait de bon œil.

« Celui qui a écrit cette lettre est Karel; il est aussi à l'infirmerie avec un mal aux yeux. Mais il ne faut pas le faire savoir à son père, car il est presque guéri. Les autres amis de notre village sont encore en bonne santé. Avec cela, chers parents, nous avons tous l'honneur de vous saluer des pieds et des mains.

« VOTRE FILS OBÉISSANT. »

Après cette lecture, Trine porta à ses yeux le coin de son tablier et se désola silencieusement; le grand-père avait disparu sous les couvertures; les deux femmes pleuraient toujours sans parler.

Ce douloureux silence, qu'interrompaient seuls de temps en temps des soupirs et des sanglots, dura longtemps; enfin Trine se leva, détacha une faucille de la muraille et gagna la porte en disant :

— Avec ce chagrin, j'allais oublier notre pauvre bœuf! Je vais chercher de la luzerne au champ. Prenez courage en attendant, et pensez à ce que nous devons faire.

Personne ne répondit. La jeune fille prit une brouette près de la porte, et s'éloigna de la maison. Au détour

1. Jacques de *Jacobus*.

d'un bouquet de chênes, elle s'arrêta cachée par le feuillage et s'assit sur la brouette. Elle ouvrit son fichu d'une main tremblante et en tira la lettre. Après l'avoir ouverte, elle épela à haute voix ce qui suit, non sans que son regard fût plus d'une fois obscurci par les larmes :

« Karel a écrit cette lettre aussi ; mais je lui ai dit mot pour mot ce qu'il devait mettre dedans.

« Trine,

« Je n'ai pas osé l'écrire à ma mère, parce que c'est trop terrible. Trine, je suis aveugle, aveugle pour la vie ! Mes deux yeux sont perdus ! Il n'y a pas là sûrement de quoi parler de si grand chagrin ; mais je ne pourrai jamais plus te voir en ce monde, ni ma mère, ni mon grand-père, ni aucun de ceux qui m'aiment ; — j'en mourrai, je le sens bien.

« Trine, depuis que je suis aveugle, je te vois toujours devant mes yeux, et c'est la seule chose qui me retienne encore à la vie ; mais je ne dois plus penser à cela, ni toi non plus. Ah ! ma chère amie, va à la kermesse comme avant, ne laisse pas cela pour moi et profite de ton jeune temps ; car si tu devais être malheureuse à cause de moi, je serais encore plus tôt couché sous la terre.

« Trine, je t'ai écrit cela à toi seule pour que tu le fasses savoir petit à petit à ma pauvre mère. Que ça ne lui vienne pas d'ailleurs, pour l'amour de Dieu, Trine !

« Ton malheureux Jean jusqua la mort. »

A peine la jeune fille, en proie à une violente surexcitation nerveuse, eut-elle lu le dernier mot de cette lettre, qu'une pâleur mortelle s'étendit sur son visage, ses bras s'affaissèrent à ses côtés, ses yeux se fermèrent, et sa tête se pencha languissamment en arrière sur la brouette...

Elle gisait privée de sentiment et plongée dans un profond évanouissement.

La brise tiède de la bruyère murmurait dans les chênes et faisait ondoyer l'ombre du feuillage sur son front d'albâtre; l'abeille voltigeait en bourdonnant à son oreille; l'alouette chantait sa chanson au fond du ciel; plus loin, dans la solitude, régnait l'éternel cri de la cigale, et cependant tout pour elle était calme et silencieux... rien n'éveillait la jeune fille de son mortel assoupissement.

Le soleil poursuivit insensiblement sa carrière jusqu'à ce qu'un de ses ardents rayons perçât le feuillage et vînt éclairer le visage de la jeune fille.

L'infortunée ouvrit lentement les yeux, tandis que le sang recommençait à couler dans ses veines. Elle leva la tête comme quelqu'un qui s'éveille et promena autour d'elle un regard étonné, comme si elle n'eût pas eu conscience de son état.

La lettre, encore ouverte à ses pieds, lui rappela l'affreuse catastrophe. Elle ferma le fatal papier, le cacha dans son sein, pencha la tête vers la terre et tomba dans une profonde méditation.

Peu d'instants après, elle se leva, mena en toute hâte sa brouette dans un petit champ, où elle arracha à demi

et coupa à demi de la luzerne. En moins d'un instant, la brouette fut pleine jusqu'au comble. La jeune fille regagna la maison avec la même rapidité, jeta le fourrage devant la vache, et entra dans la chaumière en disant :

— Demain matin, au point du jour, je pars pour aller voir Jean !

— Oh ! mon enfant, s'écria sa mère, c'est à l'autre bout du pays. Quelle idée est-ce là ? Tu ne le trouverais pas en un an !

— Je vais voir Jean, vous dis-je, repéta la jeune fille d'un ton résolu. Je le trouverai, fût-il à cent lieues d'ici. Le secrétaire de notre commune me montrera par où je dois aller.

La mère de Jean, les mains jointes, le visage suppliant, s'élança vers la jeune fille et s'écria en sanglotant :

— Ah ! Trine, cher ange, ferais-tu bien cela pour mon enfant ? Je te bénirai jusque sur mon lit de mort !

— Le faire ? s'écria Trine. Le faire ? Le roi lui-même ne saurait m'en empêcher : je verrai Jean et je le consolerai, ou je mourrai à la peine !

— Oh ! merci mille fois, Trine ! s'écria la mère de Jean en étreignant la jeune fille de ses deux bras.

IV

Il est à peine sept heures du matin, et cependant la chaleur est déjà forte, car le soleil brille de tout son éclat dans l'azur d'un ciel sans nuages.

Digitized by Google

Une jeune paysanne marche vaillamment dans un chemin peu éloigné des bords charmants de la Meuse. Son costume annonce qu'elle est étrangère au pays, car les femmes du Limbourg ne portent ni bonnets de dentelle à grandes barbes, ni chapeaux de paille de cette forme. Elle porte ses souliers à la main et marche pieds nus; la sueur coule à grosses gouttes de son front. Bien que fatiguée jusqu'à l'épuisement, elle tient l'œil fixé avec une joie indicible sur quelques clochers lointains. Là est la ville de Venloo, le but de son voyage.

Pauvre Trine, depuis quatre jours déjà elle s'en va errant, demandant, se fourvoyant. A peine s'est-elle permis un court sommeil et quelque nourriture; mais Dieu et sa forte nature l'ont soutenue... Elle l'a trouvé ce lieu où son malheureux ami souffre et languit loin des siens. Elle a oublié toutes ses souffrances, son cœur bondit de joie et palpite d'impatience. Si elle avait des ailes, elle volerait avec la rapidité de l'éclair vers ces tours sur le toit desquelles le soleil resplendit comme sur un miroir.

La jeune fille continua sa route, avec une rapidité croissante, jusqu'à ce que les fortifications de Venloo apparussent à ses yeux. Elle se hâta de mettre ses souliers, secoua la poussière qui couvrait ses vêtements, ajusta ceux-ci, et entra dans la forteresse d'un pas délibéré.

A quelques pas au delà des remparts extérieurs, elle vit un soldat, le fusil au bras, qui allait et venait devant une guérite. Déjà à une certaine distance elle sourit amicalement au factionnaire; mais celui-ci la regarda avec une indifférence rébarbative. Cependant elle s'approcha har-

diment du soldat, et lui demanda en souriant toujours et de l'air le plus affable :

— Mon ami, ne pouvez-vous me dire où je trouverai Jean Braems? Il est aussi soldat ici.

Le factionnaire était un Wallon de la province de Liége.

— Je ne comprends pas ! grommela-t-il en se tournant pour appeler le caporal.

Celui-ci sortit du corps de garde et s'avança d'un air bienveillant vers la jeune fille, qui s'inclina par politesse et dit :

— Monsieur l'officier, pourriez-vous, s'il vous plaît, me montrer où est Jean Braems?

Le caporal fit la mine d'un homme qui se trouve trompé dans son attente ; il se tourna vers le corps de garde et cria en patois du Hainaut :

— Eh ! Flamand, viens un peu ici ! Il y a une pinte à gagner !

Un jeune soldat sauta à bas du lit de camp et parut en se frottant les yeux encore gros de sommeil ; à la vue de la jeune fille, sa physionomie s'adoucit.

— Eh bien, Mieken[1] demanda-t-il, que voulez-vous?

— Je viens ici pour voir Jean Braems : ne pouvez-vous me dire où il est?

— Jean Braems? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Il est cependant soldat dans les Belges, comme vous !

1. Cette abréviation du nom de Marie est très-répandue dans les Flandres, si répandue que les gens du peuple l'appliquent toujours à la femme qu'ils ne connaissent pas, comme on peut le voir ici et ailleurs, et cela en vertu d'une sorte de présomption de nom.

— C'est possible; mais est-il dans la cavalerie ou dans l'infanterie?

— Que voulez-vous dire, mon ami?

— Je demande s'il est dans les soldats à cheval ou dans les soldats à pied!

— Je ne le sais pas; mais il est soldat dans les chasseurs verts. Ne sont-ils pas dans cette ville-ci?

— Alors je ne m'étonne plus que je ne le connaisse pas : nous sommes du neuvième!

Pendant cette conversation, le caporal et trois ou quatre soldats, parmi lesquels le factionnaire lui-même, s'étaient groupés autour de la jeune fille. Celle-ci ne comprenait pas pourquoi on la regardait en face si singulièrement, en plaisantant en wallon et avec force rires. Néanmoins, elle devint toute confuse et dit au Flamand d'une voix suppliante :

— Oh! mon ami, montrez-moi donc le chemin; je suis si pressée!

Le soldat complaisant lui répondit sur-le-champ :

— Passez la porte; prenez la première rue à droite, puis à gauche, puis encore une fois à gauche, et puis de nouveau à droite jusqu'à ce que vous rencontriez une chapelle; vous laisserez cette chapelle à votre main gauche pour prendre à droite, derrière une grande maison qui est une boutique; après avoir marché encore un peu, vous reprendrez à gauche : vous arrivez alors sur le marché. Demandez la caserne du deuxième chasseurs; le premier enfant venu vous la montrera.

Trine ne savait plus où elle en était; sa tête se perdait dans ce pêle-mêle de *gauche* et de *droite* dont elle s'était

efforcée de suivre l'enchaînement. Elle n'y avait rien compris, et allait demander des renseignements plus clairs, quand le factionnaire cria soudain à pleine voix :

— Aux armes!

Tous coururent en tumulte au corps de garde prendre leurs fusils. Le soldat dit rapidement à Trine effrayée:

— Allons, allons, partez vite, ou nous serons flanqués au cachot. Voici le commandant de place!

La jeune fille ne se le fit pas dire deux fois, car près de la porte de la ville elle aperçut un officier à cheval qui lui sembla vêtu comme un roi et qui avait de formidables moustaches. Irrité de ce qu'il avait surpris la garde en conversation avec une femme, il regarda la pauvre paysanne avec des yeux aussi menaçants que s'il eût voulu l'avaler. Toutefois, il passa outre sans lui adresser la parole; mais elle l'entendit en tremblant se répandre en invectives contre les soldats, sans pouvoir s'expliquer d'ailleurs d'où pouvait naître cette violente colère.

Elle se hâta d'entrer en ville, et finit aussi par trouver le marché. Elle remarqua çà et là des soldats d'uniformes différents; mais l'aventure de la garde l'avait rendue circonspecte. Elle s'adressa à une bourgeoise.

— Madame, ne sauriez-vous pas le flamand?

— Sans doute.

— Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, où sont les chasseurs?

— Certainement. Il faut tourner ce coin, et aller toujours tout droit jusqu'au bout de la rue. Là se trouve la caserne des chasseurs.

— Je vous remercie mille fois, dit Trine, qui se dirigea vers la rue indiquée.

Arrivée devant la caserne, elle la reconnut facilement tant au nombre des soldats qui y entraient ou en sortaient qu'au roulement de tambour qu'elle entendit à l'intérieur.

Souriante de joie, elle marcha droit à la porte pour entrer; mais le factionnaire lui cria d'une voix brusque :

— Halte ! arrière ! on n'entre pas !

La jeune fille ayant fait encore un pas, il la repoussa avec une rudesse un peu adoucie.

— Mais, mon ami, dit-elle en soupirant, je voudrais parler à quelqu'un qui est soldat aussi. Que faut-il donc que je fasse ?

— De quel bataillon et de quelle compagnie est-il? demanda le factionnaire.

— Oh ! je n'en sais absolument rien ! dit la jeune fille avec découragement.

— Attendez une demi-heure, reprit le factionnaire; dans un instant on va battre pour la soupe, et aussitôt après il y a *appel* pour l'exercice. Vous verrez tous les hommes sortir de la caserne, et, si vous avez de bons yeux, vous reconnaîtrez bien celui que vous cherchez. Allez, en attendant, boire un verre de bierre au *Faucon*, et laissez-moi en paix; car je vois là-bas l'adjudant qui nous épie.

La sentinelle laissa Trine stupéfaite et bouche béante; il frappa avec force de la main droite sur la crosse de son fusil, porta la tête en arrière et se mit, comme

un bon soldat, à se promener de haut en bas d'un pas régulier, sans jeter les yeux sur la jeune paysanne.

Celle-ci demeura un instant absorbée dans une triste rêverie, et s'efforça de comprendre comment ce pouvait être mal de montrer son chemin à un étranger. La douleur commençait à s'emparer de son âme. Toutefois, une demi-heure d'attente ne lui sembla pas très-longtemps. A la sortie des chasseurs, elle se placerait près de la porte de la caserne; et pas un seul homme, à coup sûr, n'échapperait à son attention. Elle verrait et reconnaîtrait Jean; mais, à cette pensée pleine d'espérance, ses traits s'assombrirent soudain : elle venait de songer qu'il n'était pas vraisemblable qu'un soldat aveugle accompagnât les autres. Et pourtant, que pouvait-elle en savoir? Tout lui semblait ici si étrange et si extraordinaire! Dans son doute, elle suivit le conseil du factionnaire, et s'achemina lentement vers le *Faucon*. Elle entra dans l'estaminet, demanda un verre de bierre, et à demi honteuse alla s'asseoir à une table éloignée dans un coin.

Huit ou dix soldats se trouvaient dans la salle, debout près du comptoir, et devisant à haute voix d'affaires de service.

Dès l'entrée de la jeune fille, tous s'étaient tournés vers elle, et tout en riant avaient échangé chacun son observation; mais comme ils parlaient français ou wallon, Trine ne comprit pas ce qu'on disait d'elle; et bien que les regards hardis des soldats la rendissent confuse, elle dit avec un doux sourire :

— Je vous souhaite à tous le bonjour, mes amis.

Ces soldats lui paraissaient de braves gens, à l'exception d'un seul qui était plus âgé que les autres, et leur parlait avec une sorte d'autorité. Il portait de gros gants de peau de daim; les boutons de sa veste reluisaient comme l'or, le bonnet de police penchait sur son oreille gauche, ses moustaches luisantes étaient relevées en croc au moyen de cire noire; il était campé, le corps en arrière et la main sur la hanche, comme une perpétuelle provocation. Assurément, ce hautain guerrier devait être prévôt d'armes ou maître d'escrime.

Cet air et cette attitude n'étaient pas ce qui avait donné à la jeune fille mauvaise opinion de lui; ce qui la mécontentait c'était qu'il lui fît si insolemment baisser les yeux sous son dur regard, et qu'il parût plaisanter à pleine voix sur son compte; elle ne dissimula pas ses impressions, et l'orgueilleux chasseur put lire sur le visage de la jeune fille qu'elle n'éprouvait pour lui aucune sympathie.

Tandis qu'ils s'observaient ainsi l'un l'autre, l'hôtesse apporta un verre de bierre à la jeune fille. Un jeune soldat, dont le regard était bienveillant et doux, s'approcha d'elle, et avançant son verre, lui dit dans le dialecte campinois :

— Trinquons ensemble, Mieken ! Vous êtes sans doute du côté d'Anvers ?

— Non, camarade, je suis du côté de Saint-Antoine, de Schilde ou de Magerhalle, comme vous voudrez.

— Et moi, je suis un garçon de Wechel; par ainsi, nous sommes pays !

Une douce joie illumina les traits de la jeune fille;

elle adressa au jeune soldat un affectueux regard, comme si elle eût trouvé un frère en lui.

Sur ces entrefaites, les autres chasseurs s'étaient aussi rapprochés de la table, les uns debout, les autres assis; entre autres, le soldat aux moustaches retroussées s'était placé si près de la jeune fille, qu'il la touchait presque.

Trine ne put supporter cette familiarité moqueuse, et se mit à trembler comme si elle avait peur. Elle prit elle-même la main de son compatriote, et lui dit d'une voix douce et suppliante :

— Oh! mon bon ami, restez assis près de moi, s'il vous plaît; j'ai peur de ce Wallon. Qui croit-il donc que je suis?

— Bah! bah! répondit l'autre; c'est un fanfaron. Qu'il vous touche seulement, et il aura mon poing sur les moustaches, tout maître d'armes qu'il est!

Encouragée par ces paroles, Trine se tourna vers le railleur et lui dit avec fierté :

— Monsieur le soldat, je vous prie de vous asseoir un peu plus loin. Que pensez-vous donc? Me prenez-vous pour une fille de rien?

Le maître d'armes poussa un long éclat de rire. Il recula cependant un peu sa chaise, en proférant des plaisanteries que la jeune fille heureusement ne comprit pas.

— Dites-moi, mon ami, demanda Trine à son protecteur, dites-moi votre nom; je tiens à le savoir.

— François Caers!

— François Caers! Voyez un peu comme on se rencontre : il n'y a pas quinze jours que nous avons vendu

un veau à votre père. Un si beau veau tacheté ! J'en ai encore l'argent dans ma poche.

— Et comment va mon père ? bien ?

— Bien ! c'est un homme comme un chêne... Et je me rappelle maintenant qu'il m'a dit que vous étiez aussi soldat... Mais ne connaissez-vous donc pas notre Jean ?

— Comment est son autre nom ?

— Braems !

— Oh ! mon Dieu, comment ne connaîtrais-je pas Jean Braems ! Nous sommes de la même compagnie... Nous sortions toujours ensemble avant qu'il eût mal aux yeux.

La jeune fille saisit les deux mains du soldat avec une profonde émotion, et reprit :

— Voyez-vous, mon ami, je remercie notre Seigneur d'être venue dans cet estaminet. Vous me montrerez bien où je dois aller pour voir Jean, n'est-ce pas ? Les jeunes gens de notre côté sont tous de bons garçons !

— Certainement, je vous conduirai jusqu'à l'infirmerie. Vous savez qu'il est aveugle ?

— Hélas ! oui, dit Trine avec un gros soupir ; mais, au nom de Dieu, c'est donc bien vrai ? Nous en avons tant pleuré...

Les soldats avaient vu avec une sorte de jalousie l'intimité qui s'était établie entre Trine et le jeune Campinois. Le maître d'armes surtout s'agitait sur sa chaise avec force gesticulations. Ce faisant, il s'était rapproché de la jeune fille, et au moment où elle songeait le moins à lui, il lui passa la main sous le menton.

Le Flamand bondit impétueusement et éclata en me-

naces ; mais Trine, dont le visage était pourpre d'indignation, se leva et appliqua sa main avec tant de force sur la face du maître d'armes, que la tête lui en tourna. [1]

Dès que le maître d'armes fut revenu de son étourdissement, l'estaminet devint le théâtre d'une scène de tumulte et de confusion. Il saisit une pinte et voulut en frapper la jeune fille à la tête ; mais le jeune Campinois, plus solidement bâti que lui, lui sauta lestement à la gorge et lui enleva la pinte. Les camarades intervinrent et séparèrent les combattants en disant que des soldats ne se battaient pas à coups de poing, et que c'était au sabre à décider entre eux.

Tandis que Trine tremblante et en proie à la plus vive anxiété entendait un torrent de grossières invectives frapper son oreille, tandis que les soldats se bousculaient de çà, de là, tout en se querellant et que l'hôtesse s'écriait qu'elle allait appeler la garde, un roulement de tambour retentit soudain dans la caserne.

— La soupe ! la soupe ! s'écrièrent ceux qui n'étaient pas mêlés à la dispute ; ils laissèrent les autres là et quittèrent à la hâte l'estaminet.

Le maître d'armes proféra encore quelques menaces en s'en allant de même, et disant au Campinois :

— A chinq heures sol terreing ! edj vindrai vo quérie [2] !

— Bien, bien, blagueur, on y sera ! répliqua le soldat provoqué, avec un rire moqueur.

1. Ce mode de défense un peu rude est généralement répandu parmi les paysannes de la Campine, et y est considéré comme le devoir de toute femme honnête.

2. *A cinq heures sur le terrain ! et je viendrai vous chercher !* Ces mots se trouvent dans le texte en wallon liégeois.

— Malheureuse que je suis ! Qu'ai-je eu à souffrir là, mon cher François ! dit Trine en sanglotant lorsqu'elle se vit seule avec son protecteur. Est-ce fini, au moins ?

— Fini ? Je dois ce soir me battre au sabre contre ce mangeur de fer.

— Oh ! et cela à cause de moi ! s'écria la jeune fille en pâlissant et en tremblant de tous ses membres.

— Ne vous alarmez pas de cela, ma fille ; ce n'est que pour rire. Il se tirera encore d'affaire en proposant d'aller boire ensemble ; c'est une manière qu'a ce Wallon de se procurer du genièvre quand sa paie est dépensée. Cela lui arrive deux fois par semaine ; tout le monde connaît la chose. Partons vite ; je vous conduirai à l'infirmerie où est Jean Braems.

Trine paya la bierre, et sortit de l'estaminet avec le soldat. Celui-ci la conduisit, tout en causant, deux ou trois rues plus loin, et la quitta en lui disant :

— Voyez-vous là-bas ce soldat assis sur un banc à la porte d'une grande maison ? Eh bien, c'est là qu'est l'infirmerie. Il faut parler à ce soldat. Il vous laissera entrer, si c'est possible. Bon retour au pays et bien des compliments à mon père, si vous en avez l'occasion.

— Merci mille fois, mon ami ! répondit Trine en le quittant pour se rendre à l'infirmerie.

Lorsque la jeune fille se trouva seule, une triste inquiétude s'empara de nouveau de son âme, et elle se sentait à peine le courage d'adresser la parole au soldat assis sur le banc. Cependant, à mesure qu'elle appro-

Digitized by Google

chait de l'infirmerie, un sourire de joie vint éclairer son visage. Il lui sembla reconnaître le soldat. En effet, à quelques pas de distance, elle l'appela par son nom : c'était le fils de Baptiste le jardinier, ce même Kobe dont Jean avait annoncé dans sa lettre la nomination comme caporal, et il se trouvait assis sur le banc en qualité de caporal-planton.

Aussitôt qu'il aperçut la jeune fille, il se leva avec une exclamation, et courut à elle en s'écriant avec une joyeuse surprise :

— Est-ce bien vous, chère Trine ? Seigneur Dieu, quel plaisir de vous voir ! Comment ça va-t-il dans notre village ? Ma mère est-elle guérie ? Comment se porte Charlotte Verbaets ? Savent-ils là-bas que je suis devenu caporal ? Qu'a dit Charlotte en apprenant cela ?

— Cela va toujours bien, répondit Trine. Votre mère était déjà dimanche à la grand'messe ; elle est quitte de la fièvre, et il serait mal aisé de voir qu'elle a été malade. — J'ai dit moi-même, en passant, à Charlotte que vous êtes devenu officier...

— Eh bien, n'a-t-elle pas ri ?

— Non, elle est devenue rouge jusqu'aux cheveux ; mais elle était tout de même si contente qu'elle ne savait plus parler ; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Kobe le caporal pencha lentement la tête et fixa les yeux sur le sol ; l'expression de sa physionomie changea tout à coup ; lui aussi sentait la rougeur de l'émotion monter à ses joues et son cœur battre à coups précipités. Le village natal avec sa bruyère et ses bois, le timide regard de sa bien-aimée, l'affectueux sourire

de sa mère, les joies du dimanche après le long travail de la semaine; les chansons sous les tilleuls verdoyants, le babil de la pie de la maison, l'aboiement du chien, le bruit sourd et monotone du vent dans les sapins, tout cela surgissait frais et plein de vie sous ses yeux, tout cela se confondait à son oreille en une harmonie magique; tout cela le retenait fasciné dans la contemplation enchanteresse de la vie tant regrettée des jours passés...

— Qu'ai-je donc dit qui vous attriste, Kobe? demanda Trine d'une voix douce.

— Ah! chère Trine, répondit-il, je ne le sais pas moi-même; notre village est venu tout d'un coup sous mes yeux, aussi clairement que si je voyais le soleil briller sur notre clocher. Mon père était occupé à râteler le chaume dans notre champ, ma mère était auprès de lui, et j'entendais qu'ils parlaient de moi... J'étais comme hors de sens; mais c'est fini maintenant...

— Allons, Kobe, dit Trine, menez-moi tout de suite auprès de Jean; il sera si content de me voir...

— Vous savez sûrement son malheur?

— Hélas! oui, je viens pour lui parler et le consoler. Ne me faites pas attendre davantage, et conduisez-moi bien vite près de lui.

— Chère Trine, comme je vous plains! dit Kobe en soupirant avec une sincère tristesse.

— Et pourquoi? s'écria Trine. Oh! Kobe, achevez: vous me faites peur.

— Malheureuse Trine! répondit Kobe, personne ne peut voir les aveugles ni ceux qui ont mal aux yeux! cela nous est défendu sous une forte punition.

Un cri perçant et douloureux échappa à la jeune fille; elle porta son tablier à ses yeux, et reprit en pleurant convulsivement :

— O Seigneur, mon Dieu! avoir marché et souffert pendant quatre jours, et ne pas même pouvoir le voir! Si c'est comme ça, je ne partirai pas vivante d'ici : soyez-en sûr.

— Trine, il ne faut pas pleurer ainsi dans la rue, dit Kobe, ou les gens viendront s'attrouper autour de nous. Soyez calme...

La jeune fille, était-ce courage ou désespoir? essuya ses larmes, et s'écria :

— Quand je devrais entrer dans cette maison comme un voleur, quand un sabre devrait me percer le cœur, je le verrai, et je lui parlerai... Empêchez-m'en si vous le pouvez!

— Écoutez, chère Trine, dit le caporal avec douceur, j'y perdrai peut-être mes galons, mais je vous aiderai. Tenez-vous tranquille et faites comme si vous ne saviez rien. Bientôt le sergent ira au rapport chez le commandant de place; la visite du docteur est déjà faite et le directeur ne se porte pas bien : il ne viendra pas dans les salles. Quand le sergent sera parti, je vous mènerai tout doucement dans la chambre des aveugles. Mais, Trine, si je suis mis au cachot et que je perde mes galons, dites bien à ma mère et à Charlotte que c'est par amitié et par compassion...

— Soyez sûr, Kobe, répondit la jeune fille les yeux humides, soyez sûr que je vous en serai reconnaissante toute ma vie; laissez-moi faire, j'arrangerai tout pour

que Charlotte vous écrive une lettre dès que je serai revenue à la maison.

— Elle ne sait pas écrire, Trine! dit le caporal avec un soupir.

— Je le sais, moi! répliqua la jeune fille; je le ferai pour elle, et je mettrai dedans des choses qui vous feront sauter de joie.

— Trine, je ne suis pas ici en sentinelle; je suis planton, et il ne m'est pas défendu de parler avec les gens. Venez vous asseoir sur le banc sans laisser rien voir jusqu'à ce que le sergent soit sorti. Je dirai que vous êtes ma sœur; autrement il se mêlera encore de la chose. Causons un peu des amis de là-bas. Est-ce que Nicolas, le fils du brasseur, est marié avec la servante d'écurie du fermier Dierikx? Et le poulain que nous avons vendu au baes de la *Couronne,* est-il devenu un beau cheval?

Ils s'assirent sur le banc en laissant avec intention un certain espace entre eux, et se mirent à parler des absents. . . . . .

. . . . . .

Dans l'hôpital des ophthalmiques, il y avait une chambre étrange : les fenêtres en étaient closes par des paravents de papier vert foncé; pas un rayon de soleil n'y pouvait pénétrer. Pour ceux qui voyaient, c'était un morne réduit où une teinte plus triste que la plus profonde obscurité couvrait tous les objets de reflets funèbres et serrait le cœur des spectateurs d'une angoisse et d'une terreur secrètes. A proprement parler, il n'y faisait ni jour ni nuit; mais il fallait d'abord être habitué à ce vert

lugubre si l'on voulait distinguer quoi que ce fût. En outre, bien que ce lieu fût habité par des malheureux souffrant d'indicibles douleurs, il y régnait un profond silence, qu'interrompait seul de temps en temps un gémissement arraché par le brûlant contact de la pierre infernale avec les yeux malades.

Les aveugles étaient assis le long des murs, sur des bancs de bois ; semblables à une réunion de spectres, ils se tenaient immobiles et muets dans l'ombre. Chacun d'eux portait une longue visière verte, nouée sur le front et abaissée devant la figure de telle façon qu'on ne pouvait voir les traits d'aucun.

Dans le coin le plus reculé était assis Jean Braems, la tête courbée sur les genoux, et rêvant douloureusement aux choses qu'il aimait et qu'il ne devait jamais revoir. Son âme était dans la contrée lointaine où demeuraient ses parents et ses amis. Parfois, sous la visière verte, un doux sourire se jouait sur sa bouche, et ses lèvres remuaient comme s'il eût conversé avec des êtres invisibles. En cet instant même il avait évoqué du fond des souvenirs l'image de sa bien-aimée, il l'avait forcée à murmurer encore à son oreille le timide aveu de son amour, quand tout à coup un bruit presque imperceptible se fit entendre sur l'escalier. Il sembla à Jean que son nom avait été prononcé. Quoi qu'il en fût, le jeune homme tremblant se leva brusquement comme frappé d'un choc invisible, et sa bouche dit en soupirant sans qu'il le sût :

— Trine ! Trine !

La porte s'ouvrit du dehors, et la jeune fille apparut

avec le caporal sur le seuil de la chambre. Elle frémit d'épouvante quand sa vue tomba dans la salle obscure et lorsqu'elle aperçut ces ombres semblables à des fantômes et dont le visage était caché par les visières vertes comme par un masque. Elle recula en poussant un cri aigu ; mais sa voix avait frappé l'oreille de Jean Braems; il marcha vers elle les mains en avant, tâtonnant et cherchant. Elle reconnut son malheureux amant, s'élança vers lui avec un gémissement déchirant, et noua avec une force fébrile ses deux bras au cou de l'aveugle.

D'abord, on n'entendit rien que les noms de Trine et de Jean répétés sur les différents tons de l'amour, de la pitié et de la tristesse. La jeune fille pleurait, appuyée sur le sein du soldat; puis elle parut près de s'évanouir d'émotion, car sa tête s'inclina de côté, et ses bras dénoués s'affaissèrent sur les épaules de son malheureux ami.

Sur ces entrefaites, les autres aveugles étaient venus former cercle autour de la jeune fille, et interrogeaient ses vêtements de la main, comme s'ils eussent aussi voulu la reconnaître. Ces attouchements la rappelèrent à elle-même. Elle tira Jean en arrière, et dit avec effroi :

— Mon Dieu ! cher Jean, qu'est-ce que cela veut dire ! Dis-leur donc de me laisser tranquille, ou je n'oserai pas demeurer ici davantage.

— N'aie pas peur, Trine, répondit Jean, ce n'est rien. Les aveugles voient avec les doigts. Ils tâtent tes habits pour savoir de quel pays tu es. C'est sans mauvaise intention.

— Ah ! les pauvres garçons ! dit Trine avec un soupir ; si c'est ainsi, je leur pardonne de tout mon cœur ; mais je n'aime tout de même pas cela. Allons plutôt nous asseoir sur le banc dans ce petit coin obscur, Jean ; j'ai tant de choses à te dire.

En disant ces mots, elle conduisit son amant vers le banc et s'y assit à côté de lui en gardant ses mains dans les siennes.

L'entretien qui s'engagea devait être souverainement touchant, bien qu'on ne pût entendre les paroles échangées ; sur les traits de Trine se peignaient tour à tour la joie et la tristesse ; tous deux essuyaient fréquemment leurs larmes, et de temps en temps la jeune fille serrait les mains de Jean avec une profonde effusion. Sans doute elle versait le baume des consolations dans le cœur de l'infortuné ; car les rares paroles qu'on pouvait saisir avaient la douceur pénétrante des plus doux accents d'un chant d'amour. Sur le visage de Jean, qui avait un peu relevé la visière verte, se peignait une expression étrange d'attention rêveuse et en même temps de souffrance désespérée, semblable à celui qui du fond de l'abîme de douleur entend des paroles qui ne lui font pas oublier sa peine, mais qui le livrent pour un instant à la fascination d'un bonheur imaginaire.

Groupés en demi-cercle, les aveugles se tenaient silencieux autour du couple ému. Eux aussi tendaient l'oreille pour entendre ce qui se disait et saisir quelques-unes des paroles consolatrices.

Le caporal était resté devant la porte et se promenait de haut en bas, en passant de temps en temps la tête

dans la chambre des aveugles pour voir si Trine n'était pas encore prête au départ. Tout à coup il pâlit, et une profonde terreur se peignit dans ses yeux.

Il voyait le sergent monter l'escalier! Sans oser faire une observation, il le laissa entrer dans la chambre des aveugles, et le suivit la tête basse comme un criminel qui attend sa sentence.

A peine le sergent eut-il aperçu la jeune fille qu'il éclata en imprécations; puis, se tournant vers le caporal :

— Ah! lui dit-il, vous avez laissé entrer une étrangère! et une femme encore! Vite en bas! Je vais vous relever à l'instant et demander pour vous quinze jours d'arrêts forcés. Si vos galons de caporal n'y restent pas, ce ne sera pas ma faute.

Trine se leva, et s'adressa d'une voix suppliante au sergent irrité :

— Oh! monsieur l'officier, ayez compassion de lui. C'est moi qui suis seule cause de tout; ce sont mes larmes qui l'ont poussé à me laisser entrer. Ne lui faites pas de mal parce qu'il a montré un bon cœur...

Le sergent secoua impatiemment la tête, et interrompit Trine avec un air ironique :

— Allons, que signifie tout cela? Je connais mon service et sais ce que j'ai à faire... Et vous, Mieken, filez dehors! et un peu vite!

La jeune fille fut involontairement surprise à cet ordre inattendu; elle vit cependant que c'était sérieux, et, s'approchant toute tremblante du sergent, elle lui dit d'un ton de supplication :

— Ah ! je vous en prie ; encore une petite demi-heure ! Je dirai pour vous sept *Notre père*, et baiserai ma main de joie.

— Allons, allons, finissons ces enfantillages ! dit le sergent d'une voix rude. Pas une minute de plus !

— Mais, mon Dieu, mon cher monsieur, s'écria Trine désolée, je viens à pied de l'autre côté du pays pour consoler un peu notre malheureux Jean, et vous iriez me chasser maintenant ? Je ne lui ai presque rien dit encore !

— Sortez-vous, oui ou non ? s'écria le sergent, qui appuya son injonction d'invectives menaçantes et grossières qui firent trembler la jeune fille.

Les larmes jaillirent de ses yeux, et levant vers le sergent ses mains jointes, elle reprit en sanglotant :

— Pour l'amour de Dieu, mon ami, donnez-moi encore un petit quart d'heure ! Ne me faites pas mourir ; ayez pitié d'un pauvre aveugle : cela peut vous arriver aussi, monsieur ! Votre cœur ne se briserait-il pas si vous voyiez votre mère ou votre sœur chassée comme un chien ! Ah ! monsieur l'officier, ayez pitié de nous : je vous aimerai pendant ma vie entière !

La cruauté du sergent arrachait à Jean et aux autres aveugles des murmures irrités, et ils appuyèrent la prière de la jeune fille. Toute la salle fut en émoi ; c'était comme une rébellion des aveugles contre l'inexorable supérieur. Celui-ci, plus irrité encore par ces démonstrations, les menaça de les faire mettre tous à la diète *du pain et de l'eau*, et saisit brusquement Trine par le bras pour la mettre de vive force à la porte ; mais Trine, prévoyant son irrévo-

cable dessein, s'arracha à son étreinte, courut, en poussant un cri de désespoir, vers Jean, et l'enlaça dans ses bras en se répandant en plaintes déchirantes. Le jeune soldat, toujours triste, mais convaincu que rien ne pouvait empêcher la séparation, essaya de la consoler, et lui dit à la hâte bien des choses oubliées dans l'entretien.

Mais déjà le sergent avait rejoint et ressaisi la jeune fille. Il la prit par les épaules et voulut la séparer de Jean; mais les bras de Trine éplorée se tinrent attachés au corps de l'aveugle comme un lien de fer, et elle résista aux efforts du sergent furieux. Celui-ci cria à Kobe, qui se tenait tout consterné près de la porte :

— Caporal, pourquoi restez-vous là? Ici! Je vous ordonne de jeter vous-même cette paysanne à la porte : obéissez, sinon vous le paierez cher... Faisons vite!

Kobe s'approcha de la jeune fille, et, la prenant par le bras, lui dit :

— Chère Trine, cela me fait peine; mais rien n'y peut aider. Allez-vous-en tout doucement, autrement on vous jettera en bas des escaliers. C'est la consigne, et il faut bien que le sergent fasse son devoir.

Trine lâcha son ami, et, levant la tête avec une calme dignité, elle alla au sergent, et pleurant toujours amèrement :

— Monsieur l'officier, dit-elle, je m'en irai; mais pardonnez-moi, mon ami, et pardonnez aussi à Kobe. Dieu vous en récompensera, bien sûr; car c'est une bonne action... Vous avez tout de même un cœur aussi, et tous les hommes sont frères dans le monde. N'est-ce pas, monsieur le sergent, que vous serez assez bon pour tout

oublier? Je me souviendrai de vous dans toutes mes prières.

Du moment qu'on céda si humblement à son ordre, le sergent sentit s'évanouir toute sa colère; la douce voix et les beaux yeux si éloquents de la jeune fille avaient attendri son âme, et ce fut avec une véritable bonté qu'il répondit :

— Eh bien, partez bien vite, et si l'infraction demeure ainsi cachée, par pitié pour vous je me tairai et j'oublierai.....

— Excellent homme que vous êtes! s'écria Trine, je le savais bien : ne parlez-vous pas flamand comme nous! Je m'en vais à l'instant; encore un seul bonjour!

Elle embrassa encore une fois le malheureux aveugle, qui reçut silencieusement le baiser d'adieu; elle murmura quelques paroles enchanteresses à son oreille, et se dirigea ensuite, en pleurant et en sanglotant, vers la porte de la chambre. Là elle retourna la tête et poussa un cri déchirant tandis qu'elle cherchait à rentrer dans la salle, et luttait contre le sergent, qui, cette fois, lui opposa une résistance invincible. La jeune fille vit dans un coin son amant agenouillé sur le sol, la tête affaissée sur le banc comme si la vie l'eût abandonné. Cette vue la saisit tellement que, toute frémissante d'angoisse et de douleur, elle se tordit avec une sorte de rage pour échapper aux mains du sergent; mais celui-ci la poussa en avant et ferma la porte de la salle.

Lasse, exténuée, mourante de désespoir, docile comme une martyre et presque insensible, Trine, placée entre

le sergent et le caporal, descendit l'escalier jusqu'à la cour. Là, elle se laissa entraîner sans conscience, car ses jambes se refusaient machinalement aux mouvements qui devaient l'éloigner de Jean. Elle ne disait néanmoins pas un mot; les larmes silencieuses qui ruisselaient sur ses joues étaient le seul indice de sa douleur.

Sur le seuil d'une des portes qui s'ouvraient dans la cour se tenait une dame richement vêtue et d'une physionomie noble et douce. Elle vit de loin la jeune fille en pleurs et parut curieuse de savoir ce qui se passait. A mesure qu'on se rapprochait de la porte, son regard prenait l'expression d'une pitié profondément sentie.

Trine s'en aperçut; un rayon d'espoir pénétra dans son âme. Cette émotion n'échappa pas non plus à Kobe; il souffla à l'oreille de la jeune fille :

— C'est la femme du directeur de l'infirmerie; oh! une excellente personne! Elle est d'Anvers.

La jeune fille pressa le pas, et parut elle-même avoir hâte de franchir la porte; mais arrivée près de la dame, elle courut soudain à elle en gémissant, et tomba à genoux à ses pieds en lui tendant des mains suppliantes et en s'écriant :

— Ah! madame! secours, pitié pour un pauvre aveugle!

La dame parut surprise et embarrassée de cette génuflexion inattendue; elle contempla un instant avec étonnement la jeune paysanne, qui fixait sur elle ses beaux yeux bleus comme une prière de l'âme, et qui, au milieu de ses larmes d'espoir, souriait comme si elle eût

déjà remercié pour le bienfait reçu. Elle prit Trine par les deux mains, la releva et lui dit d'une voix douce :

— Pauvre fille ! Entrez, ma chère enfant. Qu'est-ce qui vous attriste ainsi ?

En disant ces mots, et sans faire attention au sergent qui portait respectueusement la main à la visière, elle introduisit la jeune fille chez elle et la fit asseoir sur une chaise.

Dans la chambre se trouvait un officier de chasseurs occupé à écrire sur un pupitre ; il leva la tête avec un intérêt curieux et considéra la jeune fille en larmes ; mais il demeura immobile et attendit une explication.

La dame, — c'était sa femme, — prit la jeune fille par la main :

— Allons, allons, ma fille, lui dit-elle, consolez-vous ; il ne vous arrivera aucun mal. Dites-moi ce qui vous chagrine si fort ; je vous aiderai, si c'est possible.

— Ah ! madame ! s'écria Trine en baisant ardemment la main de sa protectrice, Dieu vous bénira pour votre bonté ! Je suis une pauvre paysanne d'entre Saint-Antoine et Magerhal, dans la Campine. Notre Jean est tombé au sort, et il est devenu soldat. Il y a quatre jours, il a écrit une lettre à sa mère pour lui dire qu'il avait mal aux yeux ; mais à moi seule il a écrit qu'il est aveugle pour la vie. J'en ai été comme morte pendant au moins deux heures, sous un petit bois de chênes ; mais je n'ai pas osé dire la chose à sa mère de peur qu'elle n'en meure de chagrin. Le lendemain matin, je suis partie pieds nus sans savoir par où je devais aller pour venir de notre village à Venloo ; j'ai couru demandant mon chemin,

me trompant, me perdant; j'ai enduré affronts et peines, allant nuit et jour, presque sans manger ni boire, si bien que le sang coulait de mes pieds. Après avoir langui trois jours comme un agneau perdu, j'arrive ici; un garçon de notre village, qui est caporal, me laisse entrer par pitié. Je vois notre Jean les yeux morts; je veux le consoler, — et voilà que le sergent vient et me chasse! Et maintenant je ne puis plus voir Jean; je dois le quitter, pauvre garçon, et l'abandonner sans consolation. Oh! madame, cela ne peut pas être, bien sûr! Songez, je vous en prie, à tout ce que j'ai supporté pour venir jusqu'ici, et ayez pitié de cet innocent agneau qui souffre et languit dans l'obscurité!

— Est-il votre frère? demanda l'officier derrière son pupitre.

La jeune fille pencha la tête pour cacher la pudique rougeur qui, à cette question, vint colorer son visage.

Après un court silence, elle releva les yeux et répondit :

— Monsieur, je ne suis pas sa sœur; mais depuis le temps où nous étions enfants nous demeurons sous le même toit; ses parents sont les miens; il aime ma mère; son grand-père m'a porté dans ses bras quand je ne savais pas encore marcher; travail et gain, joie et chagrin, tout est commun entre nous.

Après une pause, son regard se fixa sur le parquet, et elle murmura :

— Depuis qu'il est malheureux, je sens bien aussi que je ne suis pas sa sœur...

L'officier, ému par les paroles de la jeune fille, avait

quitté son pupitre, et s'était lentement approché d'elle.

— Pauvre enfant! dit la dame en soupirant, il faut chasser ces idées-là de votre esprit et vous consoler de son malheur. Vous ne pouvez certainement continuer d'aimer un homme aveugle!

Trine frémit douloureusement.

— L'abandonner! s'écria-t-elle, l'oublier parce qu'il est aveugle et malheureux pour toute sa vie! Oh! madame, je vous en prie, ne dites plus cela; ça me fait comme un coup de couteau dans le cœur!

En effet, un torrent de larmes s'échappa de nouveau de ses yeux.

L'officier échangea quelques mots français avec sa femme. Il lui dit qu'il venait d'arriver un ordre ministériel conférant aux colonels le pouvoir de renvoyer dans leurs communes les soldats aveugles avec un congé illimité, jusqu'à ce qu'une libération définitive du service leur fût délivrée. Bien que cette mesure ne dût être mise à exécution que dans une couple de semaines, l'officier se montra disposé à tenter un effort auprès du colonel et de ceux que la chose concernait, afin d'obtenir le jour même, par exception, un permis de départ pour le malheureux ami de la paysanne. Sa femme l'engagea vivement à exécuter son projet. Bien que Trine ne comprît pas ce qui se disait, elle vit bien que sa protectrice excitait son mari à quelque chose de favorable pour elle; la jeune fille, à demi consolée, fit un signe de tête suppliant, comme pour encourager la généreuse tentative.

L'officier se tourna vers elle :

— Seriez-vous contente, lui demanda-t-il, si votre ami pouvait retourner avec vous à la maison ?

La physionomie de Trine s'illumina soudain d'une expression où se mêlaient la joie et l'anxiété, et qui échappe à toute description. Ses grands yeux bleus, tout fixes ouverts, semblaient attendre d'autres paroles de la bouche de l'officier. Enfin, sa voix éclata :

— Contente ? joyeuse ? s'écria-t-elle. Je suis toute hors de moi de vous entendre me demander cela. Oh ! monsieur, monsieur, ne me trompez pas en me donnant une telle espérance ! Je ramperai à vos pieds, et je les baiserai par reconnaissance !

L'officier se hâta de prendre son shako, ceignit son sabre, et sortit en disant :

— Ayez bon courage, ma fille : je réussirai peut-être. En tout cas, vous pourrez revoir Jean ; j'y veillerai.

D'inintelligibles accents de gratitude suivirent l'officier jusque dans la cour ; Trine commença alors à remercier avec feu sa bienfaitrice ; mais celle-ci ne lui donna pas le temps d'épancher les sentiments qui débordaient de son cœur. Elle courut à la cuisine, et revint bientôt après avec une servante qui plaça une petite table devant Trine, et y servit de la viande, du pain et de la bierre.

— Mangez et buvez tranquillement, ma fille, dit la dame ; cela vous est offert de tout cœur.

— Ah ! je le sais bien, madame, répondit Trine en soupirant ; mais, ai-je mérité ce que vous faites pour moi ? C'est comme si vous étiez ma mère. Dieu vous en récompensera !

— Il y a longtemps, sans doute, que vous n'avez mangé?

— Depuis ce matin à trois heures, madame, dit Trine en mangeant avec une faim trop réelle. J'ai bien marché pendant sept heures depuis; mais maintenant je remercie encore le bon Dieu dans mon chagrin de ce qu'il vous a faite si bonne, madame.

Trine exprima longuement sa reconnaissance, et longtemps encore la généreuse dame la consola par de douces et bienveillantes paroles, car l'officier demeura absent pendant deux heures au moins. Déjà Trine avait raconté toute son histoire, et parlé avec effusion de cette Campine si belle et si aimée, où l'esprit et le cœur sont purs comme l'air des landes sablonneuses, où chaque sentiment de l'âme s'embaume d'un parfum de simplicité et de droiture, comme la bruyère éternellement fleurie se baigne chaque jour dans les vapeurs balsamiques du matin...

La dame écoutait avec un vif intérêt cette jeune paysanne, dont le langage, tout naïf et sans art qu'il fût, trahissait une intelligence délicate et un cœur richement doué. Plus d'une fois Trine avait touché son âme et mouillé ses yeux de larmes d'attendrissement.

Pendant qu'elles attendaient en s'entretenant de la douce et pure vie des champs, l'officier s'était rendu avec le sergent à la salle des aveugles. Après être demeuré un instant parmi ces infortunés, il redescendit l'escalier et reparut dans la cour. Jean le suivait, le sac sur le dos et un bâton de voyage à la main; le sergent le conduisit jusqu'à la porte de la maison de l'officier,

Là, ce dernier prit lui-même l'aveugle par la main et lui dit :

— Trine est ici ; elle vous attend.

En prononçant ces mots, il ouvrit la porte.

Jean tira un papier de son sein, et l'agitant en l'air triomphalement, s'écria avec un indicible élan de joie :

— Trine, chère Trine, je puis partir avec toi... Je ne suis plus soldat ; voici mon congé.

— C'est la vérité, dit l'officier voyant que la jeune fille n'osait croire à ce qu'elle entendait.

Cependant Jean avançait dans la chambre les mains en avant ; mais Trine ne courut pas à sa rencontre. Foudroyée par l'émotion, elle se laissa glisser de sa chaise, et rampa sur les genoux jusqu'à sa bienfaitrice, qui était assise un peu plus loin sur un canapé. Les mains jointes, les yeux humides, avec un regard plein d'une inexprimable reconnaissance, elle s'écria :

— Oh ! madame, si vous n'allez pas en paradis, qui donc sera bienheureux ? Je ne puis parler... Mon cœur se brise... Je meurs de joie. Merci ! merci !

Sa tête s'affaissa, en effet, sans force sur le giron de la dame, et, muette, Trine embrassa ses genoux. Elle échappa cependant sur-le-champ à cette profonde émotion ; elle se releva précipitamment, et courut les bras ouverts à l'aveugle, en poussant mille exclamations de joie, parmi lesquelles dominait seul distinctement le nom du jeune homme.

. . . . . .

Après une complète effusion de bonheur et de reconnaissance, Trine et Jean franchirent la porte de l'infir-

merie accompagnés des souhaits de leurs bienfaiteurs.

C'était un étrange spectacle que celui de cette fraîche paysanne guidant par la main le soldat aveugle dans les rues de Venloo. Aussi chaque passant s'arrêtait-il frappé non pas tant par la vue du malheureux qui, le sac sur le dos et la visière verte devant les yeux, marchait à côté de la jeune fille, que par l'indéfinissable expression d'orgueil et de joie qui donnait au visage de la paysanne une noblesse et une beauté singulières.

La bonne Trine était si heureuse, si fière du résultat de son dévouement et de sa hardiesse, qu'elle marchait la tête haute et la physionomie radieuse, sans songer à baisser les yeux sous le regard curieux des citadins.

Elle avait grande hâte de quitter la ville et excitait l'aveugle à marcher vite. Le triomphe inattendu qu'elle avait remporté l'avait surprise et étonnée. Même à cette heure elle pouvait à peine y croire, et, de temps en temps, un frisson passager lui serrait le cœur comme si elle eût craint qu'on pût encore lui ravir son amant infortuné.

Elle atteignit enfin la porte de la ville; elle vit la campagne s'ouvrir devant elle, et le lointain horizon, et le chemin qui devait les ramener au village natal. Pour la première fois, un vrai cri de triomphe s'échappa de sa poitrine. Elle leva au ciel des yeux reconnaissants, fit le signe de la croix, et dit avec un doux ravissement :

— Allons, maintenant, Jean! maintenant, nous sommes libres!

V

Il faisait encore une chaleur suffocante, bien que l'ombre des arbres s'allongeât déjà notablement sur le sol; les vapeurs diaphanes de l'été ondoyaient sur la bruyère et sur les champs; pas le moindre souffle ne murmurait dans le feuillage immobile sous lequel s'abritaient les oiseaux haletants et muets; toutes les voix de la nature se taisaient; aussi loin que portait la vue, on n'apercevait ni hommes ni animaux : la terre semblait assoupie de lassitude.

Au bord d'un chemin solitaire, ombragé par un bouquet de chênes, gisait, la tête appuyée sur son sac, un soldat endormi. Ses pieds étaient nus : les souliers se trouvaient à côté.

Une jeune paysanne, assise tout auprès, fixait sur lui son regard plein de tristesse, et, gardant le plus profond silence, écartait les mouches, avec une branche de bouleau, de son visage et de ses pieds.

Le soldat reposait sur un lit de thym sauvage dont le parfum l'enveloppait d'un nuage odorant. La campanule des champs courbait ses clochettes bleues sur son front; plus bas, à ses pieds, la gentiane élevait vers lui son splendide calice d'azur.

Assurément, il avait déjà goûté un long repos, car sa compagne regardait souvent le soleil avec une certaine inquiétude, comme si elle eût voulu mesurer par la marche de l'astre combien le jour était avancé. Peut-être aussi son inquiétude venait-elle d'une autre cause.

Et cependant elle remarquait avec tristesse que le soleil avait tourné les chênes, et que déjà quelques rayons dardaient sur le corps du dormeur. Sa perplexité était grande; elle se leva et promena les yeux autour d'elle. Elle songea d'abord à courber les branches du taillis et à les entrelacer ensemble pour protéger le repos du soldat; mais ce moyen fut infructueux parce que la lumière frappait directement et de côté le bord du chemin.

Avec le plus grand silence et à pas de loup, la jeune fille se glissa dans le bosquet et y coupa avec un couteau deux bâtons. Elle vint se placer devant le soldat, contempla le soleil comme pour calculer son dessein, et enfonça en terre les bâtons. Elle dénoua le cordon de sa ceinture, et suspendit au dessus son tablier, qui couvrit le visage du soldat d'une ombre suffisante; elle revint ensuite avec une expression de satisfaction, s'asseoir auprès de lui.

Pendant quelque temps encore elle épia son repos et écouta sa respiration comme si elle s'efforçait de compter les battements de son cœur. Elle ne pouvait voir ses yeux, car ceux-ci étaient cachés sous une visière verte.

Enfin, le soldat fit un mouvement; il tâtonna avec angoisse autour de lui, tendit les mains en avant, et s'écria d'une voix inquiète :

— Trine ! Trine, où es-tu ?

La jeune fille saisit sa main, et répondit :

— Me voici, Jean! Calme-toi. Tu trembles ? Qu'as-tu ?

— Ah ! j'ai rêvé que tu m'avais abandonné ! dit le jeune homme en se levant. Dieu, quel rêve ! J'en ai encore une sueur froide...

— Quelles idées sont-ce là ! répliqua la jeune fille d'un ton de doux reproche. Tant mieux si tu as rêvé cela, Jean ; c'est un signe certain que je ne te quitterai jamais : les songes ne doivent-ils pas toujours s'expliquer par le contraire ?

— C'est vrai, ma bonne amie, dit le soldat en étreignant ses deux mains. Dieu te récompensera dans le ciel !

Sur ces entrefaites, la jeune fille avait débouclé les courroies du sac et en avait tiré un pain et de la viande. Elle se mit à couper le pain en petits morceaux, rangea ceux-ci sur le thym, et plaça sur chacun un peu de viande.

Ce faisant, elle disait d'une voix douce :

— Comment vas-tu, maintenant, Jean ? Es-tu reposé ? Le sommeil t'a-t-il soulagé ?

— Je ne suis plus fatigué, Trine, répondit-il ; mais je ne sais pas... je suis si triste de ce vilain rêve...

— Cela se passera, Jean : ça vient de ce lourd sommeil par terre... Voilà la table mise ; veux-tu manger ?

— Oui, j'ai faim, Trine.

La jeune fille lui mit en main l'un après l'autre les morceaux de pain et de viande. Tandis qu'il prenait silencieusement la nourriture qu'elle lui présentait, elle considéra son visage avec plus d'attention, et y remarqua une singulière expression de découragement et d'affliction. Toujours dans la pensée que la pesanteur du sommeil était l'unique cause de cette visible tristesse, elle ne fit aucun nouvel effort pour rasséréner son âme. Dès qu'elle lui eut tendu les derniers morceaux de pain,

elle lui remit ses bas et lia ses souliers. Le soldat prit le sac pour le charger sur son dos; mais la jeune fille le lui enleva.

— Non, Trine; laisse-moi le porter, maintenant, dit-il d'une voix suppliante; tu te fatigueras beaucoup trop. Et puis ce n'est pas bien non plus qu'une fille aille le sac sur le dos par les chemins: ça doit déjà être assez singulier de voir une paysanne voyager dans la Bruyère avec un soldat aveugle. Qu'est-ce que les gens doivent penser?

— Que nous font les gens? Toi qui ne vois pas, tu te fatigues cent fois plus que moi; tu trébuches presque à chaque pas! Moi, le sac ne me gêne pas.

Elle replaça elle-même le sac sur son dos, et, prête à partir, ramena le soldat au milieu du chemin. Elle lui mit en main un bâton dont elle tint l'autre bout sur son dos, afin que le pauvre aveugle pût suivre exactement ses pas, et marchant en avant, elle lui dit:

— Maintenant, Jean, si je vais trop vite, il faut le dire, et causons un peu en route, ça rendra le chemin plus court.

Comme elle ne recevait pas de réponse, elle se retourna, tout en marchant, vers le jeune homme, et reprit:

— Jean, il ne faut pas laisser pendre ta tête comme ça; cela fatiguera ta poitrine.

L'aveugle releva la tête sans mot dire; mais au troisième pas, il la laissa de nouveau pencher peu à peu en avant. Il était visiblement absorbé par de sérieuses réflexions et peut-être par de tristes pensées; cette dernière

supposition dut être aussi celle de la jeune fille; car bien que sa physionomie s'assombrît tout à coup, elle dit d'une voix enjouée comme pour arracher son compagnon au chagrin qui l'oppressait :

— O Jean, demain soir nous serons à la maison! Ce sera une kermesse! Ta pauvre mère, qui pense que tu es toujours à gémir dans ce noir hôpital, comme elle t'embrassera avec joie! Et Paul, qui pleurait tant quand tu es parti pour les soldats, il va joliment danser, le brave enfant! Et ma mère, et le grand-père! Il me semble déjà que je les vois accourir les bras ouverts... Et le bœuf, quand il t'entendra, la pauvre bête ira au travail comme une personne; car je voyais encore tous les jours dans ses yeux qu'il ne t'a pas oublié... Le grand-père tuera bien vite le lapin gras, et tous ensemble nous ferons bombance comme des rois. Ah! je voudrais déjà y être!

Tout en parlant, la jeune fille se retournait souvent pour regarder l'aveugle qui la suivait en tenant le bâton protecteur, et pour épier sur sa physionomie l'effet de ses paroles. Un sourire incertain fut le seul changement qu'elle y aperçut. Cependant, cet indice, quelque minime qu'il fût, lui donna du courage, et bien que le jeune homme n'eût pas répondu, elle reprit :

— Et quand nous serons chez nous, Jean, je serai toujours auprès de toi et ne te quitterai jamais. J'achèterai des chansons et les apprendrai pour te les chanter le soir au coin du feu; quand j'irai travailler aux champs, tu viendras toujours avec moi; nous causerons ensemble pendant le travail, et ce que tu ne sauras pas voir, je te le ferai toucher avec les mains. Ainsi, tu sauras aussi

bien que moi comment vont les moissons; tu les verras pousser en esprit. Je te conduirai à l'église, et le dimanche soir j'irai boire avec toi une pinte de bierre à la *Couronne* pour que tu entendes causer les amis. Ce sera comme si tu n'étais pas aveugle! Que dis-tu de cela? Ce sera encore bien beau, n'est-ce pas?

— Chère Trine, ta voix est si douce qu'elle fait battre mon cœur... Quand j'entends tes chères paroles, c'est comme si mon ange gardien marchait devant moi; je te vois sous mes yeux; tu as des ailes, ton corps brille comme le soleil. Je crois que le bon Dieu laisse voir à mes yeux aveugles comment tu seras un jour récompensée dans le ciel de ton incompréhensible bonté!

— Ah! Jean, il ne faut pas parler ainsi! répliqua la jeune fille. Je ne demande qu'une seule récompense pour ma peine, c'est que tu ne sois plus si triste. Hier, tu étais bien plus gai qu'aujourd'hui.

L'aveugle lâcha le bâton pour saisir la main de la jeune fille et marcher à côté d'elle.

— Trine, dit-il, hier j'étais si joyeux de retourner à la maison!... Mais depuis ce matin, et tandis que je dormais là-bas, la vérité s'est montrée à moi; maintenant quelque chose tourmente mon cœur, je ne dois pas te le cacher. Dieu me punira si je songe encore à ton amour.

— Mais, Jean, qu'as-tu donc en tête? Tu me rends si triste que je ne sais presque plus avancer. Dis-moi ce que tu as sur le cœur; je gage que ce sont des idées!

— Parlons-en tranquillement, Trine, reprit le jeune homme d'une voix altérée; tu es belle, forte, bonne de cœur, habile à tous les ouvrages... et tu sacrifierais

ta jeunesse par amour et par pitié pour un malheureux aveugle? Et quand nos parents seront au cimetière, tu seras vieille, seule au monde et délaissée à cause de moi?

La jeune fille, émue par l'accent déchirant de la voix de Jean, se mit à pleurer amèrement; l'aveugle ne s'en aperçut point et poursuivit :

— Trine, je me souviendrai jusque sur le lit de mort de l'instant où nous prîmes congé l'un de l'autre; j'ai compris ce que disaient tes beaux yeux bleus, et cela m'a rendu heureux dans toutes mes douleurs. Même alors que le docteur brûlait mes yeux avec la pierre infernale, et que la souffrance m'arrachait des cris, tu étais devant moi, la même rougeur sur le front, et je sentais encore ta main trembler dans la mienne. Ah! si le bon Dieu m'avait seulement laissé un œil pour que je pusse gagner notre pain de chaque jour, je serais tombé à genoux, Trine, pour te demander une chose qui nous aurait réunis pour toujours : je me serais épuisé jusqu'à la mort pour te récompenser dignement de ta bonté. Maintenant, cela ne peut plus être.

— Pour l'amour de Dieu, Jean, s'écria la jeune fille avec désespoir, que dis-tu là? Est-ce pour me tourmenter? Je ne te comprends pas. Que te resterait-il donc sur la terre?

— Le chagrin... et la mort, dit le jeune homme en soupirant profondément.

— Mourir? dit amèrement la jeune fille. Et tu penses sans doute que je vais te laisser mourir? Que signifie cela? parle plus clairement : je ne puis supporter tes paroles, que je ne comprends pas... et je ne veux pas

continuer la route ainsi. Assieds-toi un instant au bord du chemin, jusqu'à ce que ces vilaines choses soient sorties de ta tête.

La jeune fille, guidant l'aveugle, alla s'asseoir avec lui sur le maigre gazon qui bordait le chemin, et jeta le sac à terre.

— Voyons, Jean, dit-elle, dis-moi une bonne fois ce que tu t'imagines.

— O ma chère Trine, tu me comprends bien, répondit le soldat. Tu veux renoncer à ta jeunesse pour moi. Puis-je demander que tu me sacrifies ta vie entière par pure bonté? La seule pensée que tu veuilles le faire déchire mon cœur. Tu veux me voir consolé et joyeux; eh bien, promets-moi que tu ne seras jamais pour moi rien de plus qu'une sœur, que tu iras aux kermesses comme autrefois, et que tu seras aimable pour les autres jeunes gens, autant que l'honnêteté le permet...

La jeune fille éclata en sanglots et répondit en versant un torrent de larmes :

— Jean, Jean, comment se peut-il que tu sois si cruel? tu tortures mon cœur comme un bourreau. Voilà ce que me vaut ma bonté : Va chercher d'autres jeunes gens! En quoi ai-je mérité cela, et quel mal t'ai-je fait?

Jean chercha la main de la jeune fille, et la saisissant, il dit d'une voix douce et triste :

— Ah, Trine, tu ne veux pas me comprendre. Eussé-je dix yeux, je me les laisserais brûler tous pour pouvoir t'aimer sans te faire souffrir! Et pourtant être aveugle, c'est là un martyre que personne ne peut comprendre tant qu'il voit le jour... Mais Dieu me punirait,

bien sûr, si je consentais à ce que tu me donnes ta vie...

— Et si je suivais ton méchant conseil, tu m'oublierais aussi, n'est-ce pas?

— T'oublier? dit l'aveugle en soupirant, il fait toujours nuit pour moi. Je dois toute ma vie penser et rêver. A qui et de quoi serait-ce, sinon de ta bonté pour moi et de ce que tes yeux me disaient lors de la séparation?

— Et tu aimerais toujours Trine, quand même elle ferait selon ton désir?

— Toujours, jusqu'à la mort!

La jeune fille essuya ses yeux. Une tout autre expression se peignit sur son visage; avec un mouvement d'orgueil et de joyeux courage elle s'ecria :

— Et je t'abandonnerais, moi? j'irais avec d'autres jeunes gens à la kermesse, à la danse, tandis que toi, seul des semaines entières dans le coin du foyer, tu gémirais et tu penserais à moi! Jean, je ne sais comment tu oses songer à de pareilles choses! Sois sûr que si ce n'était toi, j'en serais toute en colère. Crois-tu donc que je n'ai pas de cœur et que j'irais te laisser languir ainsi? Non, non, tu m'as aimée quand tu avais encore tes deux yeux noirs, et moi je continuerai à t'aimer, pauvre Jean, bien que tu aies perdu la vue! Et ne me parle plus des autres jeunes gens : cela me fait une grande peine; car c'est comme si tu ne te souciais plus de moi... Quand j'y pense, les larmes coulent sur mes joues...

Jean, muet d'admiration, serra les mains de la jeune fille d'une étreinte reconnaissante. Après un instant de silence, il murmura :

— Trine, tu es un ange sur la terre ; je le sens bien, toi seule peux me faire oublier ce que Dieu m'a enlevé ; mais cela ne peut pas être.

— Oui, répliqua la jeune fille, je te comprends ; tu veux dire que j'entrerai dans la confrérie de sainte Anne[1] : ce n'est pas vrai ; je ferai un heureux mariage, et je me marierai avant les semailles d'hiver, voilà !

— Te marier ? soupira le soldat avec une tristesse comprimée : O Trine, je vois clair maintenant... Fasse Dieu que ton mari t'aime comme tu le mérites ! Ah tu vas te marier ! Avec qui ? Est-ce un camarade du village ?

— Jean, tu perds l'esprit ! s'écria la jeune fillé d'une voix si éclatante, que le bois de sapins qu'ils traversaient en renvoya l'écho. Je vais me marier. Tu demandes avec qui ? — Avec toi !

— Dieu ! avec moi ? avec un aveugle !

— Avec toi, avec celui qui donnerait dix yeux pour pouvoir m'aimer !

— Oh, merci, merci pour ta bonté sans pareille... Sois bénie pour tant d'amour, mais...

Trine lui mit la main sur la bouche, et étouffa le *mais* en disant d'un ton de triomphe :

— Tais-toi ! tu as parlé bien sérieusement tout à l'heure, et en t'écoutant je sentais mon cœur se briser dans ma poitrine... A mon tour de parler maintenant ! Si par malheur Trine était devenue aveugle, aurais-tu repoussé la pauvre fille ? Et si elle avait continué de t'ai-

1. *Coiffer Sainte Catherine, entrer dans la confrérie de Sainte-Anne*, expressions synonymes qui signifient rester vieille fille.

mer dans son misérable état, lui aurais-tu donné le coup de mort en aimant les autres filles? Eh bien, réponds-moi donc!

— Je n'ose pas.

— Il le faut! et il faut parler franc, Jean!

— Ah, Trine! j'aurais fait ce que tu fais maintenant; et pourtant cela ne peut pas être, ma bonne amie. Qu'est-ce que les gens diraient de moi?

— Cela sera! dit la jeune fille avec résolution; voici ma main. Que Dieu en soit témoin en attendant que le prêtre prie sur nous!

En entendant ces paroles, le soldat couvrit son visage des deux mains, et sa tête s'inclina lentement sur le sein de la jeune fille; il faillit s'évanouir d'émotion et demeura sans parole, lorsque Trine s'écria avec enthousiasme :

— Les gens! celui qui fait bien n'en doit pas avoir honte. Et quand j'irai avec toi à l'église pour dire le *oui* devant l'autel, je lèverai fièrement la tête et songerai que Dieu sait là-haut ce qui est bien et ce qui est mal... Et laisse-moi faire : je montrerai ce qu'on peut quand la force ne manque ni au cœur ni aux bras. Nous ne manquerons de rien, cher Jean; Trine y veillera, et elle demeurera toujours près de toi, te consolant, t'aimant, te mettant en joie, jusqu'à ce que la mort nous sépare; et nous continuerons de vivre avec nos parents, le grand-père et le petit Paul, paisiblement et heureusement, comme autrefois. N'est-ce pas bien ainsi?

Le soldat aveugle baisait ses mains en pleurant et en sanglotant. Il murmura bien encore quelques paroles

qui voulaient refuser l'offre séductrice, mais la jeune fille dit d'un ton impératif :

— Jean, nous ne pouvons rester assis ici ; il faut partir. Il fera déjà noir avant que nous arrivions à la ferme où j'ai dormi il y a quatre jours. Lève-toi, et allons joyeusement en avant. Je ne veux plus entendre un mot de cette affaire : ce qui est dit est dit. Parlons d'autre chose.

Elle chargea le sac sur son dos, tendit le bâton à Jean, et tous deux silencieux, mais l'âme joyeuse, poursuivirent leur route à travers la bruyère.

VI

Le lendemain, au point du jour, Trine se remettait en route, le sac sur le dos et le soldat aveugle derrière elle.

Le gazon qui bordait le chemin et les brins de bruyère étincelaient sous les premiers feux du soleil comme s'ils eussent été semés de diamants, et les aiguilles des sapins, humides de rosée, semblaient couvertes d'argent mat. A l'orient, l'horizon se teignait de pourpre et d'or; dans le lointain, sur la lisière du bois, les vapeurs nocturnes s'élevaient, flottant entre la terre et le ciel. Le chœur des oiseaux était éveillé et remplissait l'air d'une pluie de notes joyeuses; l'industrieuse abeille voltigeait en chantant sur le thym fleuri; hannetons, papillons, cigales, voletaient et folâtraient à la ronde; tout souriait au lever de ce beau jour, tout saluait le retour de la lumière renaissante !

L'excellente jeune fille se trouvait aussi, sans le savoir, à l'unisson des joies de la nature. De temps en temps, elle chantait d'une voix enthousiaste quelques mots d'une chanson quelconque, ou balbutiait des paroles sans suite pour donner issue à la joie qui gonflait son cœur. Depuis longtemps déjà, le soldat marchait gardant le silence; il le rompit enfin :

— Chère Trine, comme tu es gaie ! C'est sans doute parce qu'il va faire beau. Je ne puis rien y voir, mais j'entends les oiseaux dire bonjour au soleil et les abeilles bourdonner joyeusement à mes pieds.

— Non, Jean, ce n'est pas pour cela, répondit la jeune fille en lui prenant la main; approche-toi un peu; j'ai quelque chose à te raconter. Ce n'est qu'un rêve, et je l'avais pour ainsi dire tout à fait oublié; mais depuis que je suis bien éveillée, il m'est revenu clairement en mémoire. C'est bien bon de rêver, n'est-ce pas, Jean?

— Quelquefois !

— Oui, mais je veux parler des beaux rêves. Je n'ai jamais été plus heureuse que cette nuit en dormant; je ne donnerais pas mon rêve pour vingt couronnes, et c'est pourtant terriblement d'argent. C'est bien dommage, Jean, que les songes ne soient pas des vérités !

— Qu'as-tu donc rêvé de si beau, Trine?

— Tu y es pour quelque chose, Jean, comme tu le penses bien. Oh! c'est si beau! écoute plutôt. La fermière, — que Dieu l'en récompense, la brave femme, — m'avait menée coucher dans une toute petite chambre. Quand je fus seule, j'allai m'agenouiller et prier devant la sainte Vierge qui se trouvait sur la cheminée.

Je ne sais combien de temps je suis restée à genoux; mais, quand je me levai, la tête me tournait et j'étais presque hors de moi : cela me semblait ainsi du moins. Cependant, la lune s'était levée et brillait si claire à travers la petite fenêtre que la chambre en était toute bleue et toute drôle. Je posai le front contre les carreaux pour me rafraîchir le cerveau, et je me jetai ensuite sur le lit à demi vêtue pour être prête de bonne heure le lendemain. Mais je ne pus dormir; car la lune donnait justement dans mes yeux, et j'étais comme forcée de regarder l'homme au fagot qu'on y voit[1]. Me suis-je endormie enfin, je ne puis le dire; mais cela doit être, car écoute ce qui m'est arrivé. Tout d'un coup, la lune eut une bouche et de magnifiques yeux bleus; elle prit des couleurs comme une pomme d'api, et me sourit avec tant de bienveillance que je m'en sentis tout émue. De ma vie, je n'ai vu une femme aussi belle et aussi aimable; s'il s'en trouvait une pareille au monde, les hommes se mettraient sûrement à genoux devant elle. Je le crois bien qu'ils le feraient! mais écoute. Peu à peu, la lune eut des bras et une longue robe avec de grandes fleurs d'or; sur sa tête se posa une couronne d'argent avec sept étoiles brillantes; sur son bras, elle portait un enfant plus beau que les petits anges du paradis. Mon Dieu, Jean, c'était la sainte Vierge de la cheminée, devenue vivante, et qui, Notre-Seigneur dans les bras, me souriait du haut du ciel et me faisait signe... Et puis, ce fut plus beau encore! Comment étais-tu

1. C'est ce que prétendent les paysans flamands.

venu dans ma chambre, je n'en sais rien ; mais tu étais assis sur une chaise auprès de la fenêtre, et, avec tes yeux aveugles, tu regardais aussi la sainte Vierge; tous deux nous tombâmes à genoux et tendîmes les bras vers la fenêtre, comme si nous eussions appelé la Mère de Dieu. Tout d'un coup, elle descendit doucement, s'approcha de plus en plus, et, passant à travers les carreaux, arriva jusque dans la chambre. Elle dit quelque chose au petit Jésus, l'enfant posa le doigt sur tes yeux, et toi, Jean, tu poussas un cri de joie en disant : Je vois! je vois! Hélas! j'en fus tellement frappée que je m'éveillai en sursaut et tombai à bas du lit... et ce n'était pas vrai! Ce n'était qu'un rêve; car la lune brillait encore au ciel avec l'homme dedans, et la sainte Vierge était tranquille et immobile sur la cheminée... N'est-ce pas un beau rêve, pourtant?

La jeune fille se tut et attendit une réponse. Jean dit au bout d'un instant :

— Trine, comme tu sais bien raconter! Mon cœur palpitait de joie pendant que tu parlais; je croyais tout voir; et quand tu as dit que Notre Seigneur me touchait les yeux, j'ai senti quelque chose que je ne puis dire; et puis j'ai vu la sainte Vierge, mais si bien vu que je pourrais dessiner sur le sable les fleurs d'or qui brillaient sur sa robe!

— Quelles fleurs y as-tu vues, Jean?

— De grandes roses...

— Moi aussi; c'est surprenant!

— Et des lis comme il y en avait tant, l'année dernière, dans le jardin du brasseur.

— Moi aussi j'y ai vu des roses et des lis ! Comment cela se peut-il ? J'en perds la tête.

— Ah ! ma bonne amie, dit Jean avec un soupir, ne te laisse pas tromper par une fausse espérance. Songe est mensonge, dit le proverbe ; ce n'est qu'une consolation que Dieu nous a envoyée pendant le voyage.

— C'est égal ! s'écria la jeune fille avec joie, il me semble que, depuis cette nuit, j'aime encore mieux la Mère de Dieu qu'auparavant... Quand nous serons à la maison, j'irai demander au sacristain du papier d'argent pour faire à la Vierge du tilleul une couronne de sept étoiles... et si jamais en notre vie nous pouvons le faire, elle aura aussi une robe avec des fleurs d'or. Mais avançons un peu plus vite avant que le soleil soit plus haut, et prends le bâton, car le sentier devient étroit et raboteux. Je crois que nous nous sommes perdus avec toutes ces causeries.

— Chère Trine, il faut faire attention au chemin, car mes jambes commencent à se fatiguer ; je sens que je ne pourrai marcher pendant dix heures aujourd'hui.

— Ne t'inquiète pas, Jean, répondit la jeune fille en ralentissant le pas ; sur une bruyère unie comme celle-ci, on arrive toujours... et je vois là-bas deux tours, Moll et Baelen, comme on nous l'a dit ce matin.

— A quelle distance sont-elles, Trine ?

— Une lieue et demie environ. Pourras-tu ce matin aller jusque-là ?

— Oui, en nous reposant de temps en temps en chemin.

— Tu n'as qu'à dire quand tu seras las. Maintenant, taisons-nous; autrement tu te fatiguerais plus tôt...

Cependant le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon et commençait à verser sa lumière comme un torrent de feu sur la bruyère. La chaleur devint si ardente, que la sueur coulait à grosses gouttes sur le visage des deux voyageurs haletants. Toutefois le soldat ne se plaignait plus de la fatigue et marchait courageusement derrière sa conductrice. Il n'avait rompu le silence que pour dire que ses yeux le faisaient souffrir, comme si le brûlant éclat du soleil en eût accru l'inflammation.

Après une grande heure de marche, la jeune fille s'arrêta brusquement sans dire un mot à l'aveugle. Celui-ci fut surpris de l'incident :

— Trine, dit-il, que vois-tu donc que tu t'arrêtes ainsi tout d'un coup?

— Jean, répondit Trine avec une certaine tristesse, j'ai fait du beau! Dieu sait combien nous sommes loin de notre chemin; nous voici devant un large ruisseau qui coupe toute la bruyère, et je ne vois nulle part de pont pour passer outre...

— C'est fâcheux, dit Jean avec un soupir, je suis si las. L'eau est-elle profonde?

— Oh! non, je te l'ai dit, c'est un large ruisseau; je vois très-bien le fond : on en aurait jusqu'aux genoux.

— Eh bien, Trine, essayons de passer; cela nous épargnera la peine de retourner sur nos pas.

— C'est impossible, Jean, les bords sont trop hauts; tu ne saurais ni descendre, ni remonter... Allons, pourtant, faisons de nécessité vertu!

Elle amena l'aveugle au bord du ruisseau, jeta le sac sur l'autre rive et se laissa glisser dans l'eau; le jeune homme l'entendit :

— Que vas-tu faire, Trine? demanda-t-il.

— Jette tes bras à mon cou et tiens-toi bien, répondit la jeune fille, qui prit le soldat par la main, l'attira vers elle et le contraignit doucement à obéir à son ordre, malgré ses observations.

Chargée de son lourd fardeau, elle gagna d'un pas chancelant l'autre bord et dit :

— Jean, voici des saules; tiens-toi ferme aux branches : je t'aiderai.

Le soldat fit ce que lui recommandait Trine et atteignit la rive sans trop de peine. La jeune fille le rejoignit et secoua l'eau qui avait éclaboussé ses vêtements.

— Oh! dit l'aveugle, tu es la bonté et le dévouement même, Trine... Je suis bien triste de ne pouvoir te récompenser de l'affection et de la pitié que tu as pour moi.

— Allons donc, Jean, dit-elle en l'interrompant, cela vaut bien la peine d'en parler! Je t'ai porté de l'autre côté de l'eau, voyez la belle affaire! Le soleil aura bientôt séché mes habits. Remettons-nous en route tout doucement. Dans une demi-heure, nous arriverons au premier clocher; ce doit être Moll : nous nous y reposerons longtemps.

— L'eau du ruisseau est-elle claire? demanda le jeune homme.

— Comme du verre! As-tu soif? Attends; je puis bien me mouiller encore un peu : je vais te donner un bon coup à boire.

Elle détachait déjà du sac la gamelle de fer-blanc; mais le soldat reprit :

— Non, Trine, ce n'est pas pour cela. Mes yeux me font bien mal : donne-moi un peu d'eau et un linge pour les laver; cela me soulagera tant!

La jeune fille entra dans le ruisseau et remplit la gamelle de l'eau la plus limpide; elle revint à l'aveugle, tira de son sein un linge blanc, et lui dit :

— Assieds-toi et laisse-moi laver tes yeux, autrement tu rempliras d'eau tes habits.

Le soldat obéit et s'assit sur le gazon en tournant le dos au soleil. Trine ôta de son front la visière verte et se mit à rafraîchir ses yeux avec le linge mouillé, et comme le soldat disait en ressentir un grand bien, elle ne s'en tint pas là et lava son front et son visage, lorsque Jean repoussa doucement sa main en disant :

— Assez, Trine, assez!

Et comme elle s'écartait de quelques pas pour reprendre la visière, l'aveugle bondit soudain, poussa un grand cri, et, les mains tendues vers son amie, resta debout, tremblant de tous ses membres, tandis que des sons inintelligibles s'échappaient de sa bouche.

— Mon Dieu, Jean, qu'as-tu? s'écria la jeune fille en courant à lui avec une exclamation d'effroi.

Mais lui, comme égaré, la repoussait doucement et disait d'une voix suppliante :

— Trine, Trine, va-t'en!... plus loin! à la même place! Oh! je t'en prie!

Surprise du ton de sa voix et de la joie incompré-

hensible qui illuminait ses traits, elle condescendit à la prière de l'aveugle et se plaça à quelques pas de lui. Jean ouvrit ses yeux éteints, et levant les bras au ciel :

— Trine!... mon Dieu!... je t'ai vue!... Mon œil gauche n'est pas tout à fait mort!

Comme si elle eût été frappée de la foudre, la jeune fille fut saisie d'un tremblement fébrile; elle s'approcha du soldat d'un pas chancelant et s'écria :

— Non, non, Jean, ce n'est pas vrai! Ne me fais pas mourir de joie! La lumière du soleil t'a trompé, pauvre garçon!

— Je t'ai vue! criait le soldat hors de lui de joie; dans les ténèbres, comme une ombre! Mon œil gauche n'est pas mort, te dis-je. Chère Trine, c'est ton rêve de cette nuit!

Un cri perçant s'échappa du sein de la jeune fille, qui s'affaissa toute frémissante sur ses genoux, et, les mains tendues vers le ciel, murmura une douce prière de remerciement. Le soldat la vit, bien qu'indistinctement et comme une forme indécise; il se laissa tomber à genoux auprès d'elle.

Trine, absorbée par son extatique action de grâces, ne le remarqua pas, et demeura quelques instants dans une complète immobilité. Enfin, calmée par la prière même, elle tourna la tête et s'écria :

— Ciel! tu as vu ce que je faisais?

— Je l'ai vu! dit Jean avec transport.

— Ah, bonne Vierge! s'écria Trine en fondant en larmes, sainte Mère de Dieu, c'est vous qui l'avez fait!

Je ne l'oublierai jamais, jamais! et tous les ans j'irai pieds nus en votre honneur à Montaigu [1].

Après cette fervente aspiration de gratitude, ses forces parurent l'abandonner. Elle appuya le bras sur l'épaule de Jean, cacha son visage sur le sein du soldat, et se mit à pleurer silencieusement. Le jeune homme n'était pas moins ému qu'elle; à lui aussi les paroles manquaient pour exprimer tous les sentiments qui débordaient de son cœur. Tout un avenir de reconnaissance, d'amour et de félicité s'était ouvert devant lui et le ravissait dans la contemplation de la vie bienheureuse qui lui était promise.

Enfin Trine se leva et renoua, avec mille exclamations joyeuses, la visière verte devant les yeux de son ami; elle mit le sac sur son dos, prit le jeune homme par la main, et tous deux se remirent en route d'un pas léger, tandis que la jeune fille exprimait son bonheur par ces paroles :

— O cher Jean, je ne sais ce que j'ai, mais je voudrais danser et sauter de joie : maintenant je marcherais vingt heures encore sans ressentir de fatigue.

— Moi aussi, Trine, répondit le soldat; il me semble que je pourrais voler! O mon amie, si mon œil gauche pouvait être guéri! quel bonheur, quel bonheur! Mon cœur bat quand j'y pense.

— Guérir? tu guériras! la sainte Vierge y veillera dans le ciel... Ne vois-tu pas que la main de Dieu s'en mêle? et mon rêve de cette nuit!

— Chère Trine, chère Trine! s'écria le jeune homme

1. Lieu de pèlerinage très-fréquenté dans la province d'Anvers.

en pressant sa main d'une frémissante étreinte, si c'était vrai, vois un peu quelle heureuse vie nous aurions sur la terre! Nous ferions ce que tu m'as si généreusement promis; nous nous marierions. Je travaillerais comme un esclave, mais avec courage, avec bonheur; toi, ma femme bien-aimée, tu n'aurais plus rien à faire que te reposer...

—Non pas, Jean, dit Trine en souriant; tu penses sans doute que mes bras pourraient s'habituer à la paresse : c'est ce que tu verras!

— C'est égal, reprit le jeune homme, tu ne ferais que ce que tu voudrais, et rien de plus. Et nos parents, Trine, comme ils seraient heureux jusqu'au dernier jour de leur vieillesse, au milieu de notre amour et de nos soins! J'abattrais le mur qui sépare nos deux chaumières et n'en ferais qu'une seule maison, pour que nous pussions demeurer tous ensemble. Ce serait un paradis de joie et de bonheur!

— Oh ce que tu dis est beau, dit la jeune fille d'une voix émue... Le mur tombera dès notre arrivée, et alors le grand-père, nos deux mères, Paul, toi et moi, et jusqu'à nos bêtes, nous pourrons toujours nous voir, toujours être ensemble. Quelle vie! quelle vie!

Trine battit des mains de joie comme un enfant.

— Et puis, poursuivit Jean, nous avons trop peu de terres pour y pouvoir toujours travailler et pour mettre de côté. Je serai marchand de déchets de sapins, et peu à peu de bois et de fagots. Alors il faudra songer à avoir quelque chose sous la main pour le temps à venir; car...

La voix du jeune homme s'affaiblit, et il dit presque inintelligiblement :

— Car, s'il plaît à Dieu, notre ménage s'agrandira peu à peu...

Il s'arrêta, car au même instant la jeune fille porta les mains à ses yeux, et Jean l'entendit pleurer et sangloter :

— Pourquoi mes paroles t'attristent-elles? demanda-t-il.

La jeune fille reprit sa main, la pressa doucement, et répondit en soupirant :

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi ! ne parle plus de ces belles choses. Mon cœur se brise à t'entendre... mais c'est de joie seulement... Jean, je suis si heureuse que j'en perdrai la tête si tu continues à parler du paradis qui nous attend...

— Et moi donc, Trine ! je ne puis me taire : mon cœur déborde. Laisse-moi continuer et dis aussi quelque chose. Ainsi nous arriverons pleins de joie, et sans le savoir, à Moll pour nous reposer.

Le soldat se reprit à dérouler de nouveau les heureuses perspectives entrevues, et fit apparaître aux yeux de la jeune fille vivement touchée le magique avenir d'une existence passée à deux tout entière, et dont ils savouraient par avance les ineffables félicités.

Enfin ils approchèrent d'une grande commune. Trine donna le sac à Jean, et la main dans la main ils entrèrent dans le village.

VII

Vers la fin de l'après-dîner, Trine et son ami cheminaient dans la bruyère au delà de Casterlee, où ils avaient franchi la Nèthe. Tous deux étaient silencieux et tristes; mais aucun n'avait révélé à l'autre les pénibles dispositions de son âme : au contraire, dans les rares paroles qu'ils échangeaient, ils s'efforçaient de paraître gais l'un à l'autre.

Et cependant un amer et cruel désenchantement avait peu à peu envahi leur cœur.

Depuis qu'ils s'étaient remis en voyage, Trine avait lavé cinq ou six fois déjà les yeux du soldat; elle ne passait auprès d'aucune source sans essayer si elle ne possédait pas la merveilleuse vertu du premier ruisseau. Hélas! ses soins dévoués étaient pour elle-même et pour le malheureux jeune homme une source de désespoir et de douleur.

Soit que le soldat se fût trompé en effet lorsqu'il avait cru voir sa compagne, soit que la fraîcheur de l'eau et le frottement du linge sur les yeux eussent augmenté l'inflammation, toujours est-il qu'il ne voyait plus rien, si souvent qu'il s'efforçât d'apercevoir la silhouette de son amie. Il finit même par ne plus pouvoir supporter la lumière, et il fermait les yeux avec de vives souffrances chaque fois que Trine détachait la visière de son front.

Ainsi se forma irrésistiblement dans l'âme de tous deux la terrible conviction qu'une illusion cruelle les avait égarés, et que la cécité était complète et incurable.

L'espoir, heureuse incertitude, demeurait bien au fond de leur cœur, mais il ne pouvait qu'illuminer de temps en temps d'un rayon fugitif leur morne découragement, et leur douleur n'en était que plus cuisante et plus profonde.

Une autre cause portait aussi leur âme au chagrin et à la tristesse. Depuis le matin ils avaient déjà fait huit lieues, et étaient extrêmement las. L'aveugle, surtout, qui trébuchait souvent dans le chemin était harassé et épuisé. Sans sentiment, plongé dans un mortel anéantissement, se retenant machinalement au bâton, il se traînait derrière son amie, le corps penché en avant, allant comme une machine inanimée. Ses pieds étaient blessés, et s'il n'eût pas perdu toute conscience de son état, il aurait senti le sang qui coulait brûlant de son talon droit dans le soulier.

Trine n'était pas moins fatiguée; cependant elle continuait à marcher sans dire un mot, et même sans regarder le soldat. La pauvre fille n'osait parler. Son cœur n'avait plus de consolation à donner : la séduisante vision s'était évanouie, l'espoir du bonheur avait disparu. Une joie indicible l'avait pour ainsi dire mise hors d'elle, lorsque le riant avenir s'était montré à ses yeux; mais précisément à cause de cela, la déception était mille fois plus pénible et la courbait maintenant comme un esclave, quelque courageuse qu'elle fût, sous le poids d'un immense découragement. Et puis qu'eût-elle pu dire à son ami pour l'arracher à son désespoir? Lui parler de ses yeux et mentir à ses propres convictions? elle ne le pouvait pas : c'eût été briser à la

fois le cœur de Jean et le sien par une amère ironie!

Voilà pourquoi elle marchait muette et à pas pesants, abîmée dans ses réflexions désespérées, et sachant à peine où elle en était.

Après une grande demi-heure du plus profond silence, le soldat dit tout à coup en respirant péniblement :

— Trine, arrête! je n'en puis plus!

— Je suis à bout aussi, répondit Trine sans se retourner; nous allons nous reposer un peu, et nous passerons la nuit dans ce village là-bas.

— Ah! n'allons pas plus loin! dit l'aveugle d'une voix suppliante.

— Nous sommes près d'un jardin; encore vingt pas, Jean; il y a une belle haie de hêtre. Nous serons assis à l'ombre.

— Pour l'amour de Dieu, va donc vite!

Elle le prit par la main, le conduisit jusqu'à la haie, à laquelle elle lui fit tourner le dos, et l'aida à s'asseoir.

Le jeune homme s'affaissa lourdement sur le gazon et pencha la tête sur la poitrine...

Derrière l'endroit où s'étaient arrêtés le soldat et sa compagne, la haie était arrondie en berceau et recourbée vers l'intérieur du jardin. Dans ce berceau était assis un monsieur tenant un livre à la main. Il devait être très-âgé, car son visage était creusé de rides profondes, et les rares cheveux qui ceignaient encore son crâne comme une couronne étaient aussi blancs que la neige. Une redingote boutonnée jusqu'au menton et le ruban rouge d'un ordre sur la poitrine lui donnaient l'air d'un officier en retraite.

Lorsqu'il entendit derrière lui le bruit des deux voyageurs, il se retourna et reconnut à travers le feuillage un soldat et une jeune paysanne avec un sac sur le dos. Cette vue le surprit d'abord; mais il s'en rendit compte en pensant que c'était une sœur qui reconduisait son frère à la maison paternelle et qui, par amitié, avait débarrassé ses épaules de leur fardeau. Néanmoins il admira cette simple et naïve preuve d'affection, et un sourire de sympathie éclaira sa physionomie, tandis que son regard demeurait fixé sur les voyageurs au repos.

Sur ces entrefaites, Trine s'était assise auprès de l'aveugle et lui disait :

— Jean, comme tu es muet et triste ! Qu'est-ce qui te tourmente ? La fatigue, n'est-ce pas ? Cela se passera.

Ne recevant pas de réponse, elle reprit d'une voix plus douce :

— Ah ! mon ami, console-toi et songe que demain nous serons à la maison. De Venloo ici, il y a vingt lieues au moins... Trois petites lieues encore, et nous verrons notre village. Si nous pouvons partir demain matin, nous ferons ce court chemin tout en nous promenant. Nous avons pourtant bien des raisons encore d'être contents; car c'est toujours un grand bonheur que j'aie pu te ramener de l'hôpital chez nous. Et pour le reste, je ferai en sorte que tu n'aies pas grand chagrin en ta vie... Pourquoi ne dis-tu pas un seul mot ?

Le jeune homme respira avec effort et répondit en soupirant :

— Mon cœur bat si singulièrement ! mes yeux me font si mal... laisse-moi en repos !

Quelques moments s'écoulèrent sans que la jeune fille rompît encore le silence ; elle en vint peu à peu à penser que c'était plutôt la tristesse que la fatigue qui accablait son ami. Dans sa générosité, elle comprima sa propre douleur pour rendre au pauvre aveugle des émotions consolantes, et lui dit d'une voix enjouée :

— Jean, tu es bien sûr de m'avoir vue, n'est-ce pas? Cela me fait penser qu'il doit encore y avoir de la vie dans ton œil gauche, quoique tu sois encore une fois tout à fait aveugle. Cela vient de la chaleur qui a enflammé tes yeux. Prends patience jusqu'à ce que nous soyons à la maison ; nous vendrons un peu de grain nouveau et nous ferons venir le docteur de Wyneghem. Celui-là te guérira bien ; il a fait tant d'autres miracles avec des gens qui étaient aussi bien que morts. Et pense un peu, Jean, demain nous serons près de ta mère, du grand-père, de Paul ; alors je te conduirai dire bonjour à tous les amis... Quand tu seras bien reposé, tes yeux ne te feront plus mal et tu verras encore un peu... Et puis, nous irons tous ensemble prier sous le tilleul et remercier la sainte Vierge de sa miséricorde ; car, n'en doute pas, Jean, elle m'a exaucée et elle te... Qu'est-ce que cela? Je vois du sang sur ton bas ! Ah ! mon Dieu ! et tu n'en dis rien, pauvre agneau !

Elle s'empressa de lui ôter soulier et bas et se mit à étancher avec son fichu blanc le sang qui coulait du pied. Elle songeait à lui dire que ce n'était qu'une légère blessure ; mais à peine eut-elle levé les yeux, qu'elle se prit à trembler comme une feuille et demanda avec angoisse :

— Jean, mon ami, qu'as-tu? tu deviens si pâle!

Le jeune homme murmura d'une voix éteinte :

— Ah!... je n'en sais rien... mon cœur s'en va... c'est comme si j'allais mourir...

Un frisson, lugubre avant-coureur, parcourut ses membres, sa tête tomba inanimée sur son épaule, ses bras s'affaissèrent le long de son corps sur le gazon.

Trine, poussant des gémissements inarticulés, prit dans ses mains les joues décolorées du soldat et voulut soulever sa tête en s'écriant avec un accent désespéré :

— Jean, Jean! oh! le pauvre garçon est mort! De l'eau, de l'eau! Au secours, au secours!

Ce disant, elle se releva, regarda autour d'elle comme une insensée, et courut de çà, de là, pour découvrir de l'eau. Elle remarqua, au détour du coin de la haie, une barrière ouverte qui donnait accès dans le jardin, au bout duquel s'élevait une habitation. Cette vue lui arracha un cri de joie, et elle se mit à courir de toutes ses forces vers la maison pour y demander aide.

Perdue dans les capricieux sentiers du parterre, elle approchait du seuil lorsqu'elle vit deux personnes le franchir et s'acheminer vers elle. L'une était un vieux monsieur à la chevelure argentée et dont la physionomie vénérable inspirait le respect; l'autre, âgé aussi, paraissait encore fort et robuste. Une large balafre, semblable à la cicatrice d'un coup de sabre, sanglait son visage du front jusqu'au menton et donnait à ses traits une certaine expression de dureté. Il portait une cruche, deux bouteilles et un peu de linge. A coup sûr, ce devait

être un domestique du vieux monsieur, car il suivait celui-ci en silence et à une certaine distance.

— Oh ! monsieur ! s'écria Trine avec désespoir, donnez-moi un peu d'eau et de vinaigre ! Il y a là, derrière la haie, un pauvre garçon aveugle ; il a perdu connaissance. Au nom de Dieu, monsieur, soyez miséricordieux ; faites une bonne action et accompagnez-moi jusque-là. Oh ! je vous en supplie, venez !

Le vieillard sourit avec compassion, et, prenant la main de la jeune fille, lui répondit avec une parfaite tranquillité :

— Calmez-vous, ma fille, ce n'est rien. Nous étions en route pour le tirer d'affaire. N'ayez pas d'inquiétude, mon enfant, ce n'est qu'une simple faiblesse. Votre ami se sera trop fatigué... Venez et ne vous désolez pas.

Trine comprenait à peine ce qu'on lui disait ; il lui semblait si miraculeux de rencontrer à point nommé des secours sans que personne eût pu annoncer l'accident, que, dans l'ingénuité de son âme, elle croyait retrouver ici la miséricordieuse intervention de la Mère de Dieu ; elle contemplait avec une joyeuse stupéfaction la douce et consolatrice physionomie du vieillard, qui lui souriait d'un air de protection, et qui, tout en pressant le pas, lui disait :

— Vous êtes une brave fille de montrer tant d'affection à ce pauvre soldat. D'où venez-vous avec lui ? N'est-ce pas de Venloo ?

— Oui, de Venloo, monsieur ; c'est bien loin d'ici...

— Et avez-vous porté pendant tout le voyage le sac que vous avez sur le dos ?

— Oui, monsieur, dit la jeune fille en pleurant; il est aveugle et ne peut pas bien marcher parce qu'il ne voit pas devant lui. Nous étions pressés; je suis forte et bien portante... Dieu! voyez, le voilà, ce pauvre ami! aussi blanc qu'un mort!

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; elle joignit les mains et s'écria d'une voix navrante et pleine de supplication :

— Il n'en mourra pas pourtant, n'est-ce pas, monsieur?

Le vieillard secoua la tête en souriant, et s'approcha du malade. Le domestique posa les bouteilles à terre, et, sans attendre d'ordre, souleva d'une main la tête du soldat, tandis que de l'autre il dénouait sa cravate et ouvrait sa veste sur la poitrine. Entre temps, le vieillard était occupé à laver le visage et les tempes du jeune homme.

Trine, à genoux, contemplait d'un œil fixe et plein de larmes les soins que les deux inconnus prodiguaient à son malheureux ami.

Elle s'apercevait qu'ils devaient être accoutumés d'avoir affaire aux malades et ne doutait pas que le vieillard ne fût un médecin.

Cette pensée la consola et lui donna du courage; un sourire étrange où se confondaient la reconnaissance et une attente pleine d'angoisse, anima son visage et brilla à travers ses pleurs. Sa surprise augmenta quand elle entendit ces paroles :

— Major, disait le domestique, c'est comme à Sabiana de Alba, en Espagne. Mon cœur bat encore quand j'y pense!

— Notre pauvre ami le capitaine Steens, n'est-ce pas? répondit le vieillard avec un soupir... L'évanouissement est profond!... donne-moi la petite bouteille.

— Oui, il me semble le voir encore... Le capitaine était aussi comme ça, adossé à un citronnier; il a laissé ses os à Vittoria, le brave homme! C'était là une vie : on hachait, on taillait, on coupait, on tapait! Nous en avons relevé et pansé quelques-uns ce jour-là! J'avais du sang de la tête aux pieds, et vous aussi, major!

— Le cœur se ranime... il reviendra bientôt à lui.

Le domestique souleva avec le doigt les paupières du jeune homme et dit :

— Il est aveugle! C'est la vieille maladie des soldats. Nous connaissons cela. Mais voyez donc l'œil gauche, major; il n'est pas encore tout à fait perdu, il me semble?

La jeune fille jeta un cri de joie. Elle avait épié le retour de la vie sur le pâle visage de son ami et avait vu avec un battement de cœur une légère rougeur colorer ses joues... Il avait fait un mouvement!

Bientôt l'aveugle, ayant repris tout à fait connaissance, tâta les vêtements de ceux qui le soignaient et dit avec anxiété :

— Où suis-je? que m'est-il arrivé?

Et étendant la main autour de lui, il s'écria d'une voix plaintive :

— Trine, chère Trine, où es-tu?

La jeune fille saisit ses mains en poussant une joyeuse exclamation :

— Oh! Jean, remercie Dieu de ce que tu es tombé ici!

C'est un grand bonheur. De braves gens sont auprès de toi; ils disent que ton œil gauche n'est pas encore mort.

— Qui que vous soyez, que Notre Seigneur vous bénisse pour votre compassion! murmura le jeune homme.

— Camarade, dit le domestique en l'interrompant, essayons si nous pouvons nous tenir debout. Ayons bon courage, et ce sera bientôt fait.

Il prit le soldat sous le bras gauche, tandis que le vieux monsieur le soutenait de l'autre côté; ils aidèrent ainsi à eux deux l'aveugle à se mettre sur pieds.

Trine, s'imaginant que la bienveillance des inconnus s'arrêterait là, sourit avec une angélique douceur et les yeux humides, les remercia en ces termes :

— Messieurs, je suis une pauvre paysanne, et Jean n'est pas riche non plus; mais soyez sûrs que pendant notre vie entière nous nous souviendrons de vous dans nos prières et nous bénirons votre bonté. Ne vous donnez pas plus de peine; laissez-le s'asseoir sur l'herbe, il se reposera un peu. Je lui mettrai moi-même du linge autour des pieds. Il nous faut aller jusqu'au village; nous y passerons la nuit. Que Dieu vous donne santé et bonheur sur la terre, et plus tard les joies du paradis!

— Non pas! non pas! répondit le vieillard; suivez-moi. Vous êtes de braves gens; je ne veux pas que vous repreniez votre fatigant voyage. Le jeune camarade ne partira pas sans s'être réconforté. Nous verrons si je ne puis rien faire pour récompenser votre généreux dévouement, mon enfant.

— Nous avons encore quelques bouteilles de vieux vin

d'Espagne qui ferait revenir un mort, ajouta le domestique. C'est la seule médecine dont il ait besoin. Attendez un peu, ma fille; dans une heure, vous ne le reconnaîtrez plus.

— Oh! messieurs, murmura la jeune fille, faites ce que votre âme chrétienne vous inspire; quand je vois votre bonté, l'émotion me coupe la parole. Soyez mille fois bénis, mes chers bienfaiteurs!

Soutenu de chaque côté par le vieux monsieur et le domestique, Jean se mit à marcher d'un pas lourd. En arrivant dans le jardin, la jeune fille se rapprocha peu à peu du domestique et lui demanda à voix basse :

— Dites-moi, mon ami, votre maître est-il docteur?

— Docteur? répondit le domestique. Il a été chirurgien-major sous Napoléon! Nous avons coupé plus de jambes et de bras que ce chemin n'en pourrait tenir, et ce n'est pas peu dire.

— Sait-il aussi guérir les yeux, mon ami?

— Oui, oui, et un peu mieux, s'il vous plaît, que les chirurgiens d'à présent. Il reste diablement peu des braves camarades d'Espagne; sans cela, il y en a joliment qui lui devraient la vue.

— Ah! mon brave homme, vous devriez le prier bien humblement qu'il voie un peu les yeux de Jean. Dieu sait s'il ne saurait pas le guérir.

— Laissez faire, ma fille, il le fera bien de lui-même. Les soldats lui tiennent encore au cœur. Jean ne partira pas d'ici de sitôt.

— Si vous pouvez aider à la chose, mon ami, ou dire

seulement une bonne parole, je vous serai bien reconnaissante.

— Il est inutile de me le demander; cela ne dépendra pas de moi : qui dit soldat dit camarade, vous savez le proverbe. Voyez, cela va déjà beaucoup mieux; je ne le soutiens presque plus.

Ils étaient sur le seuil de la maison; bientôt ils entrèrent dans une chambre garnie de jolis meubles. Le vieillard conduisit l'aveugle vers un large fauteuil et l'y fit asseoir le dos au jour. Il tendit une clef au domestique, qui s'empressa de quitter la chambre tout content, et revint bientôt après avec une bouteille et deux verres. En passant il chuchota à l'oreille de la jeune fille :

— C'est de ce vin qui réveillerait les morts; vous allez voir.

Trine ne comprit pas ce qu'il voulait dire : elle regarda avec une vive curiosité le vieux médecin, qui portait aux lèvres du jeune homme un verre rempli d'une liqueur rouge et transparente.

— Buvez cela à petits traits, mon ami, dit-il; cela vous restaurera miraculeusement.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela? s'écria l'aveugle stupéfait, après avoir goûté quelques gorgées de la bienfaisante liqueur... Cela me réchauffe si bien en dedans! Merci, merci... J'ai faim!

— Déjà, camarade? N'allons pas si vite, répliqua le vieillard. Pansons votre pied d'abord, puis nous verrons les yeux. Venez donc, ma fille; j'allais vous oublier, ma chère enfant. Asseyez-vous sur cette chaise; et toi, Karel, donne-lui un verre de vin.

Tandis que le domestique était occupé à parler à Trine et à lui prôner la merveilleuse vertu du vin d'Espagne, le vieillard avait entouré d'une bande le pied du jeune homme. Il lava ensuite ses yeux avec une certaine liqueur, et les enduisit d'une pommade blanchâtre. Cela fait, il alla aux fenêtres, en ferma les rideaux pour adoucir la lumière dans la chambre, se rapprocha du soldat et lui dit :

— Ouvrez les yeux, mon ami, et essayez si vous ne pourrez rien distinguer...

Jean ouvrit les yeux et demeura quelque temps sans parler, bien que le vieillard lui demandât ce qu'il éprouvait. Ses yeux éteints semblaient chercher quelque chose.

Tout à coup un cri aigu s'échappa de sa poitrine ; il se leva et marcha, les mains étendues, vers la jeune fille, qui, debout et tremblant d'un fiévreux espoir, le voyait s'approcher. Elle voulut courir dans ses bras, mais le domestique la retint.

L'aveugle s'arrêta devant elle, lui tendit la main d'un mouvement incertain . et dit d'une voix frémissante :

— Trine, Trine, je ne suis pas aveugle ! C'est bien vrai cette fois-ci ! Je reverrai encore ma mère, le grand-père et Paul ! Ah ! je vois que tu as ton mouchoir rouge.

La jeune fille l'embrassa en balbutiant des paroles inintelligibles qui ressemblaient plutôt à des gémissements qu'à des cris de joie.

Mais le vieillard s'empara de nouveau du jeune homme et le fit rasseoir dans le fauteuil ; puis nouant aussitôt la visière verte devant les yeux du malade :

— Vous dites avoir vu que votre amie porte un mouchoir rouge. Cela me semble impossible. Ne vous trompez-vous pas?

— Je ne vois encore rien qu'une ombre grise, répondit le soldat, mais quand je commençais à devenir aveugle, j'ai remarqué que le rouge, dans l'obscurité, paraît plus foncé que les autres couleurs. Voilà pourquoi je sais que le mouchoir est rouge.

— Je le pensais bien, dit le médecin; maintenant nous allons procéder avec prudence.

Et se tournant vers le domestique, il lui dit :

— Karel, menez le camarade à la cuisine et faites-lui manger un peu de viande et de pain : demi-ration, pas davantage! Après cela vous le conduirez dans le petit cabinet et le ferez coucher : il a besoin de repos. Dites aussi à la servante qu'elle apporte à manger à cette bonne fille.

Dès que le domestique et le soldat eurent passé la porte, Trine tomba aux pieds du vieillard en sanglotant tout haut; elle embrassa ses genoux sans pouvoir proférer une parole et en pleurant abondamment. Il voulut la relever, mais elle lui résista; et levant vers lui ses beaux yeux bleus tout humides, elle s'écria :

— Monsieur, monsieur! Dieu vous bénira d'avoir eu tant de bonté pour de pauvres paysans comme nous. Je ne puis vous dire tout ce que je sens; mais je mourrais volontiers dix ans plus tôt pour que vous viviez d'autant plus longtemps. Et si vous voulez bien guérir les yeux de Jean, comme un bon ange de Dieu que vous êtes, nous prierons tous pour vous tous les jours, et nous

ferons des pèlerinages à votre intention, cher monsieur.

Le vieillard releva la jeune fille et la conduisit à la table en lui adressant des paroles de consolation et d'encouragement. Bientôt la servante parut, posa devant Trine quelques mets choisis, et quitta sur-le-champ l'appartement.

La jeune paysanne prit peu de nourriture. Soit fatigue, soit émotion, elle finit en peu d'instants son repas, et son regard se fixa avec une expression de muette reconnaissance sur son bienfaiteur, qui était venu s'asseoir à côté d'elle et l'encourageait à manger.

Le vieillard remarquant qu'elle ne touchait plus à rien, lui prit la main :

— Contez-moi maintenant, lui dit-il, d'où vous êtes, et comment il se fait que vous vous trouviez en route en compagnie de ce soldat aveugle. Dites-moi si vous avez encore des parents, et où ils demeurent.

La jeune fille se mit à parler, avec une naïve et simple éloquence, des maisonnettes d'argile, du tirage au sort, de la vieille mère, du grand-père, de Paul et du départ de Jean. Mais lorsqu'elle raconta combien elle avait eu de peine à rejoindre son ami aveugle à Venloo, comment elle avait failli s'évanouir de joie quand l'officier lui avait permis de ramener chez lui l'infortuné conscrit ; comment elle avait rêvé de la sainte Vierge, et ce qu'ils s'étaient dit, Jean et elle, pendant la route, une profonde émotion s'empara peu à peu du cœur du vieillard, et par intervalles il essuyait de ses yeux une larme de pitié. Il ne pouvait résister au doux accent de la voix de Trine,

ni s'empêcher d'admirer ce dévouement inouï et cette affection sans bornes.

Elle n'avait rien dissimulé, et avait redit avec une entière franchise toutes les circonstances de son rêve, son mariage avec l'aveugle, tout ce qu'elle avait promis à celui-ci, tout ce qu'elle voulait faire pour adoucir sa triste existence ; elle avait répété aussi toutes les paroles de Jean et tout ce qu'il s'était promis de faire si, par la bonté de Dieu, il venait à recouvrer la vue.

L'émouvant récit avait duré longtemps, bien que le vieillard ne l'eût interrompu que par de simples questions.

Lorsque la jeune fille finit par de chaleureux remerciements, elle attendit en silence une réponse ; son auditeur, les yeux fixés sur le sol, était plongé dans une profonde préoccupation.

Au bout de quelques instants il leva la tête et lui dit :

— Ma fille, vous avez bien agi ; vous êtes une bonne et généreuse enfant. Ainsi votre rêve vous disait qu'en travaillant nuit et jour vous parviendriez, vous à détourner de votre ami les tristesses de la cécité, lui à vous récompenser de votre amour, et tous deux ensemble à assurer à vos parents une existence paisible ? c'est bien : Dieu a entendu votre prière. C'est lui qui vous a envoyés ici et me permet de faire une bonne action. Je mettrai en œuvre toute ma vieille expérience pour guérir l'œil gauche de votre ami, et j'ai lieu d'espérer que j'y réussirai. Quant au reste, ne vous en inquiétez pas... votre généreux songe deviendra une vérité... Vous passerez la nuit ici ; demain nous aviserons à ce qui reste à faire.

En attendant, reposez-vous ou promenez-vous dans le jardin; et si vous désirez quelque chose, adressez-vous à la servante ou au domestique : ce sont de braves gens qui se mettront en quatre pour vous rendre service. Je vous quitte jusqu'à ce soir.

Trine vit, sans pouvoir proférer une parole, le vieillard franchir la porte... Un instant après elle quitta la chambre aussi, et, le cœur plein de joie, alla errer dans le jardin, en songeant à ce que lui avait dit le vieux monsieur.

Le lendemain matin une voiture dépassait la barrière de la maison de campagne. Sur le banc de devant était assis le domestique au front balafré, qui sifflait un air gai et stimulait du fouet le cheval au départ. Sur le second banc se trouvait le jeune homme, la visière verte devant les yeux, et auprès de lui Trine, la physionomie épanouie, pressant sa main d'une douce étreinte, et murmurant à son oreille d'une voix joyeuse :

— O Jean, nous sommes bien heureux pourtant, n'est-ce pas?... mon beau rêve a réussi... C'est maintenant que ta mère va être contente... et tu guériras, bien sûr, car le vieux monsieur l'a dit. Comme ils vont être étonnés tous en nous voyant arriver, comme des barons, dans une belle voiture!

— Nous allons traverser Gierle et Wechel, et aller jusqu'à Zoersel, dit le domestique : là il faudra me montrer le chemin. Et maintenant, en route!

Il lâcha la bride au vigoureux cheval, et cria d'une voix de stentor :

— Hop là, Marengo, en avant! marche!

La poussière du chemin vola sous les roues comme un nuage, et la voiture disparut bientôt au milieu des premières maisons du village.

VIII

Un jour que j'errais en pleine solitude à travers la bruyère, recueillant dans mon âme les poétiques impressions de cette sauvage et calme nature, un orage se forma soudain à l'horizon.

C'est un spectacle merveilleux et souvent formidable, que celui qui s'offre au regard lorsqu'on se trouve dans une vaste plaine par un ardent jour d'été, et que les vapeurs chargées de la foudre montent vers l'immense coupole du ciel et s'y condensent lentement en sombres et orageuses nuées. On dirait qu'une mortelle angoisse s'empare subitement de la nature entière ; le soleil pâlit et ne jette plus qu'une faible lumière ; l'air devient lourd, suffocant, et comprime la poitrine ; les animaux fuient et cherchent avec inquiétude une retraite ; les abeilles fendent l'espace comme la flèche pour regagner leurs ruches ; le feuillage est immobile, le vent retient son haleine ; les plus humbles plantes ferment leurs calices et reploient leurs feuilles ; tout attend dans un silence effrayant et solennel... Un indéfinissable sentiment, où se confondent l'anxiété et le respect, serre le cœur du poëte ; au milieu de la terreur universelle il se réjouit dans son âme qu'il lui soit donné de contempler dans toute sa majesté ce terrible et magnifique spectacle de la nature !

Bientôt les nuages commencent à s'entre-choquer ; au calme sinistre qui a duré si longtemps succède une mêlée impétueuse et désordonnée ; l'ouragan gronde, rugit et s'élance comme fouetté par la main toute-puissante de Dieu ; il arrache du sein des forêts de profonds et mystérieux gémissements ; il emporte le sable et les feuilles, en immenses tourbillons, au haut des airs ; il brise et déracine les arbres solitaires... Puis la foudre vient de sa voix puissante dominer tous les bruits ; l'éclair lance ses flèches embrasées à travers l'espace ; la Bruyère, sillonnée par des serpents de flamme, semble toute en feu : enfin, des torrents d'eau s'épanchent sur la terre, et au formidable rugissement de la tempête succède le triste et monotone clapotement de la pluie...

Ce jour-là mon âme était disposée aux impressions poétiques : j'avais contemplé avec une volupté toute particulière le majestueux spectacle du fiévreux labeur de la nature, jusqu'à ce que les premiers éclairs m'eussent fait comprendre que je devais faire ce que toutes les créatures vivantes avaient déjà fait, c'est-à-dire chercher un asile et me cacher humblement en présence des prodiges de Dieu.

Non loin du lieu où j'étais se trouvait une ferme tout à fait isolée dans la Bruyère, mais, comme l'oasis du désert, tout entourée de champs verdoyants et de frais massifs.

A peine la pluie commençait-elle à tomber du ciel comme un second déluge, que je franchissais le seuil de la ferme et demandais la permission de m'abriter sous son toit.

Je trouvai tous les habitants groupés en prière dans le plus profond silence autour d'un cierge bénit. Le fermier seul se dérangea à mon entrée, et me montra, avec un sourire affable, une chaise ; après quoi il inclina de nouveau le front et joignit les mains.

Je ne sais comment cela se fit, mais bien que l'orage, à titre de phénomène bienfaisant de la nature, ne m'inspirât pas le merveilleux effroi qui faisait trembler ces braves gens, le recueillement de cette famille en prière offrait un spectacle si beau, si touchant, si céleste, qu'un irrésistible sentiment me poussa à m'associer à la pieuse démonstration, et à me mettre en rapport avec le Dieu dont la voix formidable tonnait, au-dessus de nous, dans les profondeurs des cieux. La tête découverte et les mains jointes, je me mis aussi à prier. Oh ! cela fit tant de bien à mon âme de retrouver là les émotions de mon enfance aussi pures et aussi vives que si le souffle désenchanteur du monde ne m'eût jamais touché !

Cependant, après qu'une vingtaine d'éclairs eurent illuminé la chambre d'une ardente lueur, après que les gens de la ferme eurent fait autant de signes de croix, l'orage s'éloigna et s'affaiblit sensiblement. Mes hôtes n'interrompirent cependant pas leur oraison, et me donnèrent le temps de faire, sans être remarqué, une étude attentive de chacun d'eux, comme fait toujours en pareil cas un observateur, et surtout un écrivain.

Je vis d'abord un vieillard qui devait assurément avoir atteint la nonantaine et plus, car sa tête et ses mains étaient agitées par un mouvement perpétuel, comme s'il eût eu la fièvre. Auprès de lui se trouvaient deux fem-

mes, âgées aussi, et plus loin un homme jeune et robuste dont un œil roulait, éteint et morne, sous de noirs sourcils, tandis que l'autre étincelait de vitalité et d'énergie. A côté de lui était assise une femme pleine de fraîcheur tenant un enfant sur les genoux et ayant de plus auprès d'elle un petit garçon tout rose et une petite fille de sept ou huit ans. Tout à l'extrémité de la table se tenait un beau jeune homme aux vives couleurs et au doux regard.

Sur le signal de l'homme qui n'avait qu'un œil, tous firent un dernier signe de croix et se levèrent. Le grand-père alla d'un pas chancelant s'asseoir dans le coin du foyer. Les autres m'adressèrent tous la parole pour m'engager à prendre leur demeure pour asile, car la pluie tombait toujours abondamment.

Peu de temps après j'étais déjà sur un pied de familiarité avec ces bonnes gens, et je causais avec eux comme un ami de longue date. Dans l'après-dînée je partageai leur pain de seigle, si nutritif, et bus avec eux le café de l'hospitalité. Et comme je n'avais, pour le moment, rien de mieux à faire que d'écouter les belles et touchantes histoires que me racontaient l'homme à un œil et sa femme, ce ne fut que le lendemain matin que je quittai la ferme.

Le récit que je viens de vous faire, cher lecteur, je l'ai appris ce soir-là dans la ferme isolée, qui jadis n'était formée que de deux huttes d'argile, mais qui maintenant est une belle métairie avec quatre vaches et deux chevaux.

Jean Braems et Trine, son excellente femme, tra-

vaillent ainsi qu'ils l'ont promis. Dieu a béni leur amour: trois enfants folâtrent autour d'eux et essuient tous les jours, sous de douces caresses, la sueur de leurs fronts.

Tout le monde est encore en vie; le grand-père, bien qu'il ait déjà un pied dans la tombe, fume encore sa pipe auprès de la marmite aux vaches; les deux mères, heureuses du bonheur de leurs enfants, travaillent encore, avec eux, à soigner le bétail et à diriger le ménage. Paul, le beau jeune homme, prend soin des chevaux, va à la charrue et moissonne pour son frère; mais l'année prochaine, à Pâques, il va se marier avec la plus jeune des filles du sabotier.

Chaque soir toute la famille prie pour le vieux docteur, car c'est lui qui a rendu la vue à Jean; c'est lui qui, par sa généreuse protection, a transformé les humbles chaumières en une métairie prospère.

Ainsi donne Dieu à ceux qui font le bien et à ceux qui s'en montrent reconnaissants, une longue et heureuse vie sur cette terre!

FIN DU TOME PREMIER.

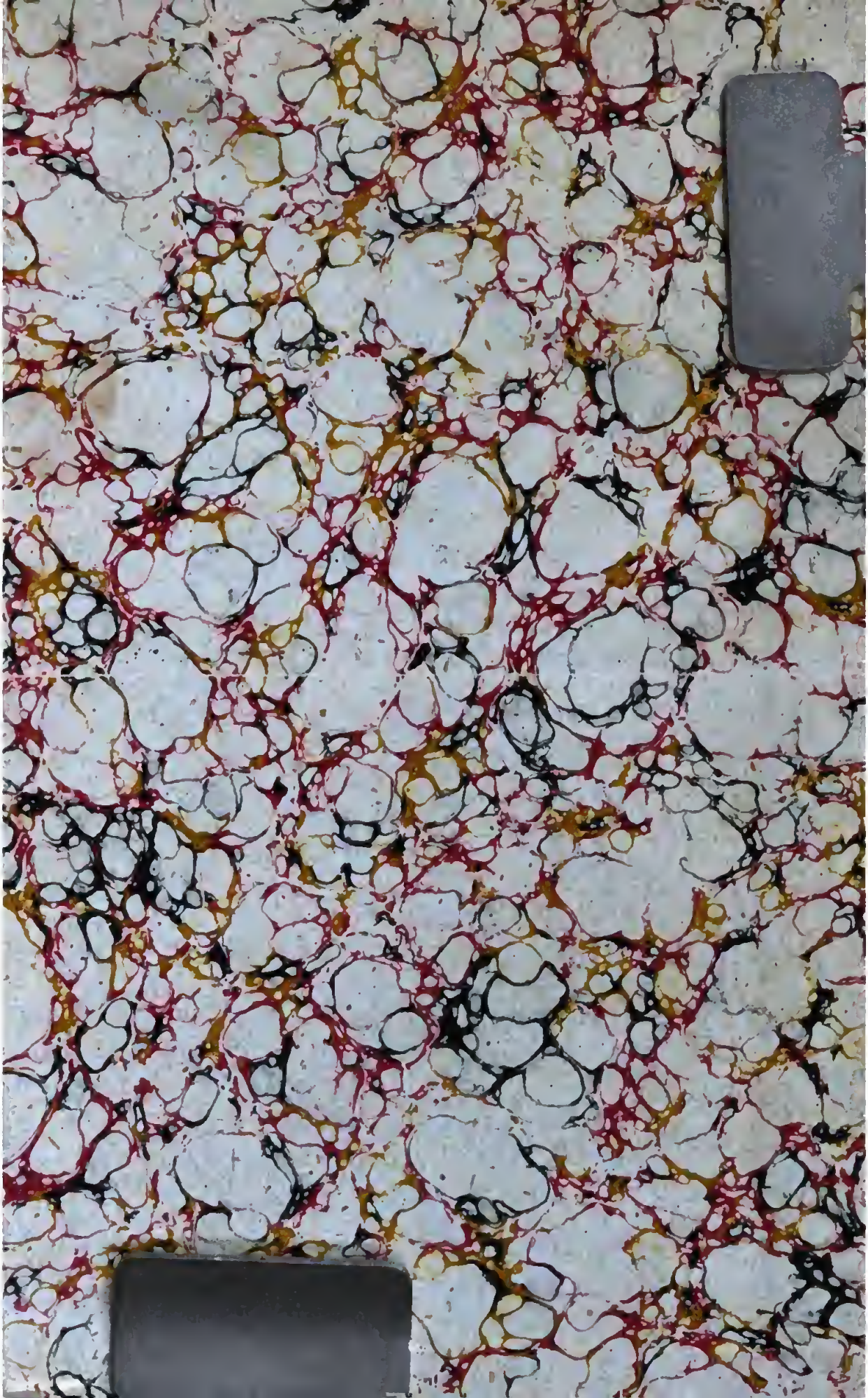
17934

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLI

SCA

PLU